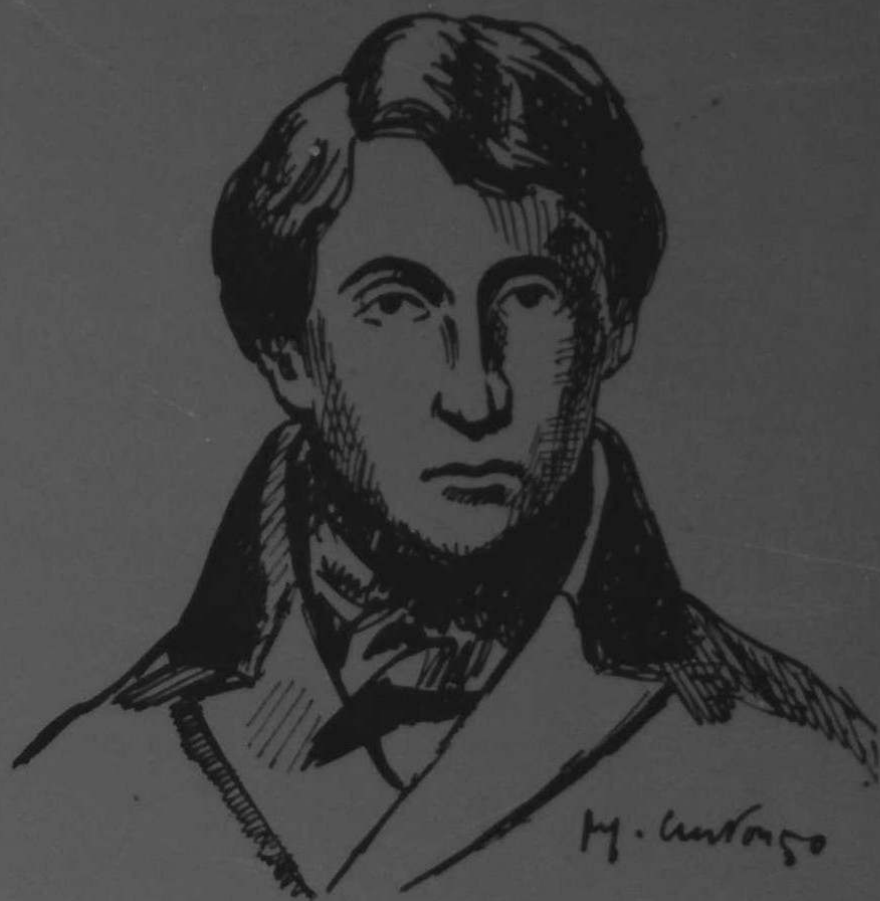


les Cahiers



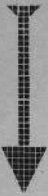
BRIZEUX

de L'IROISE

Les TARIFS SPÉCIAUX

consentis pour chaque usage

par



ÉLECTRICITÉ DE FRANCE
GAZ DE FRANCE



vous feront faire des **ÉCONOMIES**

Tous renseignements vous seront fournis par le
Centre E. D. F. - G. D. F. de Brest, 24, Rue Jean-Jaurès
ainsi que dans les Subdivisions et Districts.

" LES CAHIERS DE L'IROISE "

Publication Trimestrielle, éditée par la Société d'Études de Brest et du Léon

Administration-Rédaction : G.-M. Thomas, 5, Rue Portzmoguer - Brest

Trésorerie : P. M. Mével, Impasse Breiz-Izel, Saint-Marc - Brest

Tel. 44.49.40 - C. C. P. 149955 Rennes

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président : Ed. SOUFFLET — Vice-Présidents : D^r DUJARDIN, C. BEAUVAIS
R. GRAYOT — Secrétaire Général : G.-M. THOMAS — Secrétaire Adjoint :
J. FOUCHER — Trésorier : P.-M. MÉVEL — Trésorier Adjoint : M. BERTHOU —
Archiviste : A. HÉTET — Membres : M^{mes} O. DOURVER — S. STEPHAN —
M^{me} L. DRAPIER — MM. D^r BODEAU — D^r R. BELLEC — A. BERGOT — D^r DELALANDE
— M. GRAYOT — JOUANNEAU — A. LE BERRE — P. LE BRIS — Cdt LE CHUITON —
Ch. LE GALL — N. LE GOFF — D^r LE ROY — J. MALLEJAC — M. MOAL — P. MOCAER
— Ch.-Y. PESLIN — Cdt PONT — Charles THÉRÈNE — Jim-E. SEVELLEC.

Abonnement : 800 frs par An (4 numéros) - Le numéro 215 frs

Abonnement de soutien et pour l'Étranger : 1.000 frs

Les Abonnements partent du 1^{er} Janvier

SOMMAIRE DU N° 3 - JUILLET-SEPTEMBRE 1958

(5^e Année - Nouvelle série)

Henry BORDEAUX, de l'Académie française : Auguste Brizeux	131
Auguste DUPOUY : En hommage à Brizeux	133
Jacques ISOLLE : Auguste Brizeux, son collaborateur Philippe Basani, et la Comédie-Française	137
Erwan MAREC : Auguste Le Braz, émule inégal et compatriote infortuné d'Auguste Brizeux ..	155
La Marine à Brest en 1780 (Extraits du Journal du Comte de Charlus)	169
Loïc de la LONDE : Le Menez-Hom, succédané du Parnasse (Une lettre inédite d'André Gide)	175
Jean MORDREUC : Maitre après Dieu (Nouvelle)	178
L. DRAPIER-CADEC : Gens de Recouvrance	182
Ch. LE REGUER - A.-H. DIZERBO - J. FOUCHER : Variétés	186

CHRONIQUE DES FURETEURS ET CURIEUX

F. ROPARS : Le Pardon de Saint-Claude en Plougastel-Deaoules	188
E. LE TENDRE - J.-L. DEBAUVE : Les origines bretonnes de Georges Lenôtre	185

Un Centenaire :



AUGUSTE BRIZEUX

(1803-1858)

Henry Bordeaux

de l'Académie française

AUGUSTE BRIZEUX

« J'ai parlé de Brizeux avec émotion dans ma réponse au discours de réception de Charles Le Goffic à l'Académie française, le 4 Juin 1931, et j'ai plaisir à vous communiquer la partie qui a trait à la poésie celtique et à Brizeux, l'auteur de *Marie* » :

« Aucune autre trace n'a introduit dans l'amour un plus délicat mystère. Elle en fait un enivrement, une folie, un vertige et la femme y prend une forme ailée, intermédiaire entre l'homme et le monde spirituel. « L'amour en Bretagne, écrit d'ailleurs Renan, est une volupté intérieure qui use et tue ». Il y a des siècles qu'Isseult et Tristan sont morts pour avoir bu le philtre dangereux et cette douleur d'aimer que rien ne passe en douceur retentit encore en nous, transposée par notre savant confrère Bédier ou orchestrée par Richard Wagner. Le plus grand écrivain de Bretagne après le poète du moyen âge est Chateaubriand, votre seigneur de la mer eu des forêts, qui rencontra la Sylphide dans les bois de Combourg, ne se lassa jamais de la poursuivre, l'appelant encore désespérément à plus de soixante années dans une auberge de Suisse, au bord des Alpes, comme la tempête ouvrait sa fenêtre au fantôme de sa jeunesse. La mer, l'amour et la mort, avec ces trois thèmes il a composé son grand air. Ce sont les trois appels de Tristan, ce sont les trois fleurs de toute la poésie celtique.

« Voilà pourquoi, peut-être, la Bretagne, trop portée aux élans lyriques, n'a pas eu, comme la Provence, son épopée. Un Mistral lui a manqué. Elle a failli l'avoir en Brizeux. *Marie* la Bretonne est une sœur de *Mireille* avec plus de silence, une défense plus farouche de son secret. Son poète cherche en elle un rayon de Dieu qu'on ne voit pas. Elle s'est contentée de sentir son cœur et ne s'est jamais trahie. Ou sa peine s'est mêlée à cet appétit collectif de souffrir qui semble attrister, à l'âge de l'amour, les belles filles aux coiffes blanches et leur inspire des Parties de pleurs comme d'autres vont aux parties de plaisir. *Marie* n'est sans doute qu'une ébauche auprès de *Mireille*, comme les *Bretons* ne sont qu'une ébauche auprès de ce *Poème du Rhône* où Mistral osa prendre un fleuve pour héros. Et pourtant la vieille terre de granit

recouverte de chênes s'était confiée à Brizeux. Le vers, chez lui, se gonfle comme une voile au vent, puis il semble que le vent s'apaise trop tôt :

O landes, ô forêts, pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui baignez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants ?

« Il a célébré les arbres, les fontaines, les chemins creux où les amants, au retour des pardons, cherchent l'ombre... *Telles que la rosée, leurs voix tombent sans bruit par la route boisée.* Comme Chateaubriand dans les *Martyrs*, comme, plus tard, Barrès dans *la Colline inspirée*, il a, sous le culte du Dieu unique, relevé les anciennes traces des dieux morts :

Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres ;
Ouvrez la dure écorce et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

« Il s'était initié à toute la vie rustique et marine de la Bretagne. Aux veillées, il écoutait les conteurs. Pour faire danser les jolies filles, il soudoyait les musiciens et il offrait aux jeunes couples des paniers de cerises dont les noyaux, selon qu'ils retombent à droite ou à gauche désignent qui se mariera dans l'année. Son amitié s'étendait jusqu'aux arbres, et ne le vit-on pas donner une belle pièce de dix sous à un enfant pour retirer « lentement, sans blesser le vieil arbre », un morceau de granit serré entre deux racines d'un chêne ? »



Auguste Dufour

En hommage à Brizeux

Ne nous fions pas trop aux dictionnaires, même aux plus sérieux : j'ai rouvert le premier volume de mon Larousse du *xx^e* siècle pour y revoir un portrait de Brizeux, et j'y ai lu, après ses nom et prénoms — Julien-Auguste Pélage —, qu'il était né en 1806, ce qui m'a surpris. Ayant eu à jouer mon petit rôle au Théâtre de Lorient lors de la célébration de son centenaire, je croyais bien avoir pris le train à Quimper, que j'habitai d'Octobre 1897 à Septembre 1903, et non à Angers, qui fut mon poste ensuite. Mais, après plus d'un demi-siècle, on peut confondre les dates, brouiller des souvenirs. Eh bien, non : c'est le dictionnaire qui se trompe ; j'ai aussi sous les yeux un numéro de la revue lorientaise *Le Clocher breton*, celui de Novembre 1903, en partie consacré à ce centenaire. Voilà qui règle la question.

Dans le même numéro on peut lire une très longue et très cordiale lettre d'un félibre languedocien (on sait que Brizeux mourut à Montpellier, et que le félibrige s'inspire du même amour que le nôtre pour le pays natal), quelques lignes sur l'inauguration, en Octobre 1903, d'une plaque commémorative à Scaër, où Brizeux fit de fréquents séjours, et puis ceci, qui vaut d'être rappelé : « M. Le Rodallec, juge de paix à Quimperlé, a entendu demander à Brizeux si Marie a existé, et Brizeux répondit : Cela ne fait rien à mon œuvre ». Ce ni oui ni non est à retenir, non seulement pour Brizeux, mais pour bien d'autres, poètes ou romanciers. Les curieux et chercheurs ne cesseront jamais de poser pareille question, ni les auteurs de les laisser dans le doute, non pas seulement ni surtout pour les punir d'une indiscretion, mais parce que sous leur plume un personnage est le plus souvent composite qu'ils en prennent deux, trois, quatre pour en faire un, sans s'interdire, au besoin, un cinquième.

Brizeux, pour son compte, ne l'a-t-il pas indiqué ? Ouvrez ce livre de poèmes à la table des matières, et comptez comme je viens de le faire indûment, en mêlant la poésie à l'arithmétique : sauf erreur, il y a cinquante-trois poèmes dans ces 312 pages où les blancs ne manquent pas (c'est l'édition de 1840 que j'ai en mains). Et Brizeux, me donnant l'exemple, compte dans sa préface « les douze idylles ou élégies qui

donnent leur nom à ce livre ». Chacune d'elles porte le nom de *Marie*. Et *Marie* est le titre de tout le livre. N'est-ce pas significatif ?

Autres précisions : « Marie, assure M. Le Rodallec, a réellement existé, elle s'appelait Renée Pellan, est née le 23 Avril 1801, a épousé Jean-Marie Bardouil et est décédée à Kerhalvé en la commune de Guilgoumarc'h le 20 Mai 1867 ». Deux ans, cela compte au temps de l'adolescence. Ces deux ans entre elle et lui, Brizeux ne les mentionne pas, mais on devine l'émotion que lui en causa la révélation. Elle s'exprime d'ailleurs dans l'un des poèmes intitulés *Marie*. Elle était jusque là une élue parmi les petites camarades d'Arzano. « Cette grappe du Scorff, cette fleur de blé noir », il avait plaisir à la regarder, à lui parler, à l'entendre, à l'embrasser quelquefois (il le dit, on peut l'en croire), à courir avec elle sur le sentier, sur l'herbe, elle le plus souvent nu-pieds (ah ! qu'elle est lesté !), lui peut-être en socques ou même en sabots, à se pencher l'un et l'autre sur l'eau limpide qui coule sous le pont Kerlo pour en mieux saisir la vie secrète : tout cela en parfaite innocence et ingénuité. Et voilà que soudain il fait une autre découverte, bien fâcheuse celle-ci : ils ne sont plus du même âge.

Après moins de six mois passés loin de la lande,
Où nous allions, Marie, ah ! que vous voilà grande !

Cri d'admiration, cri de désespoir. Et l'attitude de Marie, son silence attestent que c'en est fait de leurs jeux, de leurs rires, de leurs amours :

Oh ! non, ce n'était plus Marie, enfant riieuse,
Qu'à son corsage plat, son pied vif et léger,
On aurait pris de loin pour un jeune berger.

Elle le quitte avec douceur, mais elle le quitte : *kenavo, buguel kez !* — adieu, cher enfant ! — Son corsage, au cours de ces six mois, s'est gonflé, le temps est venu pour elle de se dire qu'on sera une épouse, une mère. Et le cœur du Julien-Auguste a dû se gonfler, lui aussi.

En vérité, il me paraît impossible de prendre pour pure invention ce petit drame. On le voit discrètement reparaitre dans le poème terminal du recueil, lui aussi intitulé *Marie*, et qu'on peut trouver assez poignant.

Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe.

C'était une messe de minuit.

L'aurait-il épousée ? C'était une paysanne, il était un petit citadin, mais élevé, instruit au village. Et probablement ne s'était-il pas encore posé la question, dans cet Arzano campagnard qu'elle lui rendait si cher. Mais, toujours dans *Marie*, n'a-t-il pas donné sa réponse par une autre bouche ? Il s'agit du joli poème intitulé *Les batelières de l'Odet*, qui n'est pas indigne de la beauté de cette large et profonde voie d'eau entre les jardins et bocages qui la bordent. C'est aujourd'hui une promenade classique, un peu gâtée par le bruit du moteur. L'Odet n'a guère plus de batelières, mais elle en avait encore dans mon jeune temps, qui allaient vendre à Quimper la pêche de leurs frères ou maris, la leur aussi, car c'étaient de grandes pourchasseuses de crevettes. L'anecdote,

on le sait, esquisse un petit flirt sans conséquence. Le poète a distingué Tina, la plus jeune de l'équipage, et l'invite plaisamment à se rendre avec lui, après visite faite à sa mère, chez M. le Curé. Sur quoi l'une des rameuses leur dit :

Pourquoi rire avec cette promesse ?
Si demain à Tûdi vous entendez la messe,
Vous verrez dans le chœur un officier du roi
Dont la femme a porté des coiffes comme moi.

A quoi il répond :

Brave femme, je puis vous nommer un village
Où l'on sait si mon cœur à l'orgueil est enclin
Et si j'ai du mépris pour les coiffes de lin.

C'est parler clair, il nous semble. Et certes, pareilles alliances ne sont pas exceptionnelles en Bretagne, ni pour la plupart regrettables. Brizeux toutefois (est-ce qu'il s'était trop attaché à une Renée-Marie d'Arzano ?) n'a épousé aucune fille à coiffe, ni aucune non plus à chapeau.

Outre ce premier et inoubliable amour, qu'a-t-il aimé ? La Bretagne, bien sûr, mais pas toute : presque exclusivement

La terre de granit recouverte de chênes,

ou d'ormes, ou de hêtres, ou de chênes, ou de pins, eussent-ils poussé sur un sol schisteux (accordons-lui, dans cet ordre de choses, une belle largeur de vue) ; et aussi l'eau courante du Scorff, de l'Ellé, de l'Isolé, de la Laita (il met le nom au masculin), de l'Odet, de l'Aven, mais moins la côte, moins la mer houleuse et traîtresse, moins la navigation et la pêche, moins les ports souillés et malodorants où le poisson se débarque : il se bouche le nez à Concarneau, et croit, en raison des on-dits et de sinistres légendes que des travaux d'archivistes ont réduites depuis à peu de chose, que le Cap Sizun est peuplé de naufrageurs. Se rend-il compte de l'importance, en son temps, du trafic marin pour un pays qui n'avait pas beaucoup de bonnes routes ?

Oui peut-être, puisque c'est par la voie de mer qu'il fait voyager plusieurs de ses personnages, dans l'épopée surtout rustique intitulée *Les Bretons*, mais le cœur n'y est guère. Et pourtant, c'est dans un square au bord de leur rade que ses compatriotes lorientais ont placé sa statue. Par ce goulet, là-bas, les vaisseaux de bien des corsaires, de bien des chefs d'escadre, ceux de Duguay-Trouin, celui de Kerguelen, celui où prit place le mousse René Madec ont quitté le mouillage de Port-Louis : est-ce à quoi songe en effigie celui que par miracle ont épargné les bombes de la dernière guerre ? C'est peu probable. D'ailleurs, à part Vigny et un peu Lamartine, quels sont ceux de nos romantiques que la mer a inspirés, qui l'ont contemplée avec sympathie ? « Je te hais ! » lui disait Hugo, auquel il a fallu le séjour de Jersey et de Guernesey pour lui rendre justice. Dans son premier voyage en Bretagne, Michelet n'est pas plus sympathisant. Ce fut trente ans plus tard, en Bretagne encore, qu'il en reconnut la beauté, la majesté, la vie. Mais j'oublie Maurice de Guérin : du premier coup, cet Albigeois, ce terrien fut conquis.

Rappellerai-je que Brizeux a déploré l'exploitation du sous-sol, et d'une façon générale condamné l'industrie et le commerce ?

Bretagne, ne sois pas un peuple de marchands.


Il y a sans doute plus de poésie virgilienne dans les soins donnés aux fleurs, aux arbres fruitiers, dans l'élevage des chevaux, des moutons, des abeilles, mais que diraient aujourd'hui les économistes bretons qui conseillent, pour retenir leurs compatriotes en Bretagne, la création d'usines, la recherche de l'uranium et son traitement, l'utilisation des marées ? On n'en avait cure en son temps, mais il y avait alors bien des mendiants au pays.

Il y a quelques fiers morceaux dans son épopée, pourtant on ne peut s'abstenir de la trouver un peu retardataire, un peu étriquée. Elle étudie trop de perspectives. Qu'il est difficile de concilier le progrès et la tradition ! C'est pourtant ce qu'il faudrait faire. Au fond, notre poète n'est pas très à l'aise dans ce poème qui devait être son grand œuvre. Il l'est davantage, ayant moins d'ambition, dans *Primel et Nola*. Son style même, sa versification plus classique que romantique, sa grâce naturelle l'inclinaient vers ce genre mineur. Et cependant, quand il se rendit en Italie, ce fut en compagnie du fougueux Barbier ; quand il en revint, ce fut pour traduire *La divine Comédie* : Dante et Brizeux, qui donc aurait prévu cette entente ?



LORIENT. — Le théâtre et le cours de la Bôve au début du XIX^e siècle (Collection R. Maurice)

- à l'Étincelle -

ÉLECTRICITÉ  OPTIQUE

Etablissements CORREY Père et Fils

Ingénieur I. E. G.

37, Rue Jean-Jaurès - BREST

MAISON
BODÈNÈS

RENON & Cie, Succ^{rs}
Place Wilson - BREST

FOURRURES - MANTEAUX
VÊTEMENTS DE PLUIE
HOMMES ET DAMES

Face à la Rade

l'Hôtel de France

Rue Calbert - BREST

Tél. : 44.48.88



— Cuisine fine : TORCHIO —

PARFUMERIE
"Barbaza"

48, Rue de Siam - BREST

DÉPOSITAIRE DES GRANDES MARQUES

Exclusivité des Écharpes HERMÈS - PARIS

VILLE & SPORT

VÊTEMENTS

Dépositaire officiel "PARTNER"

P. PILET DESJARDINS

55, Rue du Château - BREST - Tél. 44.13.74

VÊTEMENTS SIGRAND

ET C^{IE}

BREST - 70, Rue de Siam, 70 - BREST

La plus grande spécialité de Vêtements
pour

HOMMES - DAMES - ENFANTS

Rayon spécial de Vêtements sur Mesures

Pour vos Articles de **SPORT**,
de **CAMPING** et de **COUPELLERIE**

Ancienne Maison **HEROU**

BOUGEARD

52, Rue de Siam - BREST

Téléphone : 44.20.35

Tradition de Qualité depuis 1840

LES GRAINES

Vilmorin

SONT EN VENTE CHEZ :

AUDREN

74, Rue de Siam, BREST - Tél. 44.35.34

"Au Gâteau Breton"

H. BOSSER

BREST - 52, Rue de Siam - BREST

PÂTISSERIE - CONFISERIE - SALON DE THÉ

Tél. 44.25.34

La Boîte à Cravates

Toute la Chemiserie

50, Rue de Siam, 50

BREST

Jacques Isolle

AUGUSTE BRIZEUX, son collaborateur Philippe Busoni, et la Comédie-Française

A Monsieur le Président
René Maurice

Qu'ils fassent de leur part l'objet de quelques lignes ou de quelques pages, les rapports de Brizeux avec la Comédie-Française ont été fort négligés par ses divers biographes. Il est plus qu'évident que la première œuvre littéraire livrée au public par le jeune Breton a été considérée par tous comme totalement dépourvue d'importance et d'intérêt. Saint-René Taillandier la feuilleta d'un doigt distrait, Lecigne l'a hâtivement parcourue, Dorchain, visiblement, ne l'a pas lue, et peut-être même pas tenue entre ses mains ; les autres n'en parlent que par oui-dire (1).

Donne-t-on des références, elles sont fausses ; cite-t-on des vers, ils sont estropiés ; et quand on renvoie aux sources, c'est à des bibliothèques où le livre ne figure pas (2).

S'agit-il des raisons du choix du sujet, de la date de la représentation, chacun s'embrouille à plaisir et de la façon la plus ridicule, car il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour connaître la date de naissance de Racine, et de consulter un calendrier pour trouver celle de la Saint-Jean d'hiver.

Quant au collaborateur de Brizeux, ce sont, encore, quoique moins souvent, en dépit de l'imprimé et des répertoires qu'il suffirait de lire, de nouvelles confusions.

C'est une énigme de plus dans la vie de cet être mystérieux, secret et renfermé que fut Brizeux, de savoir où, quand et comment, alors qu'il était à Paris totalement inconnu encore, il fit, en 1825, la connaissance du baron Taylor, et pourquoi celui-ci passa commande d'un à-propos en vers, destiné à célébrer Racine, à un obscur étudiant en droit. On ne sait pas davantage comment Brizeux entra ou était déjà entré en relations avec Philippe Busoni qui devait être son collaborateur. En cette année 1958 où le centenaire de sa mort ramène l'attention sur le poète breton, il m'a paru intéressant de sortir de l'oubli ce Philippe Busoni, auquel personne ne s'est intéressé jusqu'ici, sinon de façon épisodique, et de raconter l'histoire des relations des deux jeunes gens avec la Comédie-Française.

Philippe Busoni

Le collaborateur des deux premières œuvres de Brizeux, qui fera par la suite carrière de polygraphe, souvent besogneux, est une figure plus curieuse qu'on ne pourrait supposer de prime abord, et cela non point tant par lui-même que par le bizarre concours de circonstances qui, à trois générations d'écart, mêlèrent les Busoni au destin de Jacques Casanova que l'on ne s'attendait guère, certainement, à rencontrer à propos de Brizeux.

Quiconque a lu les *Mémoires* de Casanova (3), ou les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau (4), a souvenir de Carlo Veronèse (5), écrivain, usurier et comédien, que le Genevois connut à Venise et conduisit à Paris. Il y débuta en 1744 aux Italiens, où il jouait les Pantalons, quand il n'y mettait pas en scène l'une des quelque quarante pièces qu'il y fit jouer. En dépit d'une solide réputation de sodomiste (à cette époque, tous les Italiens en étaient suspects), il était marié. De Perina-Lucia Speroti, son épouse, il eut quatre enfants : Anna-Marina (6), Pietro-Antonino-Francesco (7), Giacoma-Antoniotta (8) et Marine-Lucia (9).

L'unique garçon passa son existence sur les planches sans jamais sortir de la médiocrité. Anna-Marina est connue sous le nom de Coraline, qu'elle avait pris pour paraître à Venise ; elle débuta à l'Hôtel de Bourgogne le 6 Mai 1754 sans grand succès, mais fut tour à tour, et quelquefois simultanément, la maîtresse du prince de Monaco, du duc des Deux-Ponts, du prince de Wurtemberg, du prince de Conti, de Létorière, et de quelques autres seigneurs de plus modeste condition ; elle trouva en outre le moyen de devenir très authentiquement marquise de Silly.

Giacoma, elle, se mua en Camille pour se montrer, en 1747, sur la scène des Italiens comme danseuse et actrice, et pour y réussir. Désirée, mais non obtenue par Frédéric-le-Grand, elle appartient au comte d'Egreville, au comte de Melfort, à Bertin de Blagny, et mourut à 33 ans dans les bras de son dernier amant, Cromot de Bourg. Camille eut certainement des bontés pour Casanova ; elle ne désespérait personne de ceux qui avaient du goût pour elle, écrit-il. Pour Coraline, on n'est pas certain qu'il ait pu l'inscrire au catalogue de ses conquêtes, encore qu'elle ait souvent donné des... coadjuteurs à ses amants en titre. Casanova qui vivait dans l'intimité de la famille Veronèse tâta peut-être même de la troisième fille, Marine-Lucia (10).

Après avoir quelque temps figuré dans les ballets de la Comédie-Italienne, sans faire parler d'elle dans les annales de la galanterie, elle épousa, en 1759, en l'église Saint-Sauveur de Paris, un banquier dont l'hôtel se trouvait rue des Deux-Portes, et qui se nommait Jean-Marie-Gaspard Busoni (11).

On ne sait, car il n'a jamais prononcé le nom du banquier, ni à cette époque, ni plus tard (mais plus tard il eut de sérieuses raisons de se taire), si Jacques Casanova rencontra le grand-père de celui qui devait au siècle suivant éditer ses *Mémoires*.

Au temps qu'il collaborait à la célèbre loterie, ancêtre de l'actuelle Loterie Nationale, qui permit d'édifier le bâtiment connu aujourd'hui sous le nom d'*Ecole Militaire*, Casanova eut des ennuis avec un banquier italien installé à Paris et nommé Doberti, ou d'Auberti (12). Au moyen de lettres de change truquées, il lui avait extorqué quelques rouleaux de louis. Quand Doberti mourut, trente ans après un procès qui avait fait mettre le Vénitien au Fort-l'Evêque, mais sans qu'il rendit gorge, il choisit pour exécuteurs testamentaires (la créance sur Casanova, réfugié à Dux, figurait à l'actif de la succession) (13) le mari et le fils de Marine-Lucia Veronèse : Jean-Marie-Gaspard et Pierre-Charles Busoni, qui avaient alors transporté leur établissement de banque rue Thevenot. C'était en 1789.

Je n'ai pu découvrir par suite de quelles circonstances P.-C. Busoni, après la tourmente révolutionnaire — elle l'avait sans doute ruiné, — abandonna sa profession première pour devenir *agent-en-chef des hôpitaux militaires* (14). Il avait épousé Anna-Marthe Leclerc, et résidait à Saintes, en 1804, lorsqu'y naquit le 15 Avril Philippe-Gérard, le futur collaborateur de Brizeux, le futur éditeur des *Mémoires* de Casanova.

C'est à Paris, au lycée Henri IV qu'il fit ses études, et il débuta dans les lettres par une *Ode sur la mort de Louis XVIII*. En 1825, il se maria et épousa une jeune veuve, Zoé-Sophie Haubois, qui vient d'accoucher d'un fils de son premier mari (15). Le jeune ménage est installé 23, Bd. du Temple. Une petite fille naîtra, Clotilde, qui mourra en bas-âge et, l'an d'après, en 1826, un second enfant, Philippe (16). C'est alors que Busoni rencontre Brizeux. Je reviendrai tout à l'heure sur leur collaboration littéraire qui dura quelques années, et d'où sortit *Racine*.

Puis les deux jeunes gens, enhardis par le succès, obligés aussi de gagner leur vie, se mettent à écrire pour la collection des *Mémoires secrets et inédits sur les Cours de France aux XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, que publient les libraires Mame et Delaunay-Vallée, d'apocryphes *Mémoires de Madame de La Vallière*, deux gros volumes qui paraîtront en Novembre 1829, sans que, bien entendu, leurs noms soient mentionnés sur les couvertures.

La collaboration s'arrêtera là. Busoni était entré au *Temps* en 1828 et y écrivit jusqu'en 1833. Quand parurent les *Ordonnances de Juillet*, il fut de ceux qui signèrent la protestation des journalistes. De 1830 à 1835, on trouve sa signature dans *l'Artiste*.

A une date incertaine, Villemain chargea Busoni de recueillir dans les archives italiennes la correspondance politique de Catherine de Médicis (17) et les deux amis se perdirent de vue. Le 1^{er} Janvier 1832 était née une seconde Clotilde au foyer des Busoni, à qui, plus tard, s'intéressera Alfred de Vigny (18).

C'est alors que de nouveau la destinée va faire rencontrer un Busoni avec Casanova. On sait que le libraire allemand Brockhaus, entré en possession des manuscrits du Vénitien, manuscrits rédigés en français, mais dans un français incorrect et farci d'italianismes, au surplus d'un cynisme tel que certains passages étaient impubliables, les fit *arranger* en allemand par Wilhem von Schütz et les édita. Le succès considéra-

ble (19) de cette première mouture le décida à en faire paraître une seconde en français. Ce fut Jean Laforgue, lecteur de français en Allemagne, qui fut chargé de ce soin. Huit volumes de ce nouveau tripotage sortirent de 1826 à 1832.

En un temps où la propriété littéraire n'existait pas, les éditeurs avaient beau jeu à se piller. Déjà avait paru à Paris une traduction de l'édition allemande. Quand parvint en France l'édition due à Laforgue, Paulin, libraire à Paris, se décida lui aussi à exploiter le succès, et se mit à publier une nouvelle édition, « la seule complète », qui n'était que le démarquage des volumes de Brockhaus. Mais Laforgue n'en finissait pas de mettre au jour les derniers volumes de sa traduction et les souscripteurs de Paulin s'impacientaient. Il chargea donc Busoni, en retraduisant le texte allemand des derniers volumes de Brockhaus, de faire une fin aux *Mémoires* de l'amant des sœurs de sa grand-mère.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question, qui reste obscure encore aujourd'hui, de savoir si Busoni disposa ou non, outre le texte allemand, d'un manuscrit inconnu de Casanova, ou s'il a imaginé des épisodes qu'on ne trouve que dans son édition, dont le moins piquant n'est pas celui que devait, plus tard, utiliser Zola comme donnée de son conte « Pour une nuit d'amour » (20).

Tant d'éditions coup sur coup lancées sur le marché avaient répandu le texte de Casanova dans un public fort vaste (21), tout le monde en parlait et, à la suite de Ste-Beuve, chaussant leurs besicles, les critiques dissertaient, disséquant les textes et discutant de leur authenticité. N'alla-t-on pas même un jour jusqu'à attribuer à Stendhal les fameux *Mémoires*.

Bien que son nom n'ait pas figuré sur les volumes mis en vente par Paulin, ce n'était un secret pour personne que Busoni avait fabriqué les derniers. Or celui-ci, qui était entré en 1843 — l'année où il avait publié son recueil de poèmes, *Les Etrusques* (22), — à *l'Illustration* et y rédigeait la *Chronique littéraire*, ne semblait pas se montrer très fier de sa collaboration avec le chevalier de Seingalt, soit qu'il eut vergogne d'avoir fait là une besogne indigne de l'écrivain et du poète qu'il s'imaginait être devenu, soit qu'il voulut se défendre d'avoir gratuitement ajouté quelques gravelures à un texte déjà passablement épicé.

Aussi le 18 Décembre 1847 inséra-t-il dans son journal un entre-filet anonyme :

Différents organes de la presse française et anglaise ont désigné notre collaborateur, M. Busoni, comme l'un des auteurs des *Mémoires de Casanova*. Tout le monde cependant doit savoir que ces *Mémoires* ont été écrits par Casanova lui-même. Mieux que personne nous sommes en mesure de l'attester.

Mais allez donc vous défendre contre l'opiniâtreté des érudits. Accusé de tripotage du texte original, Paulin avait certainement nommé son collaborateur : Busoni lui-même, au temps où il arrangeait en français le texte allemand, ne s'était sans doute pas caché de son occupation, si même il ne s'en était pas vanté. *L'Intermédiaire des*

chercheurs et des curieux, un jour (23), revint à la charge et déclara sans embages que Busoni ne s'était pas borné à traduire, mais avait ajouté des embellissements et des paraphrases de son cru. L'accusé eut mieux fait de se taire, ou d'avouer tout uniment les faits. Il eut surtout, dans ce dernier cas, été bien inspiré en disant sur quels documents il avait travaillé, ce qui éluciderait un problème encore aujourd'hui irrésolu. Au lieu de cela, il prit la mouche et, se drapant dans une pudibonderie un peu tardive, envoya une réponse que *l'Intermédiaire* inséra dans sa livraison du 15 Juin 1864 :

Les *Mémoires* de Casanova sont bien, d'un bout à l'autre, de Casanova de Seingalt, ou du moins d'un individu qui aurait usurpé le nom de l'aventurier pour composer ces *Mémoires* en Allemand (24). Bien loin que les tomes IX et X soient de mon cru, je n'y ai mis la main que pour les franciser un peu et surtout pour leur ôter les plus sales de leurs immondices. S'il y en a encore, et beaucoup trop à mon avis, c'est que l'éditeur a pensé qu'avec ma manière d'opérer il n'en serait rien resté du tout. Veuillez donc ne pas m'attribuer une paternité quelconque dans le fait de ce mauvais livre ; je n'ai été qu'un correcteur, qu'un arrangeur tout au plus, et je l'ai toujours regretté.

En Février 1851, comme Brizeux s'était attardé en Italie, Busoni publia dans *l'Illustration* un entre-filet qu'il jugea spirituel, et en tout cas sans méchanceté :

Un poète jeune encore, l'un des rares talents de notre époque et des plus exquis, vient de dire adieu au monde. L'auteur de *Marie* et des *Bretons*, Brizeux, s'est fait moine, comme Le Tasse, avec cette différence qu'il a gardé la plénitude de sa raison et qu'il n'a rien perdu de son talent.

Les amis de Brizeux s'étonnèrent (25) et beaucoup furent sceptiques. Si la nouvelle était fautive, la plaisanterie était somme toute assez innocente. Ce ne fut pas, cependant, l'avis de Brizeux qui, toujours et plus que jamais ombrageux, s'irrita en lisant la revue, et, de Lyon où il séjournait chez Victor de Laprade, adressa une note à son ami Lacausade afin qu'il la communiquât aux journaux :

Une épitaphe si glorieuse vient d'être faite à l'auteur de *Marie* et des *Bretons*, qu'il pourrait craindre de l'effacer si par hasard elle lui était connue. Mais, comme une épitaphe, si honorable qu'elle soit, est toujours attristante pour des amis, nous dirons avec certitude à ceux du poète qu'il n'est nullement perdu pour le monde. Cette belle aspiration pour la vie religieuse lui a été prêtée par une imagination délicate qui sans doute a senti par elle-même que, de nos jours, la poésie n'avait guère qu'à chercher la solitude et à se voiler. Que l'art pourtant reparaisse ! C'est mieux s'il est encore des cœurs qu'il soutienne et qu'il console.

Il est certain que la nouvelle avait fait le tour des salles de rédaction, et n'avait pas tardé à parvenir en province puisque dès le 15 Février *l'Echo* de Morlaix la reproduisait. Le 22, *l'Illustration* insérait, sous les initiales Ch. B., à la rubrique « Correspondance », une protestation de Charles Boyer, le demi-frère de Brizeux.

Brizeux garda-t-il rancune de cet entre-filet à son ancien ami ? Fut-il vexé de voir, à son retour à Paris, que Busoni avait pris une place un peu envahissante dans l'amitié d'Alfred de Vigny ? Toujours est-il que le Breton bouda.

Je crois toutefois que le malentendu datait de quelque temps déjà et que l'entrefilet de *l'Illustration* n'en fut qu'un épisode. On lit, en effet, dans la correspondance de Vigny, une lettre à Busoni du 9 Octobre 1850, où se trouve cette phrase :

Brizeux n'est pas heureux, cela me fait de la peine et vous en fera aussi, quoi que vous en disiez.

On ne sait quelle allusion renferment les derniers mots que j'ai soulignés, mais ils indiquent nettement que Busoni avait dû déclarer à Vigny qu'il ne portait plus d'intérêt à son ancien collaborateur.

Que Busoni ait quelque peu supplanté Brizeux, on ne saurait s'en étonner. Brizeux était toujours absent, et Busoni ne quittait guère Paris. Il rendait à « Monsieur le Comte » des services auxquels Brizeux ne se fut pas prêté, comme de faire le Mercure galant lorsque le *pur* Alfred était au Maine-Giraud (26).

Mais Alfred de Vigny aimait trop Brizeux, il tenait trop à Busoni (27), pour laisser les deux amis en froid. Il s'ingénia pour les rapprocher. Le 16 Juin, il écrit à Busoni :

Brizeux est à Paris. L'avez-vous vu ? Dois-je penser que mes plus chers amis, qui me sont fidèles, sont séparés entre eux ?

Comme le malentendu s'éternise, il revient à la charge ; il estime même que Brizeux abuse :

Je savais depuis longtemps Brizeux à Paris, mais je le savais par ma chère M^{me} Holmès et non par lui, qui est si ravi de retrouver ses ruisseaux de Paris au lieu de l'Arno et du ciel de Florence, qu'il ne s'est avisé de m'écrire que le mois dernier.

Il a bien tort de vous bouder, car vous le posiez magnifiquement comme Torquato Tasso, à la folie près, et je ne puis croire qu'il ne comprenne pas que du jour où l'on a signé une chose imprimée, où l'on a prononcé un discours très long, où l'on a donné un ordre du jour très court, on prend rang parmi les acteurs ; que ce qui peut arriver de plus fâcheux à un acteur, c'est d'être sans rôle, et que vous lui faisiez jouer là une scène intéressante, mélancolique, qui pouvait causer un redoublement de *Maries* aux Bretons et rendre bretonnes les Parisiennes. J'avais bien lu votre anecdote répétée par les journaux, je n'avais pas cru à son froc, mais j'avais vu, sous son capuchon, votre amitié pour lui. Mais il faut excuser les voyageurs qui viennent d'un pays si naïf, si candide que Florence, où sans doute on ne devine rien et où toute finesse est absolument inconnue.

Ce n'est que vers la fin de 1851 que Brizeux renouera avec Busoni. Le billet qu'il avait adressé à Vigny, et auquel celui-ci fait allusion dans les lignes citées ci-dessus, est perdu. Mais nous avons la réponse de Vigny, qui est du 27 Décembre (28), et dans laquelle il n'y a plus aucune allusion au malentendu. Désormais Brizeux et Busoni vont reprendre en commun la tâche interrompue en ce qui concerne le premier par son voyage en Italie, la correction, en vue d'une édition prochaine, des œuvres poétiques de l'auteur de *Stello*.

Philippe Busoni survécut longtemps à Brizeux et à Vigny. En 1870, il habitait Auteuil, mais il se laissa enfermer dans Paris lors du siège. Plus tard, il se retira à Ste-Perine, la maison de retraite de la rue Chardon-Lagache. Sa femme et sa fille étaient mortes, il était en mau-

vais termes avec Philippe, son fils. Enfin il vint habiter dans un hôtel meublé, rue des Beaux-Arts, N° 13. Le 30 Janvier 1883, il y mourut dans l'abandon. Ce fut Valincour, son beau-fils, qui le fit inhumer, près des siens, au cimetière de Passy (29).

Busoni a publié en 1831 une étude historique ; *D'Egmont, ou Paris et St-Cloud au 18 Brumaire* ; en 1835, un roman, *Anselme*, en 2 volumes 8° ; en 1837, *les Alpes pittoresques*, 2 volumes 4° ; en 1841, *Les Chefs-d'œuvre poétiques des dames françaises* ; en 1843, son unique recueil de vers, *Les Etrusques* ; en 1852, *les Mémoires de la Princesse Palatine* ; enfin, ici et là, de nombreuses nouvelles qui n'ont pas été recueillies en volume.



Ce portrait de Brizeux est assez peu connu. Il le représente à l'âge où il écrivit *Racine*. On ne sait où se trouve actuellement l'original ; il appartenait au Marquis de Belloy, qui en ignorait lui-même l'auteur. Brizeux l'a authentifié en le signant. Il a été reproduit en photographie par A. Lévandre dans son *Pèlerinage au pays de Brizeux*, et dans la collection de cartes postales *Bretons illustrés*, N° 519.

Brizeux et Busoni à la Comédie-Française

Au temps où le baron Taylor le rencontra, Brizeux faisait à Paris ses études de droit. Il avait pris sa première inscription le 12 Novembre 1823 et s'occupait beaucoup plus de littérature et d'art que des Pandectes. (Il n'obtiendra le grade de bachelier en droit que le 17 Novembre 1826... et s'en tiendra là).

L'étudiant fréquentait les milieux littéraires et les ateliers d'artistes, où l'avait sans doute très vite introduit son ami Guieysse.

On ne sait, je l'ai dit, comment ni pourquoi Taylor, en relation pourtant avec tant de gens illustres, s'adressa au jeune Breton ; il ne pouvait guère connaître de lui que les poèmes récités par Brizeux, selon l'usage du temps, dans les salons où il était admis.

C'est un étrange personnage, ce baron Taylor. André Maurois (30) en a dessiné le portrait d'un crayon malicieux :

Le baron Taylor, né Anglais à Bruxelles, naturalisé Français comme officier, ami de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny, était devenu à 36 ans, par la grâce de Charles X qui l'avait anobli, commissaire du Roi auprès de la Comédie Française. Le choix n'était pas mauvais. Taylor, peintre, avait brossé plus d'un décor, dessiné des costumes. Il avait fait représenter des comédies, et traduit avec Nodier un drame anglais. Vigny avait été son camarade de régiment. Hugo lui avait été présenté par Chateaubriand, et Adèle Hugo l'invitait à déjeuner sans cérémonie. Il était entré à la Comédie Française (31) pour y rétablir l'ordre, comme tout le monde. Il avait, comme il convient, de grands projets, qui consistaient à jouer des pièces injouables, et par exemple le *Moïse* de Chateaubriand... On blâmait ses décors somptueux, ses folles dépenses, ses goûts littéraires.

Tel est donc l'important personnage qui, à la fin de 1825, a passé commande à Brizeux d'un à-propos en vers destiné à être joué pour la fête de Racine, à la Saint-Jean d'été 1826. Sans doute, au bout de quelque temps, eut-il des inquiétudes et, ayant écrit à Brizeux pour savoir où il en était, il en reçut ce billet : (lettre inédite)

à Monsieur
Monsieur le baron Taylor

Monsieur le Baron

La petite pièce est en train. Mon ami, M. Busoni, que vous avez rencontré la semaine dernière chez... (32) l'écrit avec moi. Si rien ne vient se mettre en travers de notre travail, je pense pouvoir vous la remettre au courant du mois de Janvier prochain.

Recevez, Monsieur le baron, l'assurance de la considération avec laquelle je me permets de me dire votre très humble et très obéissant serviteur.

A. Brizeux

Paris, 21 Décembre 1825
Rue Vaugirard, 33



VIVOR

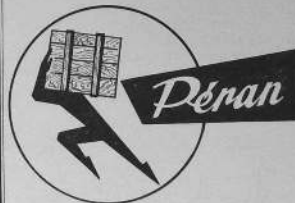
Boisson au Jus de Fruit gazéifiée

ORANGE

ABRICOT

ANANAS

QUINCAILLERIE



58, Rue Jean-Jaurès

BREST

VÊTEMENTS
S' RÉMY
S
R
qualité
GARANTIE

28-30, Rue de Siam

BREST

E^{TS} LE GOFF-BRETON
 17, Rue Jean-Jaurès - BREST
 Tél. 44.11.53



**LES PLUS BEAUX TISSUS
 AUX MEILLEURS PRIX**

— Fournisseur du Crédit Commercial Breton —

CHAUSSURES

CORRE

212, Rue Jean-Jaurès
 — B R E S T —

Votre Opticien

GRENIER

96, Rue Jean-Jaurès et 55, Rue de Siam
 B R E S T

**LAINAGES :: SOIERIES
 Tous les BEAUX TISSUS**

La Femme Chie

B R E S T

42, Rue d'Aiguillon
 136, Rue Jean-Jaurès

AMEUBLEMENT - LITERIE - CHAUFFAGE



PRENOMPTIAL
Le confort au foyer

au service de tous
 PRIX - QUALITÉ - FACILITÉS

BREST - 27, rue d'Aiguillon - Tél. 44.41.16

MAISON HOUSSET

GANT PERRIN

95, Rue de Siam - BREST

*Toutes les dernières créations
 Perrin et Valisère*

Galerie Saluden

BREST - 26, Rue Traverse - Tél. 44.25.81

FOURNITURES POUR ARTISTES
 EXPOSITION DE PEINTURES
 OBJETS D'ART - ANTIQUITÉS
 - Tapis persans - Papiers peints -

Place

Jean Saint-Martin

Habille Bien

L'HOMME, la FEMME, l'ENFANT

4-58

Mais nos jeunes auteurs ne sont pas pressés. Les jours passent, leur muse flâne, et Taylor s'impatiente. Il envoie à Brizeux une mise en demeure : (lettre inédite)

à Monsieur Auguste Brizeux
 33, rue Vaugirard à Paris

Monsieur

Si vous voulez, comme nous en avons convenu, que votre pièce soit soumise, pour être lue, au Comité et, en cas d'acceptation, jouée au mois de Juin, il faudrait que vous me la fassiez tenir sans retard.

Croyez à mes sentiments d'amitié.

Taylor

26 Janv[er] 1826

Enfin la pièce est écrite, recopiée, livrée ; elle est lue en Mai et acceptée (33). Mais la Saint-Jean approche à grands pas et l'on ne parle pas de répétitions. Les auteurs fort inquiets écrivent au Comité : (lettre inédite)

à Messieurs les membres du Comité d'Administration du Théâtre Français
 Messieurs

Avant d'exposer le but particulier de cette lettre, permettez-nous d'exprimer à ceux d'entre vous qui font partie du Comité de lecture, tout ce que nous éprouvons de reconnaissance pour les approbations bienveillantes qu'ils ont accordées à notre petite comédie de *Racine*.

Quelle qu'en soit l'envie (*sic*) que nous ayons de nous enorgueillir de pareils suffrages, nous ne pouvons cependant y voir qu'un accueil indulgent à ce coup d'essai et des encouragements donnés à notre jeunesse. C'est à ce double titre que nous recourons encore à vous.

Cette pièce, comme l'indique le sujet, avait été faite pour le mois de Juin. Mais les retards mis à la lecture en avaient nécessairement empêché la représentation cette année. Une heureuse remarque de M. Andrieux, en nous apprenant qu'au 27 Xbre seulement arrivait la fête de *Racine*, a ranimé nos espérances.

Enhardis par vos suffrages et par le conseil même d'un de vos membres, dont la continuelle bienveillance nous a appris à tout oser, nous vous prions, Messieurs, de vous occuper de la mise en scène de notre ouvrage. Les six mois qui nous séparent de Décembre peuvent laisser, ce nous semble, toute latitude à cet égard.

Recevez de nouveau, Messieurs, l'assurance de notre gratitude et de la considération distinguée avec laquelle nous avons l'honneur d'être vos très humbles et obéissants serviteurs.

A. Brizeux

Ph. Busoni

Paris, le 9 Juin 1826 (34)

A la suite de cette lettre, le Comité décida de faire droit à la demande qu'elle contenait et de représenter *Racine* le 27 Décembre. L'engagement en fut communiqué à Brizeux et à Busoni. En fait le retard apporté à monter la pièce était peut-être dû seulement au fait que tout récemment (le 26 Mars) quoique sans grand succès, Charles Magnin avait donné à l'Odéon *Racine, ou la troisième représentation des Plaideurs*, un petit acte en prose, et du reste sans grand rapport sauf le titre avec la bluette de Brizeux et Busoni.

Toutefois, de nouveau, le temps passe sans que ces derniers entendent parler de répétition. Ils écrivent une nouvelle missive : (lettre inédite)

Messieurs

Messieurs les membres du Comité
d'Administration du Théâtre Français à Paris

Paris, 7 Octobre 1826

Messieurs

Au mois de Mai dernier, le Comité de lecture a reçu de nous une comédie intitulée *Racine*, et vous avez arrêté qu'elle serait jouée le 27 Décembre, jour anniversaire de la fête de Racine. Permettez-nous de réclamer l'effet de votre promesse. Nous vous prions de vouloir bien mettre la pièce à l'étude et de recevoir l'assurance de la considération distinguée avec laquelle nous avons l'honneur d'être, Messieurs, vos très humbles et obéissants serviteurs.

A. Brizeux

Ph. Busoni (35)

Le Comité entendit la lecture de cette lettre et tout aussitôt arrêta les termes d'une réponse dont la minute (inédite) est rédigée sur le bas de la lettre elle-même :

Messieurs

J'ai l'honneur de vous informer que le Comité d'Administration a pris connaissance de votre lettre en date du 7 de ce mois, destinée à lui rappeler (*sic*) la promesse qui vous a été faite de la représentation au 27 Xbre prochain de votre comédie en un acte et en vers intitulée *Racine*. Le Comité, Messieurs, n'a point oublié cet engagement et vous ne devez pas douter que, pour le remplir, votre ouvrage ne soit mis en répétition dans le tems convenable qui n'est pas encore assez prochain pour qu'un jour puisse être fixé.

J'ai l'honneur... etc...

Le Secrétaire du Comité

14 Octobre 1826

Le « tems convenable » se fit attendre. La Saint-Jean d'hiver se passa comme aussi celle de l'été 1827. Au moment où les deux poètes doivent vouer Taylor et son Comité aux divinités infernales, voici qu'enfin leur arrive l'annonce de la première répétition et qu'on leur communique la distribution. Ah ! ces jeunes gens. A présent qu'on va les jouer, ils ne veulent l'être que par les premiers sujets de la troupe, et prennent la mouche en constatant qu'ils n'auront pour interprètes que des acteurs de second rang. Brizeux s'adresse à son protecteur, le baron Taylor : (lettre inédite)

Monsieur

Au moment de mettre en scène notre comédie de *Racine*, nous croyons devoir vous soumettre quelques observations relatives à la distribution des rôles. Sans donner à l'ouvrage une importance qu'il n'a pas, ne pourrait-on espérer pour son titre et peut-être aussi pour quelque mérite littéraire, une distribution plus haute. Les acteurs eux-mêmes s'étonnaient que, des sociétaires, M. Granville fut le seul qui parut à la pièce. Nous nous réclamons donc de vous, Monsieur, comme pouvant tout concilier d'un mot et empêcher que l'ouvrage ne soit étouffé. Les intérêts de l'administration et les nôtres sont joints. M. Michelot ne ferait nul tort à M. David en reprenant un premier rôle que la tragédie seule de Louis XI (36) lui fit refuser l'an dernier. Nous dirons de même de celui de Chapelle, qui n'est nullement dans les moyens de M. Perrier.

Nous le répétons, Monsieur, nous nous sentons trop peu influents

— 146 —

après de ces Messieurs pour rien risquer ; mais votre interposition bienveillante pourrait tout.

Recevez, Monsieur, l'assurance de notre considération très distinguée. Vos très humbles et obéissants serviteurs.

A. Brizeux

Ph. Busoni

Paris, 2 9bre 1827

A la liste suivante, vous pourrez juger de l'ensemble (35).

A la troisième page de la lettre, Brizeux recopie la distribution qui lui a été communiquée, et qui est celle qui figure sur la brochure imprimée. Taylor dut sourire de tant de prétention alliée à tant d'ingénuité à la fois, et de rouerie dans la rédaction de la lettre, et il nota en marge :

Pensez à faire répéter cette pièce. Cette distribution est bonne.

Force fut aux auteurs de s'incliner. Le grand jour arriva enfin. La Comédie-Française afficha, pour le 27 Décembre 1827, *Andromaque*, et, à la suite, *Racine*, de MM. Brizeux et Busoni.

* *

Peut-être aurais-je dû dire plus tôt quelques mots de cette comédie qui, sans la protection de Taylor, serait sans doute restée dans les cartons des Comédiens français.

Les auteurs en avaient pris la donnée initiale dans un texte assez connu, une lettre de Valincour (37) à l'abbé d'Olivet :

Les Comédiens, étant à la Cour et ne sachant quelle petite pièce donner à la suite d'une tragédie, risquèrent *les Plaideurs*. Le feu Roi, qui était très-sérieux, en fut frappé ; y fit même de grands éclats de rire ; et toute la Cour qui juge ordinairement mieux que la ville n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Les Comédiens, partis de Saint-Germain dans trois carrosses à onze heures du soir, allèrent porter cette bonne nouvelle à Racine qui logeait à l'Hotel des Ursins. Trois carrosses après minuit, et dans un lieu où jamais il ne s'en étoit tant vu ensemble, réveillèrent le voisinage. On se mit aux fenêtres ; et comme on vit que les carrosses étoient à la porte de Racine, et qu'il s'agissoit des *Plaideurs* les Bourgeois se persuadèrent qu'on venait l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Tout Paris le crut à la Conciergerie le lendemain (38).

Autour de cette anecdote assez mince, Brizeux et Busoni montèrent tout un petit scénario, qui leur permettait de mettre en scène avec Racine, dans des attitudes vraisemblables et en leur prêtant des propos plausibles, Boileau, La Fontaine et Chapelle. Et, pour corser le tout, ils y ajoutèrent le ragout d'une intrigue amoureuse entre une assez folote Henriette et le comédien Floridor (39).

Le style est aisé, la versification facile, certes, mais sans empois, et cette piécette qui supporte très aisément la lecture pourrait encore aujourd'hui être jouée sans que les spectateurs s'y ennuiant un seul instant. Il y a même deux ou trois moments d'excellente comédie.

Ce fut en tous cas l'avis, en 1827, du public et de la critique. La Presse fut élogieuse. Charles Magnin, quelque dépit qu'il put avoir, fit

— 147 —

cependant des compliments dans le *Globe* (40), *Les Débats* (41), le *Figaro* se montrèrent plus qu'aimables.

Il faut sans doute, cependant, faire une part aux sentiments de joie ressentis par les « perruques » titulaires dans ces doctes feuilles de la rubrique des spectacles, de voir louer Racine en vers strictement classiques par deux jeunes poètes qu'on savait appartenir à la bande de Victor Hugo et à celle de Vigny.

Les Jeune-France n'allaient du reste pas tarder à prendre une revanche éclatante. Le 11 Février 1829, dans cette même salle de la Comédie-Française, Dumas, qui a 25 ans, fit jouer *Henri III et sa cour*. La salle, en délire, hua Racine et réclama la tête des académiciens (42).

Pour la Comédie, ce *Racine* fut aussi un succès. En un temps où les recettes de la tragédie n'atteignaient pas 800 francs et descendaient bien souvent à 200, elle fit ce soir-là 843 frs 80. (En 1831, *Tartuffe* fit 75 frs).

Deux jours plus tard, le 29, *Racine* fut remis à l'affiche en compagnie de *Britannicus*. La recette, cette fois, ne monta qu'à 315 frs 10. C'était cependant un samedi soir. Il est vrai que l'on donnait le même soir aux Italiens du Shakespeare, la troupe anglaise ayant obtenu le 22 Décembre de continuer les représentations qu'elle y donnait, depuis que le 4 Octobre elle avait émigré de l'Odéon (43).

Tout à la joie, Brizeux avait fait part de son succès à sa mère, point fâché sans doute qu'elle communiquât la bonne nouvelle aux amis de Lorient :

29-12-1827

Je crains que tu ne trouves encore cette lettre un peu courte, ma chère maman, mais devant faire un triple paquet je dois me borner. D'ailleurs je n'ai aucune nouvelle, si ce n'est celle d'un succès d'auteur et cela demande de la modestie. Je te dirai donc, avec le plus d'humilité possible, qu'il a été complet. Pas la moindre opposition ; applaudissements peut-être bienveillants, mais unanimes et les noms proclamés à la fin. Aujourd'hui je m'amuse à lire mon nom sur les affiches. Il y a dans tout cela un peu de joie d'enfant, mais bien tempérée cependant par l'assurance que les bénéfices seront nuls. Il n'y a pas eu à se plaindre des journaux. Le *Figaro* et les *Débats* surtout ont été très favorables, quelque léger que fut l'ouvrage ; il y a quelque plaisir à être loué par les *Débats* et joué au Théâtre Français. C'était un lourd moment à passer, mais les applaudissements sont doux. Alors je n'ai pensé qu'à toi et je regrettais de ne point t'y voir.

Adieu, ma bonne mère, mes vœux les plus ardents se rapportent à toi.
A. Brizeux (44)

Il est permis d'espérer que des lettres précédentes avaient mis M^{me} Boyer (depuis son mariage, tel était le nom de la mère de Brizeux) au courant des événements, car autrement on se demande ce qu'elle eut pu comprendre à la lecture de cette missive délirante.

La pièce fut aussitôt imprimée en une petite brochure. Les quelques exemplaires que reçurent les auteurs furent sans doute le seul profit matériel qu'ils retirèrent des deux représentations. Pour des débutants, être joués, être imprimés, c'était probablement à leurs yeux, la gloire !

C'était en tous cas, à coup sûr, sortir de l'ombre. Le bruit fait par *Racine* dans la Presse et les milieux littéraires fut en effet tel qu'un libraire belge, spécialiste des contrefaçons des éditions françaises, fit imprimer la pièce à son tour. Il n'eut pas fait les frais de cette brochure pour une œuvre dont on n'eut pas parlé. Il semble même qu'il fut au moins envisagé de jouer ce *Racine* à Bruxelles, car une colonne, qui resta en blanc, prévoit, à la distribution, la place des noms pour les interprètes belges.

Et pourtant ! Faite pour une circonstance, une bluette de ce genre est bien vite oubliée, surtout à Paris. Brizeux et Busoni en tirèrent cependant un profit appréciable, en usant d'un droit que la Comédie accordait à ses auteurs. Pendant un temps plus ou moins long, suivant leur notoriété, et qui était en général d'une année, ceux-ci étaient autorisés à assister gratuitement aux spectacles.

Comme toujours il se produisit des abus, si bien qu'un jour la Comédie informa, par une affiche placée à l'entrée, Messieurs les auteurs que désormais ils auraient à justifier de leurs droits. Voici en quels termes le firent Brizeux et Busoni : (lettre inédite)

Paris, le 13 Mai 1828

à Messieurs les membres du Comité
d'Administration de la Comédie Française
Messieurs

Pour répondre, en ce qui nous concerne, à l'avis donné par les affiches de votre théâtre, le titre dont nous osons nous prévaloir pour conserver nos entrées est : la petite pièce comédie de *Racine* représentée au mois de Décembre dernier.

Nous avons l'honneur d'être, Messieurs, avec la considération la plus distinguée, vos très humbles et très obéissants serviteurs.

A. Brizeux Ph. Busoni

Boulevard du Temple, 23 (45)

Au cours de cette année 1828, Brizeux et Busoni entreprennent, toujours en collaboration, un nouvel ouvrage dont j'ai déjà parlé : les *Mémoires de Louise de La Vallière*.

Cependant, de temps à autre, ils se délassent de cette besogne de librairie, un peu fastidieuse en raison des recherches auxquelles ils sont obligés de se livrer, en allant à la Comédie-Française, où en fait, ils n'ont plus maintenant le droit d'entrée. Ils ne sont pas seuls dans ce cas, tant et si bien que le Comité prend la décision de reviser la liste des « hirondelles » (46) et de rogner les ailes à bon nombre. Avis en fut donné dans les journaux (47). Brizeux et Busoni tentèrent de fléchir la consigne : (lettre inédite)

Messieurs les membres du Comité
d'Administration de la Comédie Française

Messieurs

Nos entrées au Théâtre Français nous furent accordées pour une comédie en vers, intitulée *Racine*, et représentée voici dix-huit mois ; nos entrées de droit n'existent donc plus ; nous n'insistons contre le règlement qu'autant

que la Comédie Française voudrait favoriser deux jeunes gens qui aimeraient à se former à son école et mûrir quelques ouvrages qu'ils préparent devant les modèles.

A. Brizeux

Ph. Busoni

Paris, 2 Octobre 1829 (48)

Rue d'Enfer, 19

On serait tenté de traiter de fumistes les signataires de cette lettre, car on se demande bien quels sont les « ouvrages qu'ils préparent devant les modèles », alors qu'ils n'ont jamais depuis rien donné au théâtre et qu'on n'a rien retrouvé de tel, fut-ce un projet, dans leurs papiers.

Les Archives de la Comédie sont muettes sur la suite donnée à cette lettre, qui semble avoir mis le point final aux relations des deux poètes avec elle. Au demeurant, Busoni, on l'a vu plus haut, allait avoir d'autres soucis. Quant à Brizeux, à ce moment, il rimait « Marie », et nous n'y avons rien perdu.

Juillet 1958.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS

RACINE. — Le manuscrit semble perdu. On ne le trouve dans aucun dépôt public ; nulle mention n'en est faite ni dans des catalogues de vente, ni dans ceux des marchands d'autographes. La copie grossoyée que l'on peut voir aux Archives de la Comédie Française, et qui fut faite pour le souffleur, n'est sûrement pas de la main de Brizeux.

LETTRES. — Les cinq lettres inédites de Brizeux des 9-6 et 7-10-1826, 2-11-1827, 15-5-1828 et 2-10-1829, la lettre du Comité du 14-10-1826, appartiennent aux Archives du Théâtre Français. Je ne saurais trop remercier de sa complaisance le bibliothécaire-archiviste, M. Paul Cazagne, qui m'a permis de les retrouver et qui m'a en outre fourni un certain nombre de renseignements précieux. Je lui en sais d'autant plus de gré que, voici bientôt quinze ans, j'étais sorti bredouille de ces archives.

La lettre de Brizeux à sa mère, du 29-12-1827 a été publiée pour la première fois par Lecigne (p. 78-79) qui la tenait de Lacaussade. Comme pour tout ce qu'a publié Lecigne, on n'en tiendra le texte que comme *probable*, jusqu'au jour où la collation avec l'original sera possible.

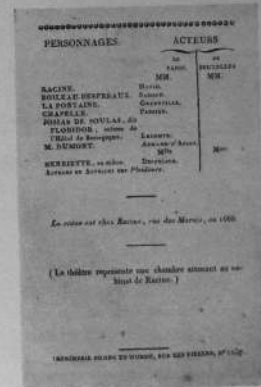
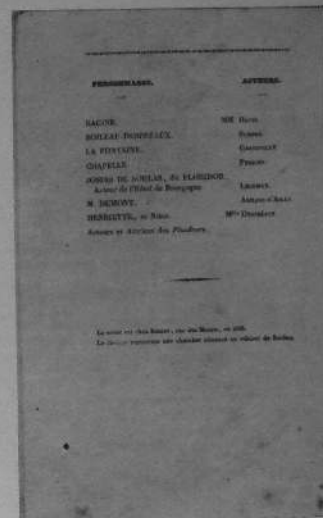
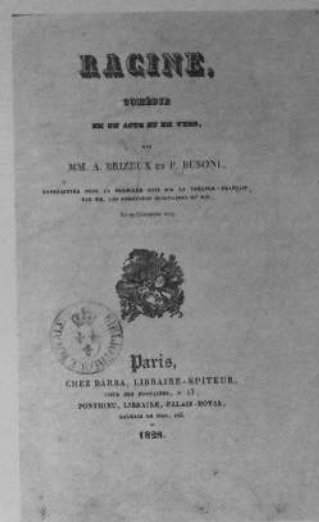
Le fragment de cours de Brizeux (passage sur Racine) a été donné par le même auteur et à la même origine.

La lettre inédite de Brizeux, du 21-12-1825 et celle, inédite aussi, de Taylor, du 26-1-1826 m'appartiennent, ou plutôt m'appartenaient, les originaux ayant brûlé en 1944.

Il existe, dans le fichier de la maison Charavay, trace d'une lettre de Taylor à Brizeux en date du 7 Mars 1827. Elle n'est pas analysée et je ne l'ai jamais retrouvée.

EDITIONS

RACINE. — La brochure est relativement rare. Elle figure à la B.N. (Yth 15 116), à l'Arsenal (Rf 4916 et Rf 22 895), à la B.M. de Quimper et dans quelques collections privées. Mon exemplaire a brûlé en 1944, mais j'en conserve une copie et un microfilm. La photographie donnée ici me dispense d'en reproduire le titre. C'est une brochure 8° coquette (132 x 206 mm.) de 40 p., de l'imprimerie de Carpentier-Méricourt, rue Trainée, 15, près St-Eustache, à Paris (suivant mention au bas de la page 40). Elle est sur papier vélin médiocre. Les exemplaires sont cousus à plat, soit tels, soit sous couverture muette de couleur bistre. J'ai eu la bonne fortune de reconnaître



En haut : Edition de Paris — Au-dessous : Contrefaçon de Bruxelles

que le Rf 4916 de l' Arsenal était l'exemplaire de Brizeux. Il l'a annoté (déjà à cette époque il aime les crayons durs et n'appuie qu'à peine). Pages 7, 25, 31, il a rectifié des fautes d'impression. Sur la page 3 de la couverture, il note, en haut 738 vers, ce qui est du reste une erreur, car la pièce en comporte 732. Plus bas il écrit :

Racine, ou la Troisième représentation des Plaideurs, par Charles Magnin, Comédie en un acte et en prose, représentée à l'Odéon, le 16 Mars 1826. Notre petite comédie, bien que représentée après celle de M. Magnin, avait été antérieurement reçue, mais les auteurs ne se connaissaient pas ; ce fut là (ou « le ») hasard.

La contrefaçon belge est extrêmement rare. Je n'en ai jamais rencontré d'autre exemplaire que celui de la Bibliothèque Royale de Bruxelles (Faber 1940, XXIV, 8) dont je donne ici fac-similé du titre. C'est un in-32 raisin (82 x 125 mm.) de 36 p., en 3 cahiers de 8, 16, 12 p. piquées à plat, non paginées. Le texte est sur papier vélin médiocre et il n'y a pas (ou plus) de couverture. Imprimerie de Ode et Wodon (suivant mention page 2).

NOTES

(1) Saint-René Taillandier date la représentation du 21-9-1827. Ed. Fournier, de 1828. L. Sôché (in *Alfred de Vigny*, T. I) invente ce titre *La fête de Racine* et si, p. 184, il place la première au 21-9-1827 à la Comédie Française, il la transporte à l'Odéon p. 203. Dorchain (Œuvres de Brizeux, T. I) écrit, p. XXXIV : *Le 21-12-1827* ; puis, p. XXXV : *représentée au Théâtre Français pour l'anniversaire de l'auteur de Phédre* ; enfin, p. XXXVIII : *le 27-9-1827*. Or Racine est né le 21-12-1639, et la St-Jean d'hiver se fête le 27-12.

Lecigne, et Dorchain qui le démarque, ont tous deux oublié, dans la distribution qu'ils prétendent reproduire, le nom de Chapelle et celui de son interprète. L'un et l'autre transforment en Barbé l'éditeur romantique Barba, et donnent de lui deux adresses également fausses. Saint-René Taillandier fait une courte citation de 12 vers où, par 7 fois, il modifie la ponctuation ; Lecigne, lui, fait deux citations : dans la première, en 52 vers, il introduit 18 modifications de mots et de ponctuation ; dans la seconde, en 60 vers, il en apporte 25, dont l'une rend le texte incompréhensible, et une autre, ridicule. Dorchain, enfin, en 12 vers, tripote 7 fois le texte et écrit Soulos pour Soulas.

A. Loxandre (in *Pèlerinage au pays de Brizeux*) note déjà en 1879 : *Busoni, porte l'édition de 1827 ; Charles Magnin, lit-on au contraire dans quelques biographies. Arnould, celui qui épousa plus tard une célèbre comédienne (M^{me} Arnould-Plessis) nous a affirmé au contraire un des amis de Brizeux, comme le tenant du poète lui-même. Qu'on s'étonne après cela qu'il y ait plusieurs manières d'écrire une même histoire !*

(2) J'ai moi-même, en Décembre 1953, écrit dans la N.R.B., et sur la foi de Dorchain, que la brochure se trouvait à la Comédie Française. Or celle-ci ne l'a pas. Elle ne possède qu'une copie grossoyée, celle destinée au souffleur, et qui ne comporte aucune variante.

(3) Edition de la Sirène, T. III, ch. IX, ou édition de la Pléiade, T. I, ch. XXX.

(4) Edition Garnier, T. II, p. 105 sqq.

(5) Venise, 1702. + Paris 26-1-1762. Cf. CAMPARDON, *les Comédiens Italiens du Roi*, T. II.

(6) Bassano, 1730. + Paris 6-2-1782.

(7) 25-3-1732. + Montmartre 6-4-1776.

(8) Venise, 1735. + Paris 20-7-1768.

(9) Modène, 1-12-1739. + Paris 3-8-1782.

(10) Sur les Véronèse, cf. : PIRON, *Paris sous Louis XV*, II, p. 233. — CAPON, *Les petites maisons*, p. 131. — GOLDONI, *Mémoires*, ch. II. — GRIMM, *Correspondance*, T. VI, p. 18. — SARTINES (*Journal des Inspecteurs de M. de*) ; passim. — JAT, *Dictionnaire critique*. — CHEVRIER, *Almanach des gens d'esprit*, 1762, p. 37.

(11) Ch. Samaran, J. Casanova, T. I, p. 44, T. II, p. 111.

COURS DE VACANCES ET COURS ANNUELS COURS UNIVERSITAIRES DE FRANCE

H. BORDAS (21^e ANNÉE)

La meilleure préparation par correspondance, 1^{er} et 2^e degré (Cours d'entretien, de rattrapage, préparation aux baccalauréats et brevets), avec la participation de professeurs et instituteurs de la région. Consulter les correspondants locaux ou leur écrire :

- à QUIMPER : M. Grunhec, 2, rue Elie-Fréron ;
- à QUIMPERLÉ : M. Louët, à Ty-Bordeaux ;
- à MORLAIX : M. Le Gohérel, 10, venelle Ropars ;
- à LANDERNEAU : M. Fustec, 37 bis, rue Latour-d'Auvergne
- à BREST : M. Ménez, 48, Boul. Montaigne, pour le classique et le moderne ;
M. Salaun, 66, rue Jean-Macé, pour le technique ; pour le 1^{er} degré : correspondant départemental, M. Arnold, 47, rue Charles-Berthelot - BREST

PHOTO - CINÉ

G. GOACHET

84, Rue Jean-Jaurès - BREST

Appareils et toutes fournitures
Travaux Soignés

Tout pour l'Amateur

Tout ce qui concerne
l'ALIMENTATION et le MÉNAGE

dans les succursales de

L'UNION DES DOCKS

UNIDOC

Finistère, Côtes-du-Nord et Morbihan

GARNITURE AUTOMOBILE
EN TOUS GENRES

- SPÉCIALITÉ DE HOUSSES PLASTIQUES ET TRANSPARENTES -

JEAN CORRE

Maison Spécialisée

166, Rue Jean-Jaurès - BREST

Téléphone : 44.30.65

Henri JARD

Chémistes

BREST
9, Rue de Siam

TOULON
Place d'Armes

"AUX SEPT SAINTS"

M^{lle} M.-L. PHILIPPE & C^{ie}

17, Rue de Lyon, 17
Tél. 44.27.34 BREST Tél. 44.27.34

Arts Religieux

Ornements d'Eglise - Orfèvrerie - Bronze
Réparations

Christs - Statues - Bois Gravés - Ivoires
- Emaux - Céramiques - Terre Cuite -

Missels - Chapelets - Images - Miniatures
Médailles

Crèches - Santons

UNE MAISON SPÉCIALISÉE

A L'EVENTAIL

LA MAISON DU JOLI BIBELOT
- 145, Rue Jean-Jaurès - BREST -

FANTAISIES ARTISTIQUES
- CRISTAUX - PORCELAINES - FAIENCES -
- ART BRETON - POUPEES BRETONNES -
BIJOUTERIE FANTAISIE ET TOUS CADEAUX



Au Berger
d'Écosse
CHAUSSURES

Madame Tanguy
Place La Tour-d'Auvergne
BREST

Eaden

Machine à Laver

Concessionnaire exclusif : P. BARILLET
PLACE WILSON - BREST - Tél. 44.43.00

Kelvinator

Réfrigération Electrique Automatique
Tous Réfrigérateurs Ménagers
Toutes Installations Commerciales
CONCESSIONNAIRE EXCLUSIF :
P. BARILLET Place Wilson - BREST
Téléphone : 44.43.00

Pour tous vos Affichages et Publicité
adressez-vous à

PUBLI-ARMOR

- 43, Rue Jean-Macé - BREST -
Téléph. 44.57.58

"LES ARCADES"

SERVICE DE BRASSERIE
à toute heure
Salle de Réunion
Rue de Siam - BREST

(12) Selon les documents, le nom est écrit Oberti, Auberti, Doberti, d'Oberti, etc.. Il se prénommait Charles-Henri et se disait baron de la Moraine. A sa mort, l'inventaire de sa succession mentionne de nombreux tableaux, en partie de François Casanova, le frère de Jacques, peintre réputé. Sur les démêlés d'Oberti avec Casanova. Cf. GAFON, *Casanova à Paris*, ch. XII.

(13) Testament du 18-1-1789, Arch. Nat. X^{1A} 7 892, f^o 327 v^o.

(14) Il sera plus tard Directeur Principal des Hôpitaux de la Grande-Armée. Louis David a fait son portrait.

(15) Ce premier mari se nommait Valineour. Leur fils se fera un certain renom dans les théâtres de province. Zoé-Sophie Busoni mourut à Paris, 6, Villa de la Réunion, le 5-7-1872. Il y a des coïncidences amusantes : on verra tout à l'heure que c'est dans une lettre de Valineour (celui du siècle précédent) que Busoni et Brizeux prendront la donnée initiale de leur *Racine*.

(16) Il entra en 1848 dans l'administration, prit sa retraite en 1882, et mourut à Paris le 7-5-1883.

(17) La publication de la correspondance de Catherine de Médicis, qui n'eut lieu que bien longtemps après, fut faite sans que Busoni y prit part. Elle n'a été mise en librairie que de 1880 à 1909 par de La Ferrière d'abord, ensuite par Bagnenau de Puchèse (Coll. *Documents inédits sur l'Hist. de Fr.*).

(18) L. SÉCÉ, *Alfred de Vigny*, T. II.

(19) Pour ceux qui seraient curieux de connaître l'histoire complexe des éditions de Casanova, cf. POLLIO, *Bibliographie des Œuvres de C.*

(20) *Mémoires de Casanova*, éd. de la Sirène, T. XI, p. 285/7.

(21) Dès 1831 (20 Mars), Alfred de Musset leur avait consacré un feuillet dans *le Temps*. Ste-Beuve, dans *le National*, du 1-7-1832, écrit un long article dont la suite, annoncée, ne parut jamais, et qu'il a partiellement repris au T. II des *Portraits contemporains*.

(22) A cette date, Busoni faisait depuis longtemps partie des familiers de Vigny. (23) 1-6-1864.

(24) Busoni ignore-t-il que l'édition de Schutz n'est que l'arrangement en allemand de l'original, rédigé en français ? Peut-il n'avoir pas remarqué que l'édition en français de Laforgue, dont l'interruption a nécessité sa collaboration, n'est pas la traduction littérale de l'édition allemande ? Tout cela est bien obscur, ou, plutôt, prouve que Busoni ment sciemment, en profitant de l'ignorance de ses lecteurs.

(25) Cf. Lettre de Desbordes-Valmore à Pauline Duchambge du 22-2-1851 (*Corresp. intime de D.-V.*, T. II, p. 206).

(26) Voir en particulier la lettre de Vigny à Busoni du 2-10-1838.

(27) On aimerait pouvoir affirmer que ce qu'écrivait Vigny à Busoni en 1838 était toujours vrai en 1851 : *J'ai des amis plus anciens et plus intimes que vous ; mais je ne crois pas en avoir un meilleur*. Mais en 1851 Clotilde Busoni avait 19 ans, et Vigny éprouvait pour elle des sentiments que, n'en déplaise à Lauvrière (*A. de Vigny*, T. II, p. 287), et à Sécé (*op. cit.*) qui en a longuement parlé, je me permets de trouver équivoques.

(28) Elle a été publiée par E. Lugin, *Lettres de A. de Vigny à Brizeux*, p. 55 sqq., mais avec des fautes de copie rectifiées ultérieurement par H. Guillemin (*M. de Vigny, homme d'ordre...*, p. 180/1).

(29) Chaque suum. Je dois beaucoup en ce qui concerne Busoni, quitta à l'avoir vérifié, rectifié et complété, au livre de L. Sécé : *A. de Vigny*.

(30) A. MAUROIS, *Les Trois Dumas*, p. 57.

(31) En 1825, Taylor nura pour successeur, en 1838, François Buloz, le célèbre directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

(32) Le nom est illisible. Il se trouve sur le bord de la feuille qui a été déchirée lorsque Taylor rompit le cachet. Je crois lire « Dev... » Devéria ?

(33) Le comité comprenait alors Michelot, Lafon, Baptiste aîné, Devigny, M^{lle} Mars (Registre 1821/38, p. 106 bis).

(34) Cette lettre est de la main de Brizeux. La signature de Busoni semble être autographe.

(35) Cette lettre est également de la main de Brizeux, qui accole à sa signature le nom de Busoni.

(36) Il s'agit ici du *Louis XI à Péronne*, de Mély-Janin, qui fut créé le 15-2 à la Comédie Française.

(37) Jean-Henri du Troussel de Valincour (1653-1730), secrétaire général de la Marine et des commandements du Comte de Toulouse. Après la mort de Racine, il fut adjoint par le Roi à Boileau (qui lui a dédié sa Onzième Satire) et sur la demande de celui-ci, pour l'aider dans sa tâche d'historiographe officiel. Il succéda à Racine à l'Académie Française.

(38) Cette lettre est reproduite par Pellisson et d'Olivet dans leur *Histoire de l'Académie Française* (Paris, 1730, T. II, p. 368/9).

(39) S'il y eut bien un authentique Floridor, il fut sans rapport avec le personnage de Brizeux. Josias de Soulas, dit Floridor, naquit en 1608, se maria en 1638 avec Marguerite Baloré, fille d'un tailleur d'habits de la rue des Quatre-Fils, comédienne elle-aussi. Il en eut sept enfants. Il mourut le 13 Août 1671 (et non 1672 comme le disent les dictionnaires). Floridor avait donc 60 ans à la création des Plaideurs. Ce n'est pas davantage lui qui jouait Oreste, mais Monfleury, son gendre. Floridor, lui, était Pyrrhus (cf. ROBINER, *Lettre à Madame* du 26-11-1667).

(40) *Le Globe*, 1-1-1828. Magnin a laissé passer une double coquille, ou feint de ne pas connaître les auteurs qu'il nomme Busoris et Brizen. Lecigne, qui a noté le fait, ignore visiblement la pièce de Magnin, comme il ne sait absolument pas qui est Busoni.

(41) *Débats*, 29-12-1827. Lecigne a reproduit l'essentiel de l'article.

(42) Brizeux lui-même va bientôt changer d'opinion. On lit dans les notes de son cours de Marseille : *Il y a deux Racine ; l'un jusqu'à Andromaque, l'autre... Les sols qui partent n'y comprennent rien prétendent admirer tout. La vérité est que la première partie est détestable, comme fond et comme forme, et que la seconde, sauf Atholie et Esther, est bien mélangée. Le tissu de son style est mauvais... Nous sommes loin ici du sage élève des cours du vénérable M. Andrieux !*

(43) Les représentations de la troupe anglaise d'Abbott avaient débuté, à l'Odéon, le 6 Septembre par deux comédies de Sheridan et d'Allingham. On ne joua du Shakespeare que le 11 ; ce fut Hamlet les spectateurs, ignorant la langue anglaise, suivaient la pièce sur des traductions dont il se fit à cette époque un nombre considérable d'éditions portatives. Berlioz, Delacroix, Dumas, Gautier, Hugo, Janin, Nerval, Ste-Beuve, Vigny, entre autres, étaient des fidèles des représentations. Peut-être Brizeux ?

(44) Lacassade, qui détenait on ne sait comment cette lettre, la communiqua à Lecigne qui fut le premier à la publier (p. 78/9).

(45) La lettre est de la main de Busoni qui signe pour Brizeux, et donne son adresse personnelle.

(46) On nomme hirondelle, en argot de théâtre, les soit-disant ayant-droit qui entrent au théâtre sans payer.

(47) *Registre du Comité*, 1821/38, p. 129.

(48) La lettre a été écrite par Brizeux qui ajouta le nom de Busoni à côté de sa signature.

POST-SCRIPTUM

Tandis que s'imprimait cet article, je constate, au cours de nouvelles recherches dans les journaux du temps, et en y lisant les annonces des théâtres, que c'est le 27 et non le 29 Décembre que la troupe d'Abbott donna Hamlet, et à l'Odéon. Bien qu'ayant officiellement quitté ce théâtre pour les Italiens, elle y donna encore des représentations de temps à autres. (Cf. J.-L. BONGERHOFF, *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*).

Le 29 Décembre, le public parisien était sollicité par trois créations. *Sept pièces nouvelles en huit jours !*, écrit, essouffé, le courriériste du *Figaro*.

Erwan Marce

AUGUSTE LE BRAZ

Émule inégal et compatriote infortuné d'Auguste Brizeux

Au nombre des poètes de Bretagne aujourd'hui bien oubliés, on peut assurément compter le Lorientais Auguste Le Braz (1), dont le suicide spectaculaire, à Paris, dans la nuit du 17 Février 1832, alors qu'il venait d'avoir 21 ans, n'avait suscité, dans le monde littéraire d'alors, qu'une émotion bien éphémère, et dont, sans la touchante élégie qu'Auguste Brizeux consacra à son malheureux compagnon de jeunesse, le nom même aurait depuis longtemps sombré dans les mémoires, sans attendre qu'il fût éclipsé, un demi-siècle plus tard, par celui d'un quasi-homonyme, Anatole Le Braz, poète et écrivain breton autrement prestigieux.

Et cependant, si l'œuvre laissée par Auguste Le Braz n'était certes pas de nature à lui assurer la survie qu'il avait si désespérément rêvée, sa courte existence fut assez pathétique et assez malchanceuse pour qu'elle soit au moins évoquée en ces quelques pages, où je m'essaierai surtout à montrer comment il fut victime de sa précocité intellectuelle, de ses naïves illusions et des entraînements, inconscients ou non, auxquels sa fougue et son ambition juvéniles ne surent résister. Or, il me paraît impossible qu'à l'origine Brizeux n'ait, bien involontairement, contribué pour une large part à orienter un destin dont il était évidemment loin de prévoir et incapable de prévenir le tragique dénouement ; il ne semble pas qu'on ait jamais songé à mettre suffisamment en lumière les liens qui, dès l'enfance, en dépit des 7 ans d'âge qui les séparaient, avaient pu rapprocher et unir les deux poètes et quelle influence le premier put, de ce fait, avoir sur le second.

Il importe de souligner, en premier lieu, à quel point les deux familles étaient intimes. Il n'y avait pas seulement entre elles des relations de voisinage, et l'on ne saurait situer exactement et suivre l'enfance lorientaise de Le Braz sans rappeler auparavant en quelques mots ce que fut celle du chanteur de Marie.

On sait qu'Auguste Brizeux naquit à Lorient, rue Poissonnière, le 26 Fructidor an XI de la République, autrement dit le 12 Septembre 1803, dix mois après le mariage que son père, Officier de santé de la Marine alors âgé de 31 ans, avait contracté, le 31 Octobre 1802, avec Françoise-Souveraine Hoguet, de 9 ans plus jeune, Bretonne et Lorientaise d'adoption puisque, née à Paris, elle comptait dans son ascendance le pastelliste Quentin de La Tour. Union assez mal assortie, semble-t-il ; peut-être ce rude marin, habitué à boulinguer sur les mers, en guerre comme en paix, évadé des pontons d'Angleterre après deux ans de réclusion, s'était-il leurré lui-même en pensant qu'il allait pouvoir s'accommoder désormais, auprès d'une douce et calme compagne échappée aux horreurs de la Révolution, d'une béate existence en pantoufles dans la petite ville de Lorient, au port alors déchu de son ancienne splendeur du temps de la Compagnie des Indes. En tout cas, l'attente d'un héritier ne fut même pas capable de le retenir au foyer et déjà il l'avait quitté, pour reprendre du service à la mer, quand celui qui devait illustrer son nom vint au monde.

Il est probable qu'Auguste Brizeux n'eut que bien rarement l'occasion de voir son père, au cours des six ans et quatre mois qui devaient séparer sa naissance de

la mort de celui-ci, toujours loin de Lorient, à bord du vaisseau « Le Courageux » (2). Et la discrète allusion qu'il a faite à sa « sauvagerie », à ses « fières humeurs » suffit à nous montrer que, pendant ses brèves escales, l'impétueux goéland ne devait pas se laisser facilement mettre en cage.

Pour tout dire, la jeune maman de Brizeux n'eut pas, véritablement, de vie conjugale, et l'on comprend que, demeurée auprès de sa mère et réduite à reporter sur son fils toute sa tendresse inemployée, elle ait désiré trouver auprès de ménages amis une bien modeste diversion à sa solitude. Celui qui convenait le mieux à ses goûts un peu casaniers et qui lui réservait un peu de cette atmosphère apaisante et stable dont elle avait rêvé était assurément celui de tout proches voisins, le ménage Le Bras. Jean-Marie Le Bras, « avoué près le tribunal de première justice, adjoint à Lorient », avait épousé à Hennebont, le 9 Juin 1806, à l'âge de 41 ans, la fille d'un notaire impérial de cette ville, Angélique-Hyacinthe Loher. Ils habitaient rue Traversière, à deux pas de chez elle, et ils ne manquèrent pas de l'entourer de leur chaude affection quand elle apprit son veuvage prématuré ; c'est presque au même moment que la jeune M^{me} Le Bras put lui faire part de ses « espérances », souhaitant, elle aussi, un fils qui serait à l'image du charmant bambin qui était l'orgueil et la consolation de son amie.

Et c'est ainsi que le 30 Janvier 1811, à 3 heures de l'après-midi, Maître Le Bras se rendait à la Mairie de Lorient, accompagné de son beau-père, du frère et de la sœur de sa femme, pour y déclarer fièrement la naissance, le matin même, d'un fils auquel il déclara vouloir donner les prénoms de Louis-Pierre-Auguste. Nolons que ce prénom d'Auguste, donné au nouveau-né après celui de Louis, porté par la belle-sœur et celui de Pierre, porté par le grand-père et par le beau-frère, selon l'usage, mais qui allait devenir le prénom usuel de l'enfant, n'avait encore été porté par aucun membre de la famille, et l'on peut raisonnablement y voir une attention faite à la maman de Julien-Auguste-Pélage Brizeux, dont le prénom usuel était précisément celui-là.

Trois jours plus tard, le 2 Février, M^e Le Bras se rendait à nouveau à la Mairie de Lorient, mais, cette fois, c'était pour servir de témoin à M^{me} Brizeux elle-même qui, ce jour-là, épousait en secondes noces un négociant de Lorient, M. Jacques Boyer, âgé de 35 ans. On comprend qu'elle ne se soit pas attardée davantage à pleurer son premier mari et qu'elle ait désiré, dès l'expiration des délais légaux, refaire une vie jusqu'alors si éprouvée. Peut-être les époux Le Bras n'avaient-ils pas été étrangers à cette nouvelle union, à la joie de laquelle ils durent d'autant plus volontiers prendre part que leur propre foyer était au même instant en fête.

Les liens qui avaient rapproché les deux ménages ne pouvaient que se resserrer dès lors de plus en plus. Dans un sentiment que l'on devine, la jeune M^{me} Boyer avait jugé préférable de ne pas imposer trop longtemps à son nouveau foyer la présence d'un enfant du premier lit qui avait été jusqu'alors l'objet exclusif de ses soins ; imposant ce sacrifice à son amour maternel, elle résolut, on le sait, de le confier à un parent, l'Abbé Le Nir, devenu Recteur d'Arzano, à une vingtaine de kilomètres de Lorient, et qui venait précisément d'y ouvrir une école toute familière. Aussi bien Auguste Brizeux avait-il maintenant dépassé de quelques mois l'âge de raison, celui auquel il convenait de le soumettre à un semblant de discipline scolaire, et la séparation qu'elle entraîna fut pour lui, en contrepartie, l'évasion vers un coin de campagne salubre, la révélation des charmes de cette petite Arcadie bas-bretonne qui devait marquer à jamais son ardente personnalité.

Pendant les quatre ans qu'il y demeura, de 1811 à 1816, ne revenant à Lorient que pour les vacances, sa mère avait heureusement mis au monde deux nouveaux fils, Edmond, Jean-Marie, né le 6 Janvier 1813, Ernest, l'année suivante, qui devaient, plus tard, être suivis de deux autres enfants, Charles et Amélie. Ils furent, tout naturellement, les compagnons de jeux d'Auguste Le Bras et du deuxième fils né à ce foyer, mais nul ne valait évidemment pour eux le grand frère aîné, d'autant plus aimé et fêté qu'on avait plus rarement la joie de le voir.

Car, après Arzano, le Collège de Vannes avait reçu Brizeux, d'Octobre 1816 à l'été 1819, puis pendant deux ans, le Collège de Douai d'où il devait rentrer à Lorient en Novembre 1821, avec, en poche, le diplôme de bachelier de rhétorique.

Brizeux vient d'avoir alors 18 ans ; Auguste Le Bras va en avoir 11, Edmond

Boyer 9, Ernest 8. « De bien loin leur aîné », comme il l'a écrit lui-même, il ne sait pas moins se mettre à leur niveau, se pencher sur leurs plaisirs, diriger au besoin leurs ébats. Il n'est que de relire un des poèmes de Marie, « Le mois d'Août », paru sous le titre « Le Retour » dans les premières éditions,

« Oh, mes frères, voici le beau temps des vacances... »

pour voir avec quelle tendre sollicitude il les entraîne chaque jour en promenade au bord de la mer, aux baignades, à la chasse, à la cueilaison des mûres dans les buissons. Et de quel prestige ne jouit-il pas auprès d'eux, non seulement pour ce diplôme qui est la première ambition de tout écolier, mais aussi parce qu'il a été le conquérant loin du pays natal et parce qu'il est passé par la capitale ! Un autre Lorientais, Jules Simon, a narré, dans un conte humoristique (3), combien à cette époque, à Lorient, peu de gens pouvaient se vanter d'avoir vu Paris et comment un tel voyage suffisait à vous conférer une auréole à laquelle n'aurait osé prétendre ceux qui, tout banalement, s'étaient bornés à se rendre aux Indes, à Madagascar et même jusqu'en Chine. « Qui est-ce qui ne connaît pas Le Cap ? Mais Paris, c'est une autre affaire », dit Jules Simon.

Maintenant va se poser pour le beau-père et la mère de Brizeux la grave question de sa carrière. Il fera son droit, c'est entendu. Est-ce pour devenir notaire, comme son grand-père et l'un de ses oncles ? Mais la vieille étude du Faouët a été depuis longtemps vendue. Est-ce en pensant au Commissariat de la Marine, carrière d'accès moins onéreux alors fort en vogue à Lorient, et qui sera celle du premier de ses demi-frères ? On ne sait trop au juste ; en tout cas, on eut tôt fait de se mettre d'accord, peut-être sur la proposition même de M^e Le Bras, le fidèle ami de la famille, pour qu'il commençât par acquérir un peu de pratique du droit, sans quitter Lorient, en faisant un stage dans l'étude de celui-ci. Singulière idée, au demeurant, puisque, de toute façon, on ne pouvait raisonnablement songer à en faire un clerc d'avoué et que c'était là retarder d'autant des études juridiques normales. Il se peut que le désir de sa mère de garder enfin son aîné auprès d'elle, de le voir prendre place un peu plus durablement au cercle de famille ait été pour beaucoup dans cette détermination, qu'imposait peut-être en outre une question pécuniaire. De coûteuses études, au loin, pouvaient alors dépasser les disponibilités du ménage, alors que Brizeux, n'ayant pas atteint sa majorité, ne pouvait encore prétendre à ce qui lui revenait de l'héritage paternel.

Quoiqu'il en soit, les deux années que Brizeux va passer ainsi auprès des siens, dans une étude où, traité un peu comme l'enfant de la maison, on lui laisse évidemment bien des loisirs, ne peuvent pas ne pas avoir accru son goût inné de la rêverie, des flâneries poétiques au cours desquelles il a dû commencer à taquiner la Muse, en même temps qu'a été érudite son influence sur son jeune entourage, où le plus proche de lui par l'âge était le fils aîné des Le Bras, tout fier d'avoir, à son tour, commencé ses « humanités ». Mais il lui fallait un compagnon moins adolescent, libéré comme lui des servitudes scolaires, et il va le trouver en la personne d'un autre jeune Lorientais, qui n'a que quelques semaines de plus que lui, Eugène Guieysse ; celui-ci va être le confident rêvé de ses aspirations, de ses goûts qu'il partage, étant lui-même doté d'un très fin tempérament artistique, toujours prêt à crayonner avec bonheur ces paysages bretons d'alentour où ils vont musarder ensemble et que Brizeux aspire à dépasser littérairement.

Une de leurs promenades favorites dut être alors, à deux pas de la ville, un coin de campagne tranquille et inviolé, bien fait pour lui rappeler le charme bucolique du pays d'Arzano, et situé précisément sur la vieille route de Pont-Scorff qu'il suivait auparavant pour se rendre chez l'Abbé Le Nir. Sitôt passé le faubourg de Kerentreeh, on longe la rive droite du Scorff par Trefaven, Kerdual, puis, après une descente en pente douce jusqu'à Radeneç, la route monte brusquement pour traverser le village de Kervégant, juché sur une colline à la pointe de laquelle le village tout voisin du Rôz domine la rivière, au point de démarcation de ses « eaux lentes, claires et glacées » avec son estuaire marin.

« Là, rencontrant la mer, le Scorff brise ses flots ».

ces flots qui avaient passé sous le pont Kerlò et qui communiquaient ici avec un vallon idyllique.

A cette époque, on n'avait pas encore eu la malencontreuse idée de combler l'étang de Radeneç, travail qui inonda la vallée et qui fit s'effondrer le haut-moulin et le bas-moulin, dont le pittoresque avait séduit tant d'artistes, et dont, seul, un vers de Brizeux a rappelé le souvenir :

« Dans le fond, Radenek fait mugir son écluse » (4)

On sent, dans l'évocation qu'il en a faite, que ce paysage a dû être familier au poète à un titre au moins égal à celui d'Arzano. Et il y avait une bonne raison pour cela : c'est qu'en effet la famille amie des Le Bras possédait une maison de campagne sur cette colline du Rôz, à la hauteur de Kervégant, à droite de la vieille route.

« Sur le bord du chemin la maison solitaire... »

L'entrée du parc donnait sur cette route, mais la maison avait directement accès sur le chemin menant au village du Rôz, vers la rivière, à 500 mètres de là environ. C'était une vieille demeure romantique à souhait, avec ses grands arbres dont les plus remarquables étaient des camélias aux proportions imposantes, comme on n'en voit plus guère qu'à Vannes, formant une allée majestueuse et célèbre dans le pays descendant en gradins vers le Rôz (5). Site incomparable de douceur et de calme qui, soixante ans plus tard, eût inspiré un Francis Jammes :

« Ah, des enfants des autrefois, sans doute,
s'amuserent dans ce parc si ombreux... »

Car le ménage Boyer dut y être bien souvent reçu par le ménage Le Bras, et l'on peut imaginer aisément les longues soirées d'été passées sur la terrasse, en cercle intime, à l'heure où les brumes enveloppaient peu à peu la vallée, et dessinant des formes chimériques, et que, d'en bas, montait la plainte d'un biniou, trouvant seule le grand silence vespéral...

« et dès que le meunier enfle sa cornemuse,
au tomber de la nuit, les esprits des talus,
les noirs Corrigan dansent sur le palus... »

Mais nous voici à l'automne 1823. Guieysse et Brizeux ont décidé d'aller faire leur droit ensemble, le premier, pour pouvoir se présenter au concours du Commissariat de la Marine, le second sans projet de carrière bien arrêté. Car l'École de droit de Rennes, organisée en 1804 comme celle de Paris, ne suffit pas à leur ambition. Ils ont réussi à convaincre leurs parents, et les voilà prenant ensemble leur première inscription et tous deux logés l'un près de l'autre, à deux pas du jardin du Luxembourg et du « Second Théâtre Français », nom donné alors à l'Odéon, c'est-à-dire en plein cœur intellectuel du Paris de la Restauration. Même existence en apparence que celle de ces deux amis, dont l'affection quasi-fraternelle ne se démentira jamais. Mais combien va différer dès ce moment leur façon d'envisager l'avenir ! Délaissant pour un temps ses crayons et ses pinceaux, Eugène Guieysse, le « tendre et pieux artiste », suit assidûment les cours, et c'est avec un diplôme de plus que chaque été le ramène en sa ville natale. Brizeux ne s'est pas résolu aussi facilement à reléguer la poésie au rang de violon d'Ingres, et les banes de la Faculté vont le voir de plus en plus rarement, au fur et à mesure qu'il prend contact avec un monde littéraire et artistique en pleine fièvre de création. Alfred de Vigny, à 25 ans, a fait paraître, peu avant, des poèmes qui éblouissent Brizeux (6) et auxquels, en 1825, il va consacrer un article dythyrambique, son premier article, dans le « Mercure du XIX^e siècle ». Déjà il n'est plus tout à fait inconnu, tandis que son ami limite ses ambitions à terminer avec succès les trois années de droit nécessaires à l'obtention de la licence.

Aussi, lorsque, le 1^{er} Septembre 1826, Guieysse peut, selon son désir, être admis dans le corps du Commissariat de la Marine, Brizeux n'a pas encore conquis le simple diplôme de bachelier en droit, qu'il ne décroche que le 17 Novembre suivant ! La disproportion des résultats de trois années coûteuses obtenues par les deux étudiants est vraiment trop flagrante pour que la rentrée à Lorient soit accueillie par les parents du second avec beaucoup d'allégresse. Certes, l'enthousiasme avec lequel il parle des brillantes relations qu'il s'est faites à Paris et de ses débuts littéraires est de nature à lui attirer l'admiration de ses jeunes frères et, plus encore, celle d'Auguste Le Bras,

dont les presque seize ans sont déjà gonflés d'ambitions analogues, mais il ne parvient pas à donner le change à son beau-père, plus réaliste, déjà quinquagénaire et qui a quatre enfants à élever, pour qui l'insouciance de l'ainé à s'établir dans la vie peut être un déplorable exemple. M. Boyer est un négociant qui ne s'embarrasse pas de chimères ; il estime que l'expérience parisienne a suffisamment duré et que l'heure est venue, pour Brizeux, de s'assurer une situation lucrative, auprès des siens, bien évidemment, et, par exemple, au barreau.

Ce fut un beau tollé quand Brizeux annonça qu'il avait au contraire l'intention de retourner au plus vite à Paris afin de se consacrer désormais uniquement aux Belles-Lettres ! Il y eut au foyer familial des discussions orageuses dont l'écho ne manqua pas de se répercuter au foyer des Le Bras et d'y être vivement commentées devant le jeune Auguste, qui se destinait, ou, plutôt, qu'on destinait, du moins en principe, à la Marine, mais qui, déjà, pensait à tout autre chose. Brizeux ne se laissait pas intimider ; en dépit de l'apparente nonchalance, de la douceur de caractère qu'il tenait de sa mère, il y avait parfois en lui des sursauts de la farouche énergie paternelle. Comment pouvait-on penser qu'il allait s'accommoder désormais, après l'atmosphère exaltante des cercles lettrés de la capitale, de la monotone existence qu'on lui proposait, avec un quelconque emploi dans la basoche, en cette petite ville de 15.000 habitants, « vivotant des miettes de la Marine », cette « ville de commis et d'officiers de Marine », où toute la vie de société se réduisait aux réceptions compassées que lui décrivait son ami Guieysse, chez le Major de la Marine, le Capitaine de Comte Redon de Beaupréau, ou chez le Sous-Préfet Le Merobel de La Haichois ??? Non, il se sentait désormais étouffer dans une pareille atmosphère ; il lui tardait de s'en évader au plus vite, étant majeur après tout, et n'entendant pas être tenu en laisse.

Il lui fut alors signifié que, dans ces conditions, on lui couperait les vivres, et ce ne fut pas une vaine menace. Cette brutale mise en demeure de son beau-père n'eut pas plus d'effet sur sa détermination que les timides reproches et même les prières de sa mère.

« Mais le savoir, l'orgueil, mille folles chimères
vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères... »

« Ah, nous espérons mieux ! » soupire-t-elle également, en faisant avec lui ce « tour des remparts », cher aux vieux Lorientais, dont un poème de Marie nous a gardé le souvenir et dans lequel on relève en outre cet aveu révélateur d'un état d'âme assez tourmenté.

« Doux et bon, tu comprends les chagrins d'une femme
Tous les autres sont durs : toi, ta bouche et tes yeux,
mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux » (7).

La décision de Brizeux n'en était pas moins irrévocable ; il passa outre, en dépit de toutes les objurgations comme de toutes les larmes, et c'est probablement au début de 1827 qu'il quitta Lorient pour Paris, non sans quelque remords sans doute, mais sans esprit de retour.

« Songeant que sans profit pour mon bien à venir
j'ai quitté la maison pour n'y plus revenir ».

Du moins est-ce une consolation pour lui de pouvoir annoncer à sa mère, à la fin de la même année, l'accueil flatteur et confirmé par le critique des « Débats » qu'il vient de remporter au Théâtre Français, la première scène de la capitale, avec un petit acte en vers, « Racine », écrit en collaboration avec Ph. Busoni (8). Ce succès, si mince fut-il, dut faire tomber bien des préventions familiales ; il permit le voyons en effet aller faire à Arzano, en Septembre 1828, une sorte de pèlerinage sentimental pour lequel il se fait accompagner de son demi-frère Ernest, alors âgé de 14 ans (9), ce qui nous montre combien en dépit de sa nouvelle existence parisienne, il aime à garder un contact intime avec les jeunes demeurés à Lorient. De même, il a tenu à retourner au cher village, faire provision d'images nouvelles à confronter avec les anciennes, et revoir une dernière fois la petite paysanne que toutes

les séductions de la capitale n'ont effacée ni de son esprit ni de son cœur. Le poème de « Marie » est déjà en gestation, soyons-en sûr.

Or, et c'est ici que le drame se noue. Selon toute apparence, c'est en cette même année 1828 au plus tard qu'Auguste Le Bras, dédaignant définitivement tout projet de carrière maritime, quitte à son tour sa ville natale et son foyer, *contre la volonté de sa famille*, pour aller, lui aussi, tenter la fortune littéraire à Paris. A moins de deux ans d'intervalle c'est la répétition, chez les Le Bras, du conflit intérieur qui a troublé précédemment la quiétude de la famille amie, mais ici le conflit a revêtu encore plus d'acuité, car Auguste Le Bras n'a que 17 ans, et sa fugue dut faire quelque bruit dans ce Landerneau qu'était alors la calme cité lorientaise. Il était difficile de douter que le coup de tête de Brizeux n'avait été pour beaucoup dans celui de son jeune compatriote, dont la précocité intellectuelle ne marquait que très imparfaitement, on le verra par la suite, la nature influençable et la totale inexpérience de la vie.

Est-ce à dire que Brizeux ait entraîné vraiment dans la voie qu'il avait lui-même si opiniâtement choisie celui qui rêvait d'être son émule en poésie et qu'il ait eu dans sa décision une part de responsabilité agissante ? A peu près sûrement pas. Rien n'a dû se passer entre eux qu'on puisse rapprocher du dialogue qu'André Gide imagine entre « l'enfant prodigue » et son frère puîné. Que Le Bras ait profité des passages de Brizeux à Lorient pour lui soumettre, en grand secret, ses premières ébauches poétiques, c'est plus que probable. Que Brizeux lui ait alors donné, sans grande conviction, les quelques encouragements d'usage, c'est fort possible, car un poète ne peut jamais demeurer insensible à la découverte d'aspirations analogues aux siennes chez plus jeune que lui. Mais il y avait, entre leurs deux conceptions de la poésie, une discordance absolue. Sans doute Le Bras devait déjà donner les preuves d'une aptitude à versifier étonnante pour son âge, mais elle ne suffisait pas à révéler en lui une véritable vocation poétique. Indifférent à la beauté des paysages qui l'entouraient, à ce pittoresque breton dont le sentiment est l'essence même du génie de Brizeux, dédaigneux de la langue du terroir, de ses mœurs, de ses coutumes, il ne pouvait avoir, dès cette époque, aucun point de contact spirituel avec un poète qui n'avait rien d'un cérébral et qui cherchait son inspiration ailleurs que dans les livres. Bref, à aucun moment leurs âmes ne durent vibrer à l'unisson, et Brizeux, qui dut d'ailleurs en éprouver quelque déception, ne crut certainement pas que son jeune camarade était réellement doué, qu'il pouvait prétendre à un avenir dans les lettres, et il fit certainement tout pour le détourner, s'il en eut connaissance, de son projet ambitieux mais jugé par lui déraisonnable. On peut même se demander jusqu'à quel point les vers tant de fois cités parus dans la première édition de Marie sous le titre « Paris » :

« Ah, ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis
le devant de la porte où l'on jouait jadis... »

et qui étaient en somme un désaveu de sa propre conduite, n'avaient pas à l'origine été destinés à Le Bras, et ne tendaient pas à le déconseiller, avec ménagement mais formellement, d'aller tenter l'aventure à Paris (10).

De toute façon, on ne peut s'empêcher de constater que Brizeux ne paraît guère s'être soulié d'accueillir son jeune compatriote à son arrivée dans la capitale, d'y venir de faire la connaissance d'un autre poète, Auguste Barbier, son cadet de deux ans à peine, qui allait devenir pour lui un véritable « alter ego ». Sans aller jusqu'à supposer qu'il l'a complètement « laissé tomber », ce qui surprendrait de la part d'un esprit aussi foncièrement bon, il faut bien reconnaître, toutefois, qu'on n'a pas l'impression qu'il ait songé à chaperonner Le Bras chez Alfred de Vigny, déjà salué comme siasies (11) que le grand Poète, son aîné de 6 ans, lui voua une amitié dont il ne sa mort. Il est même plausible que l'intimité entre Vigny et Brizeux se soit trouvée renforcée à partir du jour où Marie Dorval, cette enfant de la halle née également à Lorient en 1798, entrera dans la vie du premier (12). Quoiqu'il en soit, c'est Brizeux qui est chargé par Vigny, à la veille de la représentation de son « Othello », traduit de Shakespeare, précédant de quelques mois la première d'Hernani, et pour laquelle

Beatrice
COUTURE

Place Saint-Louis - BREST

GARAGE
LE DROUMAGUET & C^{ie}
16, Rue de la 2^e D. B. - BREST
Téléphone 44.55.72

Concessionnaire : SIMCA-ARONDE



Station-Service **SHELL**

REVÊTEMENTS
de
SOLS



Entreprise
VILA
9, Square La Tour d'Auvergne - BREST
Tél. 44.43.08

JÉROME LE ROUX

Anciennement A. FEUNTEUN
BIJOUTERIE - JOAILLERIE
HORLOGERIE - OBJETS D'ART
CRISTAUX - ORFÈVRE - LUMINAIRES
18-20, RUE JEAN-JAURÈS
BREST
TEL. 44.31.10

**CONSTRUCTIONS
MÉTALLIQUES**
Charpente - Ossatures - Tôlerie - Pylones
POUR TOUTES INDUSTRIES

♦

Jean LE PAPE
INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR
Quartier de la Gare
LANDIVISIAU
— Téléphone : 1.85 —

♦

FOURNISSEUR DE LA MARINE NATIONALE
PONTS & CHAUSSEES - P. T. T. - S. N. C. F.
M. R. U. - MINISTÈRE DES COLONIES
— GENIE MILITAIRE - etc. —

A votre service

POUR TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE,
TITRES, BOURSE ET CHANGE,
GARDE DE TITRES ET LOCATION
DE COFFRES-FORTS.

BANQUE BRESTOISE

Rue de Lyon - Tél. 44.34.10

B.N.C.I.

(Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie)

41, Rue du Château - Tél. 44.27.91 et 44.27.92

CRÉDIT INDUSTRIEL DE L'OUEST

Place la Tour d'Auvergne - Tél. 44.40.42 et 44.40.43

C.N.E.P.

(Comptoir National d'Escompte de Paris)

32, Rue du Château - Tél. 44.34.42

CRÉDIT LYONNAIS

38, Rue Emile-Zola - Tél. 44.17.56 et 44.17.57

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

72, Rue de Siam - Tél. 44.13.75 et 44.13.76

A BREST ET DANS LA RÉGION

on s'attendait déjà à devoir livrer bataille, de recruter les « nouveaux conjurés » auxquels doit incomber la tâche de tenir tête à la cabale probable, et pour en dresser la liste, liste qu'il adresse à Vigny le 11 Octobre 1829. On aimerait à penser que Le Bras y figurait malgré tout et que, pour cette première escarmouche romantique, Brizeux n'avait pas négligé d'appeler à ses côtés son jeune compagnon d'enfance, qui vient de faire ses premières armes littéraires, oh, bien modestement, en publiant une petite plaquette de vers de 16 pages, « Les trois Règnes », suivis d'un « Mot à Béranger ».

Mais il allait y avoir un autre champ de bataille sur lequel tous deux, quelques mois plus tard, allaient se trouver du même côté de la barricade, comme si, à partir de ce moment, leurs destins pouvaient enfin se rejoindre. Avec une fougue toute juvénile, Le Bras a bondi dans les rangs des insurgés dès les premières heures de la Révolution de 1830 ; Brizeux, plus réfléchi, n'y suivra son collaborateur Ph. Busoni et leurs camarades du « Globe » qu'en apprenant la mort de Georges Farcy, tombé le 29 Juillet à l'assaut du Louvre, et si, emporté par une généreuse émotion, il se mêle à la jeunesse universitaire qui, grossie de bandes hétéroclites, s'en va, le 3 Août, pourchasser jusqu'à Rambouillet le vieux roi déchu, la « chienlit » dont il fut le spectateur, après le départ définitif de Charles X et de sa cour, la nuit suivante, le dégoût à jamais de la politique. N'empêche, les « trois Glorieuses » l'ont, pour un instant, arraché à ses rêveries pacifiques et lui dictent sur le champ un poème à la mémoire de Georges Farcy et un hymne frémissant à la liberté assez éloignés de sa manière, mais qui s'apparentent à celle de son ami Auguste Barbier, le futur poète des « lambes ». De son côté, Le Bras, emporté par une inspiration jumelle, s'empresse de faire paraître une plaquette de stances, « Trois jours du peuple ».

Le Bras a entendu ne pas être en retard pour célébrer également ses journées auxquelles il doit de s'être fait, pendant les combats, un nouvel ami, Victor Escousse, à peine âgé de 17 ans, mais dont les prétentions littéraires sont au moins égales aux siennes. Modeste employé de bureau, Escousse s'impose dès l'abord par une personnalité déjà exigeante et quelque peu exaltée, une imagination délirante, une volonté tenace de s'affirmer, de se faire de haute lutte et « tout de suite » une place au soleil. Des projets, il en a plein les poches, et il ne tient qu'à Le Bras de marcher avec lui à la conquête de la gloire ! Notre naïf néophyte est ébloui ; il exulte ; n'a-t-il pas enfin découvert le compagnon de Lettres qu'il avait peut-être un instant rêvé de trouver en Brizeux ? Et déjà il se sent prêt à devancer son compatriote, et, qui sait, à le surclasser.

En effet, il n'ignorait pas que Brizeux avait l'intention de consacrer à sa Bretagne natale la première œuvre poétique un peu importante qui consacrerait son admission dans la nouvelle Pleiade. Qu'à cela ne tienne ; c'est Le Bras qui, le premier, va frapper le grand coup — ou, du moins, il le pense — c'est lui qui attachera son nom à la glorification de la Bretagne, en célébrant ses plus illustres héroïnes, en dix chants qu'il se doit de faire connaître sans retard au public lettré. Car, ces chants, il les a déjà composés, sur le modèle des « Messéniennes » dont, quinze ans plus tôt, les douze chants analogues ont valu à Casimir Delavigne, à peine âgé de 22 ans, les débuts de sa popularité. Et ce sont « les Armoricaines », poésies, un volume de 140 pages que l'éditeur Bréauté accepte de faire paraître dès cette même année 1830.

Ingénument, Le Bras s'attendait à ce que la parution d'une telle œuvre, due à la plume d'un moins de vingt ans, constituât un événement littéraire. A la lire, on comprend fort bien qu'il n'en fut rien. On chercherait en vain le moindre souffle authentique dans cette pesante machine, édifiée à grand renfort d'érudition livresque, laborieusement mise en vers et étayée de figures de musée déplorablement poncives. On s'étonne qu'un jeune Breton encore tout imprégné de l'atmosphère du pays où il avait toujours vécu jusqu'alors n'en ait en définitive rien rapporté de personnel et de vraiment senti. Certes, le sujet choisi s'y prêtait difficilement (13). Malgré tout, le livre aurait pu se terminer en feu d'hermine à laquelle il a consacré son dernier chant, Jeanne de Montfort, l'une des plus belles figures de notre histoire bretonne, la femme « au cœur de lion », comme l'appelle Froissart, « aussi redoutable sous le casque que charmante sous le hennin... qui donna une Jeanne d'Arc à la Bretagne

avant que la France ait trouvé la sienne » (14), et qui demeure dans les mémoires comme la Clorinde du moyen âge.

C'est Hennebont qui fut le théâtre principal de ses exploits ; son souvenir y est demeuré vivace, et Hennebont, ne l'oublions pas, était la ville où les parents de notre poète s'étaient mariés en 1806, où résidaient son aïeul maternel, Pierre-Julien Loher, le vieux notaire impérial, et la sœur de sa mère. Entre Lorient et Hennebont, la distance est insignifiante, 10 km. à peine, soit par la route, soit en remontant le Blavet, à travers une région boisée encore inviolée. Le Bras, en y passant bien des heures de jeunesse, n'avait tout de même pas pu rester imperméable à la puissance d'évocation qui se dégageait de la petite cité médiévale dont le rôle fut si important au temps des guerres de succession, au pittoresque de la Ville-Close, avec ses vieux remparts à mâchicoulis et la porte fortifiée qui vît passer la guerrière légendaire dont l'ombre émuante semble toujours hanter ce décor immuable... Aucune autre ne pouvait lui être plus accessible, plus réelle, et la lecture, sur les lieux mêmes, des pages si colorées dans lesquelles Froissart narre le haut fait d'armes qui valut à la protectrice d'Hennebont le surnom prestigieux de Jeanne-la-Flamme, était bien faite pour frapper une imagination juvénile et l'inspirer valablement. Le Bras avait là une occasion unique d'être le premier écrivain moderne à la chanter, avant le « Barzaz Breiz » de La Villemarqué et combien d'autres dont, en breton, Ivonig Picard.

Mais, hélas, comment s'en est-il acquitté ? C'est bien l'action d'éclat du siège de 1342 qu'il a choisie comme sujet de son poème, mais en l'escamotant, en en reléguant le récit, à peine esquissé, tout à la fin, dans quatre vers navrants de platitude, sans en avoir auparavant évoqué le cadre autrement que par des mots vagues : « l'antique Hennebont », « la ville antique » et par d'interminables discours aux habitants, aux défenseurs de la place, et de quelle encre ! « O ciel, dit la Comtesse... ». Mais il y a pis ; c'est le dialogue du début entre Jeanne de Montfort et son enfant « au berceau » (15). J'en demande bien pardon aux mânes du poète, mais ce dialogue, qu'il a voulu émouvant, n'arrive à produire qu'un effet diamétralement opposé :

« Allons, sèche tes pleurs, ma Mère
ou comme toi je vais pleurer. »

C'est le triomphe du style pompier, poussé à un tel point que, pour un peu, on se croirait en présence d'un « canular ». Il fait penser irrésistiblement à certaine charge de Courteline : « Dors en paix — chanté par M^{lle} Yvette Guilbert au Concert de l'Eldorado », pastiche aussi féroce que spirituel des ineptes romances de beuglant qu'on vendait et reprenait en chœur aux carrefours. Avec cet « à la manière de » avant la lettre, Courteline était assuré de déchaîner le fou-rire, mais Le Bras n'avait certes jamais pensé qu'il pouvait être un précurseur en ce genre ! Aussi bien est-il cruel d'avoir à constater qu'il était dans son destin de rater régulièrement les effets sur lesquels il comptait le plus et de ne jamais parvenir à se faire prendre au sérieux. Evidemment, l'œuvre qu'il livrait ainsi au grand public avait été écrite à une époque où l'auteur avait à peine 18 ans, et, de fait, elle est tout juste au niveau des « compositions françaises » d'un médiocre élève de rhétorique. Mais aussi pourquoi cette hâte à publier ses vers ; peut-être aurait-il pu faire mieux par la suite. Le miracle est qu'il soit parvenu à se faire éditer, comme il parviendra, un an plus tard, pour son malheur, à se faire jouer.

Si Le Bras, dont la puissance d'illusion était encore inentamée, put prendre pour argent comptant quelques approbations de commande, auxquelles Brizeux ne semble pas avoir participé, et s'imaginer de bonne foi que la postérité verrait désormais en lui le chantre authentique de la Bretagne, la seule qui comptait vraiment pour lui, la Bretagne héroïque, il n'en reste pas moins qu'après avoir payé ce tribut, à tout le moins d'intention à son pays natal, il rompt toute attache avec lui et va chercher ailleurs ses sujets ainsi que ses modes d'expression (16). Il tire d'un échec qu'il ne peut tout de même pas se dissimuler entièrement la conclusion qu'un recueil de poésies est incapable, de toute façon, d'atteindre un large public et de lui assurer la renommée immédiate à laquelle il aspire. Une œuvre théâtrale risque d'être davantage payante. Son nouvel ami, Victor Escousse, qui s'approprie, à 18 ans, à faire jouer à la Porte-Saint-Martin un mélodrame dont il n'a pas manqué de lui donner la primeur, est là pour l'en persuader. Et puis, n'a-t-il pas l'exemple de Casimir Delavigne, qui

a fait suivre ses « Messéniennes » d'une tragédie, « les Vêpres siciliennes », représentée quatre ans plus tard, en 1819, au Théâtre Français, et durablement applaudie. Mais quatre ans, c'est un trop long délai. Lui, Le Bras, entend brûler les étapes...

Or, en Juin 1831, le mélodrame d'Escousse, « Farruck le Maure », remporte, en dépit du mauvais goût de ses tirades emphatiques, un succès populaire confirmé par le « Journal des Débats ». Il n'en faut pas plus pour décider Le Bras à une collaboration qui va lui être fatale.

Mais voici qu'en Septembre de la même année, Brizeux, qui paraissait jusqu'alors s'être détourné de la Bretagne, ayant limité sa production littéraire, après son « Racine », à un roman historique, « Les Mémoires de Madame de La Vallière », écrit en 1829, toujours en collaboration avec Ph. Busoni, choisit le jour anniversaire de sa naissance pour faire paraître, sans toutefois y inscrire son nom, son premier ouvrage poétique important : « Marie », roman, indique assez bizarrement la première édition, poème, précisera la seconde, idylle, l'appellera-t-il ensuite. Et d'emblée, il est accueilli par un concert de louanges. C'est une bouffée de grand air, embaumé d'effluves marins et de senteurs champêtres, surgissant tout à coup dans l'atmosphère étouffée des cénacles parisiens, une idylle virgineale et quasi-virgilienne, à la fois ardente et ingénue, chaste et passionnée, dont l'accent demeure unique en notre littérature. C'était la première fois que la Bretagne réelle était ainsi révélée, et l'art le plus subtil n'aurait pas atteint au pouvoir émotif de ces évocations de paysages, de coutumes encore ignorées et dont le poète a tenu à souligner l'accent de terroir et le caractère essentiellement celtique. Quel contraste avec « les Armoricaïnes » ! Pour chanter son pays, Brizeux n'avait que faire d'aller chercher dans les annales poussières du Passé des héroïnes plus ou moins oubliées. Une seule lui a suffi, et sa Muse, à lui, est bien vivante ; ce n'est qu'une petite paysanne du Scorff, une fillette aux pieds nus dont le visage encore enfantin se cache sous la coiffe, et qui sait à peine le français (17).

Le Bras percut-il la différence fondamentale qui séparait son ouvrage breton de celui-ci et aussi la différence de l'accueil réservé à l'un et à l'autre ? S'associa-t-il aux éloges dont les écrivains et les critiques les plus notoires entourèrent Brizeux ou en conçut-il quelque surprise et quelque amertume ? Il est probable que, vivant désormais sur un autre plan, dans un milieu moins purement littéraire, avec celui qui allait être son mauvais génie, accumulant fiévreusement les manuscrits d'œuvres scéniques mises simultanément en chantier, il ne se soucia du succès de son compatriote que juste assez pour redoubler d'efforts dans le nouveau domaine qu'il s'était choisi. Sur les voies de plus en plus divergentes qu'ils suivaient tous deux, les occasions de rencontre avaient du s'espacer singulièrement et leur séparation va devenir définitive. En effet, Brizeux, nanti du viatique dû à la générosité de sa grand-mère, si fière de son triomphe, s'apprête à partir pour l'Italie avec son ami Auguste Barbier, si confondu par Sainte-Beuve dans un éloge tout aussi flatteur à l'occasion de la parution presque simultanée de ses « larmes ». Tous deux, pareillement avides d'horizons nouveaux et d'aventures, vont pouvoir réaliser un rêve longtemps caressé, et c'est dans l'euphorie un peu égoïste de leur gloire naissante qu'en fin Novembre ils font leurs adieux à la capitale pour se rendre à Marseille, et de là, dans les derniers jours de l'année, à Gènes. Le Bras est alors bien loin de leur pensée ; Brizeux ne le reverra plus...

Au même instant, notre poète malchanceux est en train de vivre à Paris ses dernières heures d'illusion. On s'accorde généralement à lui accorder une part de collaboration (18) dans la pièce de Victor Escousse, « Pierre III », tragédie ambitieuse qui a été acceptée par le Théâtre Français et qui y est représentée le 21 Décembre 1831, c'est-à-dire exactement quatre ans, jour pour jour, après la comédie en vers de Brizeux et Ph. Busoni sur la même scène. N'y a-t-il là qu'une simple coïncidence et cette similitude de date n'a-t-elle pas été voulue, dans un dernier désir de parallélisme entre les deux carrières artistiques ? Mais, cette fois, l'accueil de la critique est plutôt réservé. La sombre aventure de ce tsar de Russie, époux sacrifié de la grande Catherine, laisse le public assez indifférent. Ce n'est pas un succès, loin de là ; ce n'est tout de même pas un échec. Nos deux auteurs n'en demandent pas, pour l'instant, davantage, tant il leur tarde, avec une faculté de rebondissement au moins aussi étonnante que leur fécondité déjà un peu morbide, de porter à la scène une nouvelle œuvre

de leur crû, « Raymond ou l'héritage du naufragé », un sinistre mélodrame représenté un mois plus tard, le 24 Janvier 1832, au Théâtre de la Gaîté... ô ironie !

Pour le coup, c'est le four noir, le four irrémédiable ! Toutes les tirades sur lesquelles Escousse et Le Bras comptaient le plus ont fait long feu : toutes les scènes qu'ils croyaient puissamment pathétiques ont déchainé l'hilarité. Le « Journal des Débats », qui avait été indulgent à « Farruck le Maure », écrit cette fois : « Si ce drame n'avait pas été représenté au sérieux, on aurait pu le prendre pour quelque méchante plaisanterie d'un écolier goguenard qui se moque de son précepteur ».

Auguste Le Bras est effondré ; Victor Escousse est ulcéré. La blessure d'orgueil qu'il vient de recevoir est de celles qu'aucun baume ne saurait guérir, étant donné son caractère entier, indomptable. Pas un instant il ne pense qu'il n'a pas encore vingt ans et qu'à son âge il ne pouvait avoir la prétention d'atteindre d'emblée au chef-d'œuvre. Puisqu'on ne veut pas lui faire ici-bas la place qu'il estimait lui être due, il ne lui reste plus qu'à forcer l'attention publique et à s'assurer une gloire posthume par une mort ostentatoire. Un double suicide sera encore plus retentissant, et tous ses efforts vont tendre uniquement, dans les quelques jours qui vont suivre, à convaincre Le Bras qu'il n'y a plus d'autre issue pour lui, s'il entend également imposer son nom à la postérité, qu'à s'associer à sa funeste détermination. Tous deux sont d'ailleurs à bout de ressources : de plus, Escousse n'ignore pas l'ascendant qu'il a pris sur son compagnon, cependant son aimé de deux ans, mais qui est malheureusement un faible, influençable à l'excès. Il ne lui laisse plus l'instant de se ressaisir, l'amène acheter avec lui le charbon destiné au réchaud fatal, s'inquiétant de savoir « s'il y en aura assez ». Il le relance enfin, le 17 Février, par un billet impératif : « Je t'attends à onze heures et demie ; le rideau sera levé ; arrive enfin que nous précipitions le dénouement ». Dans sa chambre de la rue de Bondy, il a soigneusement préparé sa mise en scène, bouchant toutes les issues, mettant bien en évidence sur la table ses adieux à la vie, accompagnés d'un communiqué destiné à la presse, d'un « prière d'insérer » dont le texte même est un défi rageur à l'au-delà... « Si âme il y a... ». Quant aux adieux, ils se réduisent à quelques vers, d'ailleurs animés d'un souffle incontestable, et qu'il a voulus cinglants à dessin :

« Adieu, vous, palmes immortelles
Doux songes d'une âme de feu ;
L'air manquant ; j'ai fermé les ailes.
Adieu ».

Certains biographes (19) ont généreusement attribué ces vers à Le Bras ; en réalité, il n'y eut point de part, et Escousse n'a même pas daigné lui en réserver une :

« Comme un fantôme solitaire
Inaperçu j'aurai passé »,

a-t-il même écrit au début de cette courte pièce.

Non, c'est sur un tout autre ton que son malheureux compagnon, qui a été exact au rendez-vous, s'est borné à écrire un message larmoyant « à son bon père, à sa bonne mère », s'essayant maladroitement à leur épargner l'horreur d'un geste dont Escousse, à son insu, a tenu à se vanter : « Une maladie cruelle, y prétend-il, causée par un trop grand travail, a miné mes forces. Je vais mourir... De grâce, pensez quelquefois à votre pauvre Auguste, qui vous attend dans un monde meilleur. »

Encore quelques heures, et le double sacrifice va être consommé. Pourquoi fallut-il que, par une dernière ironie macabre, le drame, au moment même où il se jouait, suscitât une méprise, tragique au demeurant, mais qui, si elle n'avait, en définitive, été fatale aux deux pitoyables acteurs, relèverait sans plus du vaudeville. En rentrant de la Porte-Saint-Martin où elle jouait — le théâtre qui avait connu le succès éphémère de « Farruck le Maure » — une voisine de palier, M^{me} Adolphe, crut percevoir des râles qui sortaient de la chambre d'Escousse. Intriguée, vaguement inquiète, elle jugea bon d'aller alerter le père de celui-ci, qui accourut aussitôt. A son tour, il entendit bien des sortes de halètements, des soupirs confus, mais ils provenaient de deux voix alternées... Il éclata de rire... son fils était en bonne fortune, tout simplement, et il eût été indiscret de venir troubler ses ébats amoureux ! C'est ce qu'il déclara à la comédienne mal avisée, persuadé qu'il avait affaire à une ancienne

maîtresse jalouse, ce qui, après tout, n'était pas impossible. Et il s'en fut, sur la pointe des pieds. Le lendemain, on ne trouva plus que deux cadavres...

L'émotion, à Paris, fut, bien entendu, considérable, mais de peu de durée. Beranger, qui n'avait pas oublié le « mot » publié par Le Bras, deux ans plus tôt, à son adresse, tint à faire aux deux victimes de cette absurde névrose, l'hommage d'un chant funèbre :

« Pauvres enfants... calomnier la vie... »
« ... et quoi, morts tous deux dans cette chambre close
où du charbon pèse encor la vapeur... »
« ... et vers le ciel se frayant un chemin
ils sont partis en se donnant la main ! »

En se donnant la main ?... il eût été plus exact de dire que dans cette ruée emportée vers le néant, car Victor Escousse, on l'a vu, doutait du ciel (20), c'est lui qui trainait l'autre par la main, lui, dont seul, le nom sera cité par Alfred de Musset, dans le poème de « Rolla », héros imaginaire au suicide comparable.

« L'armure qu'il portait n'était pas à sa taille... »
« ... Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud... »

Et qui sait si Vigny, en écrivant « Chatterton », dont, trois ans plus tard, la Lorientaise Marie Dorval allait assurer le triomphe, n'a pas été conduit par le souvenir des deux désespérés au choix d'un sujet qui met à la scène un drame analogue, celui du poète anglais méconnu et découragé « qui se réfugie dans le suicide pour échapper à la misère et se venger de l'indifférence des hommes ? »

N'importe : il appartenait à Brizeux de sauver de l'oubli le nom d'Auguste Le Bras, le témoin discret de sa jeunesse, celui qui lui avait voué une telle admiration qu'il avait rêvé de s'égalier à lui, et qui y avait échoué si pitoyablement. Il lui devait bien cette Elégie qui fut insérée dans la 2^e édition de « Marie », celle de 1836. Notre regretté compatriote Renan Saib, l'ancien Directeur du « Clocher breton », avait signalé, dans une remarquable causerie sur Brizeux qu'il avait donnée il y a une vingtaine d'années au cercle breton de notre ville, que cette Elégie avait été écrite à Lorient. J'ignore à quelle source il avait puisé ce renseignement, mais, s'il est exact, il est, à mon avis, d'importance. Il prouverait, en effet, que Brizeux n'a nullement écrit ce poème à l'instant même où lui parvint la triste nouvelle, sous le coup de l'émotion, comme il avait fait, par exemple, pour Georges Farcy, mais que ce fut une œuvre composée beaucoup plus tard, à tête reposée, un peu comme une dette dont il avait à s'acquitter une fois rentré au Pays. Car il ne revint d'Italie à Lorient qu'en Août 1832, et ce n'est peut-être pas sans une certaine appréhension qu'il envisagea de se retrouver alors en présence des parents de Le Bras et d'affronter le muet reproche de leur regard. Ceux-ci ne pouvaient évidemment oublier que leur fils, en les quittant malgré eux, n'avait fait que suivre son exemple, et ils devaient être naturellement amenés à lui attribuer, malgré tout, une certaine part de responsabilité dans sa fin misérable. Le malheureux père, alors âgé de 67 ans, avait probablement laissé son étude pour la propriété suburbaine du Ros, où le vieux ménage, ayant en outre un second fils malade, se repliait farouchement dans sa douleur. A cette douleur, Brizeux ne fut assurément pas insensible, et l'hommage posthume qu'il se décida à rendre à leur enfant semble avoir été dicté en partie par le besoin de se justifier à ses propres yeux comme aux leurs. Ce poème n'est assurément pas de son cadre champêtre, pour lequel il se retrouve tout à fait à l'aise. Partout et de son cadre champêtre, pour lequel il se retrouve tout à fait à l'aise. Partout et de son cadre champêtre, pour lequel il se retrouve tout à fait à l'aise. Partout et de son cadre champêtre, pour lequel il se retrouve tout à fait à l'aise.

« Paris roula Le Bras bien longtemps dans son gouffre », écrit-il, et ce vers est comme un écho des propres expressions du désespéré, dans sa lettre d'adieu : « Ceux-là seuls sont à plaindre qui se ruent dans la tourbe du monde ». Brizeux ne dissimule pas la réalité du suicide : « ce corps brûlé par le charbon », mais, plus loin, il feint de l'ignorer et d'ajouter foi au pieux mensonge naïvement tenté

par Le Bras, en paraissant admettre que, s'il était demeuré au foyer, ou bien il aurait conservé sa santé, ou bien, tombant malade, il aurait pu guérir !... Et cela, en quels termes alambiqués, quelle gêne et quelle pesanteur d'expression !

« Si Le Bras eût aimé le pré de Kervégan,
les taillis d'alentour, le Scorff et son étang,
il chanterait encor sur le Rôz, où, sa mère,
mourant, l'aurait soigné comme depuis son frère.
Son corps reposerait dans le bourg de Keven... »

Il faut évidemment comprendre que, dans le cas où sa maladie aurait été sans espoir, il aurait du moins été veillé dans son agonie par sa mère et reposerait maintenant auprès des siens. Bien faible consolation, on l'avouera, après un tel drame, dont il rejette en définitive la faute sur le manque d'intérêt que le jeune Breton montrait à l'égard de son terroir. Et j'ai dit plus haut combien Brizeux, en insistant, dans les derniers vers de la même *Élégie*, sur le fait qu'il « n'a pas été écouté » quand il conseillait de ne jamais quitter la maison natale, et, par conséquent, de ne pas suivre son exemple, paraît tenir à se disculper d'avoir influé, si peu que ce soit, sur un jeune esprit détourné de son existence normale.

En réalité, Brizeux ne se dissimulait certainement pas ce que son propre comportement au sein de sa famille avait pu avoir de déterminant sur la conduite d'un adolescent sans expérience, et il ne pouvait avoir tout à fait bonne conscience, surtout quand il constatait que lui-même, en dépit d'une vocation certaine et confirmée par un succès, d'ailleurs tout platonique, ne s'en retrouvait pas moins sans aucun avenir assuré, avec de maigres ressources déjà largement écornées, se sachant d'autre part incapable d'un travail régulier, fût-ce celui « des journaux » (21). Peut-être s'avoua-t-il que son beau-père n'avait pas eu tout à fait tort, lui qu'il retrouvait très fatigué — M. Boyer n'avait plus que deux ans à vivre, ainsi que son aïeule —, anxieux de l'établissement de ses enfants, dont seul l'aîné, Edmond, venait d'entrer au service dans la Marine avec espoir d'y faire carrière, en proie à des soucis multiples. Au cours de ce bref séjour à Lorient, où le fantôme de Le Bras dut bien souvent venir le hanter, il dut, avant de repartir, affronter l'inconnu, connaître de cruelles heures de doute et de découragement, auxquelles il aurait peut-être cédé sans la foi ardente qu'il avait en sa mission et la volonté de l'accomplir jusqu'au bout, fût-ce au prix de pires épreuves, sans jamais s'avouer vaincu. Lui aussi devait avoir un calvaire à gravir pour réaliser l'œuvre qu'il s'était tracée, il ne l'ignorait pas, et sa vie fut effectivement, en dépit de quelques satisfactions passagères, une longue suite de souffrances. Un jour, au début de 1852, déjà rongé par la maladie qui devait l'emporter, accablé par les difficultés de tout ordre, il put écrire à son ami Victor de Laprade : « Je n'ai en réalité plus un sou pour vivre ; je n'ai plus la force de poursuivre comme je n'ai plus la force de rien ». Avenu déchirant, et qui explique de sa part bien des renoncements. Mais s'il évoqua en ces instants de défaillance le geste désespéré de son compatriote, il est bien certain que pas un instant la pensée de l'imiter ne vint l'effleurer. Il était de ceux qui n'abdiquent jamais et qui gardent envers et contre tout confiance, sinon dans un ici-bas décevant, du moins dans un au-delà compensateur.

C'est ce qu'expriment magnifiquement les derniers vers qu'il ait sans doute écrits, à Lorient, en Janvier 1857, bien peu de temps avant sa longue agonie, à la fin de cette « *Élégie de la Bretagne* » dont on a pu dire qu'elle était « son testament littéraire et moral » :

« Mais, si mon œuvre est vaine,
si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs,
mon âme montera, triste encor mais sans haine,
vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs ».

En des mondes meilleurs ? Ces mots ne sont-ils pas, presque littéralement, les derniers mots qu'avait tracés Auguste Le Bras, en sa lettre : « Je vous attends dans un monde meilleur ». Il y a là une réminiscence dont Brizeux n'a même pas dû se rendre compte, probablement, mais n'est-il pas permis d'y voir, néanmoins, davantage qu'un simple hasard : la rencontre, à une heure grave, de deux pensées et, qui sait, l'accord fugitif et suprême de deux esprits, inégaux certes, mais abreuvés

aux mêmes sources, et qui auraient pu s'épanouir en des voies fraternelles si les caprices et la malignité du destin ne les avaient au contraire éloigné peu à peu l'un de l'autre, puis brutalement séparés, au cours d'une existence plus longue et plus féconde pour Brizeux que pour Le Bras, certes, mais dont la fin ne fut pas moins tout aussi tourmentée.

(1) Bien qu'à l'Etat civil et dans ses écrits son nom eût toujours été orthographié Le Bras, j'ai cru devoir lui conserver ici la forme moins francisée sous laquelle Brizeux, tout en regrettant de ne pouvoir le celtiser davantage, a tenu à le léguer à la postérité.

« Son nom serait Ar-Bráz, mais nous, lâches et traltres,
nous avons oublié les noms de nos ancêtres ».

(2) En rade de Cherbourg, le 19 Janvier 1810.

(3) « Colas, Colasse et Colette », « on allait plutôt à Chandernagor ou à Ponchery », y écrit-il.

(4) Ce nom figure seulement dans les premières éditions de Marie. Le jugeant insuffisamment explicite, Brizeux a écrit ensuite : « Dans le fond, le moulin fait mugir son écluse ».

(5) Pendant de longues années, à la fin du siècle dernier, cette propriété demeura abandonnée, ouverte à tous vents, plus ou moins saccagée par les paysans d'alentour. Elle appartenait alors à un original, fils d'un médecin lorientais qui n'était que l'homonyme de Louis Nail, l'ancien Ministre. Un moment, il avait songé à s'y fixer, mais ne réalisa pas ce projet et retourna à Paris, en la délaissant complètement. Il eut une fin tragique, écrasé, m'a-t-on dit. Plus tard, elle fut achetée et remise en état par M^r Esvelin. Détruite en partie pendant la dernière guerre, elle aurait été rebâtie et je pense qu'on y évoquerait en vain, désormais, les fantômes de ses anciens hôtes.

(6) « Moïse » date de 1822, « Eloa » de 1823.

(7) Ces vers, qui laissent à penser que la mère de Brizeux a pu souffrir alors de l'intransigeance de son mari, ont été édulcorés par le poète dans les éditions postérieures sous la forme suivante :

« Pensif, tu comprends bien les chagrins d'une femme.
Tous m'aiment tendrement, mais ta bouche, tes yeux,
mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux ».

(8) Représenté le 21 Décembre 1827.

(9) C'est ce demi-frère, qui en 1850, ira le voir en Italie en y accompagnant sa mère ; c'est encore lui qui, en 1858, étant alors Sous-Préfet de Corbeil, ira à Paris arracher Brizeux à la misérable chambre où il se meurt.

(10) C'est du moins ce que paraissent laisser entendre les derniers vers de l'*Élégie de Le Bras*. Il est en outre intéressant de noter le contraste de ces vers, dans lesquels Paris est dépeint sous un jour si sombre, et les trois quatrains que, dans le même titre, Brizeux a fait paraître en deuxième place, dans les éditions postérieures de Marie, à la gloire de la capitale.

(11) Article consacré à Eloa, toujours dans le « *Mercur du XIX^e siècle* », T. XXV.

(12) Marie Dorval qui, plus tard, dans le rôle de Kitty Bell, aura une large part dans le triomphe de « *Chatterton* », avait suffisamment vécu à Lorient pour avoir pu, encore petite fille, y faire ses débuts sur les planches dans une pièce aujourd'hui bien ignorée « *Le Flageolet enchanté* ». Vigny conçut pour elle une vive et durable passion dont il ne fait pas mystère à Brizeux dans une lettre du 24 Mars 1831 qui nous apprend en outre que l'actrice se plaignait de n'avoir pas vu depuis plusieurs mois son compatriote.

(13) Dans sa préface des « *Bretons* », Brizeux écrira plus tard qu'étant donné les « *Tendances générales* » de l'époque, « un poème entièrement historique serait, en tous lieux, impossible ».

(14) Pitre-Chevalier, « *La Bretagne ancienne et moderne* », Ed. Coquebert, Paris.

(15) Effectivement, Jean IV ne devait pas encore avoir, à ce moment, tout à fait 2 ans.

(16) On n'entendra plus jamais parler des « *Armoricaines* » et quinze ans plus tard son auteur n'est même pas cité dans la liste des écrivains bretons qui ont con-

tribué à la défense et l'illustration de leur pays (Cf. Pitre-Chevalier, op. citat, pp. 649-650). Bien plus, par une dernière ironie du sort, ce nom même qu'il avait choisi, les « Armoricaïnes », a cessé depuis longtemps d'évoquer aussi bien son ouvrage que les hautes figures qu'il croyait immortaliser en ses vers. Ce sont les ostréiculteurs qui s'en sont emparés et qui l'ont fait entrer dans le langage courant pour en réserver l'appellation aux produits de leurs pares qui ne peuvent prétendre à la classe des « Belons ». Sic transit...

(17) « Kenavo, bugel Kez » lui fait-il dire dans les deux premières éditions, adieu qu'il traduit en français dans les suivantes.

(18) Cf. Le Mercier d'Erm, « Les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne », Notice bibliographique, p. 36.

(19) Le Mercier d'Erm, loc. citat.

(20) Si le nom de Le Bras y a été laissé de côté, il devait néanmoins être exploité l'année suivante, par un certain Frédéric Guillardet, avec qui il avait eu le temps d'écrire en collaboration un autre drame, « Georges ou le Criminel par Amour », que le Théâtre de la Gaîté accepta de mettre à la scène, le 19 Mai 1833, comptant sans doute un peu, pour y attirer le public, sur la fin tragique du co-auteur. Il ne semble pas que cette représentation lui ait assuré la revanche d'un succès posthume.

(21) Cf. lettre de Sainte-Beuve à Mérimée du 1^{er} Mars 1836. « Brizeux n'a rien ; il a dépensé pendant ces dernières années un reste d'héritage paternel... a renâclé devant le travail des journaux ». Etude de Louis Cren, Sté d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, T. XXXV.

A la tombe de Brizeux pendant les bombardements de Lorient (Janvier-Février 1943)

A la mémoire de mes Parents

« Vous mettez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre »
Brizeux

Le chêne de tes vœux étend toujours ses branches
sur la croix de granit, l'abritant comme un dais...
Il est l'expression du sol que tu chantais,
et par lui tout l'Arvor sur ton cercueil se penche.

Ton port natal, au fond, n'a plus son clair aspect
sous le joug étranger et les raids de revanche.
Un spectre a remplacé ta chère « ville blanche » (1)
et son âme ancienne est morte à tout jamais...

Si la rade, à tes pieds, garde l'accent magique
de son eau pâle enclose en des bords léthargiques
le toit s'est effondré qui garda ton bercan,

et la Tour qu'on nommait « Tour de la découverte »,
dominant l'Arsenal, « svelte comme un fuseau », (2)
n'est plus qu'un cierge, hélas, sur sa colline verte,
la « Lanterne des Morts », debout pour chaque alerte...

Erwan MAREC.

(1) Brizeux, Histoires poétiques, La Traversée,
(2) Brizeux, ibid. La Sirène.

GARAGE & TRANSPORTS HERROU

Rue A.-Loupe - BREST - Tél. 44.20.26, 44.20.27

Concessionnaire : CHAUSSON - UNIC - SAURER - HISPANO-SUIZA

- Tous Transports Voyageurs -
"Rapides de Bretagne"

Hôtel des Voyageurs

****B Brest ****B

Sa Rôtisserie - Son Grill

COUVERTURE - PLOMBERIE - CHAUFFAGE INSTALLATIONS SANITAIRES

E^{ts} R. ZELL & C^{ie}

Société Anonyme au Capital de 20 Millions de Francs
Siège Social :

122, Rue Paul-Masson (Ex-rue de la Vierge) - BREST

Tél. 44.12.15

Etudes et Devis gratuits

AUTO-TRANSACTION

Garage pour Véhicules - Ventes et Réparations

Garage Eugène PICHON

48, Rue Yves-Collet - BREST

Téléphone 44.23.15

MACHINES AGRICOLES

MADOC

11, Rue Neptune - BREST

Tél. 44.26.57

Concessionnaire des Tracteurs :

MASSEY-HARRIS - FERGUSON

À la Vieille Renommée

HOTEL - RESTAURANT

BUANNIC

LE FAOU

Téléphone 31

Camping - Sport

97, rue Jean Jaurès - BREST

Le Meilleur Spécialiste en Camping
et Caravanes de Camping

EXPOSITION PERMANENTE

TRANSPORTS - DÉMÉNAGEMENTS

François PONDAVEN

Avenue de la Petite Vitesse - BREST

Téléphone 44.12.18

TOUTS TONNAGES
TOUTES DIRECTIONS

Horlogerie - Bijouterie - Orfèvrerie
PRONOST Frères
 au bas de la Rue Jean-Jaurès
BREST
 LES MEILLEURES MONTRES

A Sainte-Augustine
 BREST - LANDERNEAU - LANDIVISIAU
TOUS LES TISSUS
 Dépositaire agréé de "FRANCE-TAPIS"



TOUTE LA DÉCORATION

J. Raub
 3, Rue Victor-Hugo
BREST
 TÉLÉPHONE 44.37.05

Galerie d'Exposition
 Couvre-Parquets
 Meubles en Rotin
 Fournitures pour Artistes

En allant au

« **VOX** »

vous êtes toujours assurés

D'UN BON SPECTACLE

* *

La Sélection
 des meilleures exclusivités



BREST EN 1768

par OZANNE

LA MARINE A BREST EN 1780

Extraits du Journal du Comte de Charlus (1)

DÉPART POUR L'AMÉRIQUE

C'est à vingt-quatre ans que, tourmenté depuis longtemps du désir de faire la guerre et de mériter aux coups de fusil une place à laquelle je ne pouvais prétendre en restant à Paris, je déterminai le meilleur et le plus tendre des pères (2) à me sacrifier l'intérêt qu'il pouvait avoir à me conserver près de lui. Il y mit une bonté et une sensibilité dont je lui serai toute ma vie reconnaissant. Tous l'engageaient à s'opposer à mes désirs, mais dès que je lui eus exposé les raisons qui me déterminaient à prendre ce parti, je trouvai en lui un père et un ami qui me servit de toute son aide... J'arrivai à Brest le 3 Avril 1780 au matin pour y prendre les ordres de M. de Rochambeau et me rendre promptement à mon régiment qui venait d'arriver à Crozon ; le vent étant contraire, je restai trois jours au quartier général à attendre que la mer fût praticable et je profitai de ce temps pour suivre le détail de notre embarquement.

Aucun ordre n'avait été donné pour le préparer : cinq mille hommes pouvaient à peine tenir sur le petit nombre des bâtiments marchands qu'on avait rassemblés ; les attirails d'artillerie et toutes les provisions nécessaires étaient encore à Rennes le

25 du mois de Mars. M. de Rochambeau (3), prévenu par le Ministre (4) que tout serait prêt à son arrivée à Brest, fut très surpris d'y trouver ce retard. Les huit mille hommes que devait comporter sa division étaient cantonnés dans les environs. La sortie de la flotte anglaise l'engageait à presser son départ et MM. d'Hector (5) et Ternay (6) lui en fournissaient les moyens en redoublant d'activité. On eût pu mettre à la voile vers le 15 Avril si le vent eût été favorable ; les troupes eurent ordre dans le premier moment de s'embarquer dans les quarante-huit heures, mais il y eut des délais qui en retardèrent l'exécution.

Le 8 Avril, j'avais été reçu par M. de Custine (7) à la tête de deux bataillons ; je vis le régiment en détail et le trouvai mal sur beaucoup de points : le régiment était beau en hommes, mais avait mauvaise tenue ; les soldats manquaient de tout ; ils n'avaient ni bas, ni souliers, ni chemises ; il fallait pourvoir à tous ces objets. La discipline et la subordination y étaient peu connues ; en tout, le plus mauvais esprit régnait : il n'y avait nul ordre dans la caisse ; tout le monde devait, supérieurs comme subalternes.

... J'étais destiné à m'embarquer sur le Jason, commandé par M. de La Clochetterie (8) avec 100 hommes qui formaient la compagnie de chasseurs du régiment de Saintonge.

Le 2 Mai, au matin, nous sortîmes de la rade de Brest avec un vent du nord suffisant pour faire une belle portance.

Dès que l'on fut sous voile et hors du Goulet, M. de La Clochetterie, capitaine du Jason, auquel M. de Ternay avait remis ainsi qu'aux autres, un paquet à ouvrir à cette époque, nous montra le sien ; nous n'y trouvons que des cartes de la côte septentrionale de l'Amérique, principalement de l'Acadie ; il est vrai qu'il s'était réservé un paquet cacheté qui était dedans, où se trouvait sans doute le lieu de réunion, mais il ne pouvait l'ouvrir qu'en cas de séparation de la flotte.

Notre destination restait ignorée ; le paquet ouvert, le doute était toujours le même. **DETAILS SUR LA MARINE ET SON ETAT D'ESPRIT.**

Le 15 Mai, à cinq heures du matin, le temps étant très beau, le commandant fit signal au convoi de forcer de voiles et indiqua en même temps à toute la flotte l'axe de vent qu'il voulait que l'on suivit ; c'était au sud-est. La mer était restée calme et l'on pouvait espérer, si les vents donnaient, de parvenir enfin à doubler le cap Finisterre ; c'est à la hauteur où nous sommes et, d'ici trois ou quatre jours, que nous devons rencontrer les Anglais si leur objet est de nous attaquer pour faire manquer notre expédition.

La deuxième division promise à M. de Rochambeau était toujours attendue par l'armée ; cependant un fait rapporté par un officier qui était arrivé à Brest quelques jours avant notre départ, nous avait donné des doutes sur sa jonction avec la première.

Il prétendait que M. Delaporte, intendant de la Marine de ce port, étant à Paris, dit à M. Le Veneur, colonel du 11^e de Neustrie, qu'il n'y avait pas besoin de se presser et qu'il ne partirait pas encore. Il resta quelques jours de plus, et, en arrivant à son corps, il dit à son colonel-commandant la raison qui l'avait empêché de rejoindre. Peu après l'ordre arriva à son régiment qu'il ne partirait qu'avec la deuxième division. M. Guibert, furieux, rappela ce fait à M. Delaporte qui ne put pas le nier. Je racontai cela à M. Rochambeau qui lui dit :

« Oui, M. Delaporte trahit le secret de l'Etat s'il en était instruit, ou s'il ne l'était pas, il a commis une grande indiscretion ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec assez d'impudence, cela prouve qu'il ne faut jamais rien dire aux colonels parce qu'ils en tirent toujours des indications qui ne sont pas parfaitement justes ».

Voilà la seule chose qui nous donna l'idée du peu de forces que l'on employait en Amérique (9). Il est vrai que 5.000 hommes sont suffisants, si, comme on le dit, M. de La Fayette est parti avec un équipement considérable pour le corps qu'il est chargé de lever ; la réunion de nos forces serait alors de 9.000 hommes qui joints avec les Américains et quelques troupes de l'île formeraient un corps respectable pour attaquer l'ennemi dans les points où nos Alliés pourraient le désirer.

Lorsqu'on est toujours avec les mêmes personnes, on est dans le cas de faire des remarques sur tout ce qu'on entend : rien ne fournit comme la conversation des officiers d'infanterie et leur champ de bataille était ce jour-là le ministère de M. de Choiseul,

qu'ils détestent généralement, parce qu'il est le premier qui ait commencé à jeter les fondements de la discipline. Vous n'êtes pas de la tête de quelques-uns, même des plus sensés, ni de la plupart des marins, que c'est un voleur ; je leur ai entendu dire qu'il avait mérité d'être pendu.

..

Je me répéterai souvent sur le jugement que je porte de la Marine, mais je ne peux en avoir d'autre : c'est un corps où l'on ne respire que jalousie, insubordination, où tout ce qui n'a pas commencé par être aspirant est abhorré, méprisé et où chacun des officiers en particulier, même ceux qui ont le plus de talents, ont des préjugés que l'on ne pourrait détruire qu'en reformant le corps entier et le recréant de nouveau (10).

D'ailleurs, sous tous les rapports militaires, je ne saurais dire trop de bien de M. de La Clochetterie ; c'est sans doute un des meilleurs capitaines de vaisseau que le roi ait à son service et, en tenant de pareils propos, il ne fait que suivre les principes de ce corps...

Je causai avec M. de La Clochetterie et les officiers de son vaisseau une partie de la matinée du 19 Mai : leur orgueil, la hauteur et l'insubordination insoutenables dont ils sont pénétrés me révoltèrent de nouveau ; ils me tinrent des propos dont on ne peut pas se former d'idée.

L'un d'eux me disait : « Quand un ministre ose donner une ordonnance qui ne nous convient pas, nous ne la suivons pas... »

Le 21, je causai de M. de Ternay avec l'un des officiers, avançant que si notre réunion avait lieu, il se trouverait commander M. de La Motte-Picquet. L'un répartit et me dit que certainement ce dernier ne le souffrirait pas : on lui demanda pourquoi il se refuserait à obéir aux ordres du roi, que cela était impossible, que la première chose était de les exécuter et qu'après l'on faisait ses représentations et que c'était ainsi que cela se passait sur terre ; il répondit à cela que dans le corps de la Marine, il y avait des préjugés qu'il s'opposaient à se soumettre à un officier qui vous avait passé sur le corps...

... La nourriture, surtout de ceux qui sont à la gamelle, est mauvaise et cependant elle pourrait être meilleure sans que cela coûte rien de plus au roi que d'ordonner aux officiers de ses vaisseaux d'y veiller ; voici comment se passent ces mauvais repas : tous ces pauvres matelots, mal vêtus, se rassemblent au milieu du gaillard d'arrière, assés par terre et dans des mangroies comme celles des chevaux on leur donne cinq fois la semaine : le matin du biscuit bien dur, quelquefois pas mangeable avec un peu de vin, à midi à peu près le même repas frugal, excepté qu'on joint à leur biscuit un peu de viande en gelée, le soir, à cinq heures, une soupe faite tantôt avec des fèves et d'autres fois avec de la choucroute.

INCIDENTS DE ROUTE — UNE BATAILLE MANQUÉE.

Le soir du 1^{er} Juin, j'eus une conversation avec M. de Fersen (11) sur la Révolution de la Suède (12) arrivée en 1772 : il me confia que le roi Gustave III lui avait dit qu'il n'avait été ému en l'opérant que lorsqu'il rassembla les officiers de ses Gardes et quand il alla à l'Assemblée des Bourgeois...

... Le 15 Juin, je n'ai pas été édifié de la manière dont M. de La Clochetterie et les officiers de son vaisseau reçurent d'abord un cadet gentilhomme d'un régiment anglais qu'on y avait envoyé (après avoir capturé l'équipage d'un bateau arraisonné) ; sans le maltraiter, ils ne lui firent aucune honnêteté ; on le fit manger avec les maîtres et coucher à la cale à l'eau.

Je fis l'impossible pour le faire distinguer des matelots ; enfin, les officiers de marine, après avoir tenu de fort mauvais propos sur la manière dont il fallait traiter les prisonniers, finirent par lui donner du linge, ce dont il avait besoin. M. de La Clochetterie le fit coucher dans la grande chambre, après lui avoir dit que l'on ne savait pas qu'il fût officier ; ce jeune homme répondit qu'il n'était que cadet gentilhomme, mais le capitaine le fit entrer dans la salle du Conseil, lui permit de venir manger

à notre table et ordonna aux gardes marines de lui en faire les honneurs. Autant que nous pûmes le comprendre, il prétendait que Vaughan devait attaquer la Martinique avec des troupes assemblées à Sainte-Lucie, que Washington avait voulu attaquer New-York cet hiver, qu'il l'avait fait par quatre endroits différents, mais sans succès.

Il nous assura que ses compatriotes croyaient que les troupes américaines du Nord étaient préférables à celles du Sud ; c'est ainsi dans tous les pays qui ne sont pas américains ; ils accordent à Washington du mérite, mais fort peu à tous les autres généraux américains, et selon son rapport, Vaughan et Clinton (13) ont du talent et une activité étonnante...



BATAILLE D'OUessant (1778)

par GUDIN

... Le 20 Juin, mon domestique qui sait parler anglais, auquel j'avais dit de tâcher de tirer quelque chose des prisonniers, vint me dire que le capitaine en second de ce bâtiment lui avait dit que nous trouverions en face de nous neuf vaisseaux anglais qui valaient bien les nôtres ; il ignorait si c'était Grabes (14) qui devait les commander. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le même prisonnier nous dit le matin, quand les frégates eurent ordre de chasser les bâtiments, que l'on voyait de l'avant que ce n'étaient pas ceux dont il avait voulu parler, s'il n'y en avait pas neuf, et que l'on pouvait être sûr de ce qu'il disait.

A midi, l'escadre eut ordre de gouverner au Nord-Est ; les vents étant au Sud-Sud-Est, ventant joli frais, la plus grande partie du convoi était sous le vent de l'escadre, de l'avant, elles signalèrent des voiles à bâbord à nous, qui couvraient les armures à tribord et qu'elles ne tardèrent pas à reconnaître et à signaler forces supérieures. Le général fit appuyer la chasse par le Neptune et l'Eveillée, en même temps, il fit signal au reste de l'escadre de tenir au plus près et au convoi de passer sous le vent.

Les vaisseaux chasseurs découvrirent bientôt six voiliers de guerre, dont cinq vaisseaux et une frégate ; ils se replièrent sur l'escadre et les ennemis, chassant sur nous, nous dûment présumer que les bâtiments du convoi qui étaient fort au vent avaient été aperçus d'eux avant l'escadre et qu'ils s'étaient engagés à chasser sans connaître la force de l'escadre.

Alors le général fit signal de former la ligne de bataille ; les ennemis couraient à bord opposé et étant au vent à nous, nous rendaient hors de portée.

Un seul de leurs vaisseaux, qui avait sans doute chassé trop de l'avant, était fort éloigné des autres et pouvait, au jugement de beaucoup d'officiers, être coupé et séparé de son escadre par le Neptune et le Jason, vaisseaux de tête de notre ligne. Le convoi était alors bien rassemblé et protégé par nos frégates et, si le soin de les protéger ne l'avait emporté sur toute autre considération, on aurait désiré que le général eût ordonné aux vaisseaux de tête de chasser vivement ce vaisseau séparé, tandis qu'il aurait retenu et combattu avec les cinq autres vaisseaux de sa ligne ; les quatre vaisseaux anglais voyant qu'un des leurs était engagé et prêt de tomber sous le vent virèrent de bord et, en se rapprochant de lui, se trouvaient par notre travers.

Le général, s'attachant à bien former sa ligne, et contrairement sans doute par le vaisseau la Provence, qui, ne tenant pas par le vent, ne put pas venir prendre poste dans les eaux du Jason, fit signal aux vaisseaux de tête de diminuer les voiles afin de remplir le grand intervalle qui se trouvait entre eux et lui. Dès ce moment, il se décida à prendre son poste avant la Provence. Pendant ces dispositions, le vaisseau anglais vira de bord et se dirigea sur la tête de la ligne anglaise qui avait viré, vent debout, pour le joindre ; chaque instant nous ôtait l'espérance de le couper. A peine le général fut-il dans nos eaux qu'il fit le signal de forcer de voiles et peu après celui d'engager le combat. Le Neptune et le Jason étaient alors à demi-portée du dernier vaisseau anglais qui reçut successivement la volée de tous les vaisseaux de notre ligne. Les autres, quoique plus éloignés, le protégèrent par leur feu jusqu'à ce qu'il eût atteint la queue de sa ligne. Après cette canonnade, les ennemis tenant le plus près, le général fit signal de virer de bord...

... Les ennemis ne tardèrent pas à s'éloigner beaucoup de nous ; à peine entendimes-nous les coups de canon de leurs signaux, nous fîmes route à brune de nuit pour rallier le convoi...

il est impossible qu'un général se trouve dans une position plus avantageuse et aussi délicate. Quelle charge pour un homme que celle qui le rend responsable de tous les événements !

... Les Anglais, dans le premier mouvement de l'action avaient manœuvré d'une manière trop hardie ; ils s'étaient aventurés avec confiance : M. de Ternay n'a pas su en profiter (15). C'est le grand tort qu'on lui reproche, mais il faudrait connaître les ordres de la Cour avant de le juger ; il est vrai que le combat une fois entamé, il aurait pu y mettre plus d'activité et d'intelligence.

Je rapporterai la prière du père Capucin avant le combat pour donner une idée de son honnêteté et de la vérité de sa religion !

« Vous avez un excellent capitaine ; il a donné des preuves de courage et de talents ; faites un acte de contrition ; Dieu vous pardonne tous vos péchés. Point de quartier à vos ennemis ».

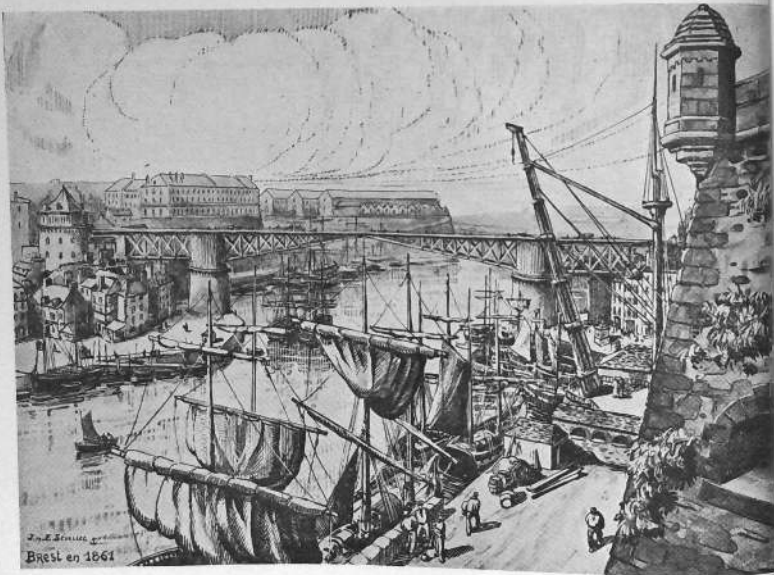
C'est sans doute l'exhortation la plus militaire que l'on puisse faire avant le combat...

Le soir du 22 Juin, il vint plusieurs enseignes de vaisseau qui nous dirent beaucoup de mal de la manière dont s'était passé le combat ; on blâmait M. de Ternay et je trouve que l'on n'avait pas tort, parce qu'il aurait été maître de la mer toute la campagne s'il avait battu les Anglais, mais le convoi était son premier objet, et sous ce point de vue, il peut être excusé...

(Extrait de la « Revue de Paris », Juillet 1957).

- (1) Ce Journal est conservé aux Archives Nationales.
- (2) Le maréchal de Castries, ministre de la Marine de 1780 à 1787.
- (3) Commandant du corps expéditionnaire en Amérique.
- (4) Le ministre de la Marine était alors M. de Sartine (1729-1801).
- (5) Le comte d'Hector (1727-1804), lieutenant-général, l'un des marins les plus entendus de son temps.

- (6) Le vicomte de Ternay, chef d'escadre, fut désigné par Sartine pour conduire le corps expéditionnaire de Rochambeau en Amérique.
- (7) Adam-Philipp, comte de Custine (1740-1793), maréchal de camp, député aux États Généraux, fut mis à la tête de l'armée du Rhin en 1792. Il se signala en s'emparant de Spire, de Worms, de Mayence et de Francfort. Condamné et exécuté en 1793.
- (8) La Clochetterie, capitaine de vaisseau, avait été rendu soudain célèbre par le combat défensif qu'il mena sur la « Belle-Poule » en Juin 1778.
- (9) En fait, des renforts importants furent envoyés l'année suivante, sur la demande de Castries (successeur de Sartine) qui emporta la décision de Louis XVI.
- (10) Ces jugements ne sont pas le fait d'un mouvement d'humeur de Charlus, contre les marins ; ils sont un témoignage important qui recoupe les dires de Suffren et de l'amiral d'Estaing : la Marine royale apparaissait alors, dans certains cas, comme un corps dont l'indiscipline surprend l'historien. Le maréchal de Castries, devenu ministre de la Marine, le 15 Octobre 1780, tint un compte important des observations consignées par son fils.
- (11) Il s'agit du comte Axel de Fersen (1755-1810), chevalier servant de la reine Marie-Antoinette. Castries, qui semble ne pas l'avoir aimé, est toujours très réticent quand il parle de lui.
- (12) En 1771, Gustave III réduisit, manu militari, les diètes suédoises à l'impuissance.
- (13) Sir Henry Clinton commanda en chef les troupes anglaises en Amérique à partir de 1775 ; les instructions absurdes qu'il imposa à Lord Cornwallis furent la cause principale de la chute de Yorktown. Clinton fut alors rappelé et nommé gouverneur de Gibraltar où il mourut en 1795.
- (14) Illustre amiral anglais.
- (15) Les marins professionnels, et notamment Suffren, ont approuvé, au contraire, la manœuvre de Ternay, qui avait dans ses lettres de service l'ordre d'amener son convoi intact, même s'il devait refuser le combat.



Loïc de la Londe

Le Menez-Hom, succédané du Parnasse

Une lettre inédite d'André Gide

La correspondance Gide-Heredia se résume à peu de chose près, croyons-nous, à la lettre inédite suivante adressée à J.-M. de Heredia par André Gide à une date non précisée, mais qu'il est facile de fixer à Septembre 1892. Il n'est d'ailleurs sur ce point, que de se reporter au volume de la *Jeunesse d'André Gide* qu'a récemment publié le professeur Jean Delay.

À l'époque où fut écrite cette lettre, qui montre bien que son auteur n'est pas resté insensible aux charmes du Parnasse, Heredia était encore considéré par Gide comme un poète et non, ainsi qu'il devait le dire plus tard, comme un artisan. Le jeune André n'avait-il pas appris par cœur plusieurs sonnets du maître ? Il lui avait même remis les Cahiers d'André Walter et, sur l'insistance de son ami, Henri de Régnier, il s'était décidé à franchir le seuil de la rue Balzac où habitait la famille Heredia. Dans *Si Le Grain Ne meurt*, Gide s'est dépeint dans cet intérieur, mort de gêne et saisi d'une peur qui le retenait à l'autre extrémité du fumoir, caché dans la fumée des cigarettes et des cigares comme dans une olympienne nuée. Il se prenait alors à regretter « le calme et quasi-religieuse atmosphère » qui régnait chez Mallarmé.

Au cours de l'année 1892, divers événements intimes avaient mis les nerfs du nouvel écrivain à rude épreuve. Aussi, le 15 Août, décida-t-il de « fuir en Bretagne » pour y écrire la seconde partie du *Voyage d'Urien* « dans les landes et les rochers de Belle-Isle ». Il y rejoignit Henri de Régnier. Dans ses bagages, il emportait une bibliothèque où figuraient notamment L'Enéide, René, Wilhelm Meister et la Bible. Quinze jours plus tard, il doit malheureusement, faute de crédits, regagner la maison familiale en Normandie. C'est donc de La Roque que, dès son retour au début de Septembre, il adresse à Heredia ces lignes pour lui dire son regret de n'avoir pu le rencontrer pendant son séjour dans l'Ouest :

Monsieur mon grand ami,

Je suis archi-désolé de ne vous avoir pas vu ; j'en avais une si joyeuse espérance ! La Bretagne sans vous manque d'explication ; je l'aurais bien et volontiers toute traversée pour vous rejoindre si j'avais su votre adresse précise et si je n'étais trop importuner au Croisic par une visite que je n'eusse osé vous faire à Blanche-Couronne (1) où vous étiez en hôte, n'est-ce pas ? Et j'attendais encore votre adresse, au moins pour vous écrire ; Régnier devait me la donner, mais il l'oublia, et dans la lettre que je reçus de lui ce matin, il me dit seulement la reconnaissance émue qu'il garde de votre accueil, et le raconte si excellemment que tous mes regrets se ravivent.

À Douarnenez, j'ai vécu vraiment avec vous. Le silence de la maison Quenecdu (2) m'a rempli de tristesse, et j'enviais Pierre Louys qui vous y surprit l'an dernier. Tout le Mené Hom (sic) est à vous ; vous en avez fait une façon de succédané du Parnasse où flottent de vous, sans cesse, de belles rimes ressouvenues.

Je ne sais quand vous rentrerez et si je pourrai vous revoir avant de partir pour l'armée ; j'ai l'horrible peur que vous ne m'oubliez ; et c'est là un de mes grands futurs tourments de cette prochaine année de service. Voilà pourquoi je vous écris quoique n'ayant de moi rien à vous dire, car ici je vis en cénobite dans le travail et la lecture. Henri de Régnier vous aura parlé de notre voyage ; il y fut un exquis compagnon. Nous chantions Virgile sur les grèves et déclamions René sur la lande en litterateurs qui trouvent la poésie bonne toujours et n'importe où.

Pareille manifestation de sympathie et d'estime pour le cycle breton de son œuvre ne pouvait que toucher Heredia, chanteur et peintre de la Cornouaille et de ses rivages. Il s'était, en effet, attaché dès son retour de la Havane à la « pauvre et dure Bretagne » et, en compagnie de Sully Prudhomme, il avait, en 1862, parcouru à pied, sac au dos :

« La terre des vieux clans, des nains et des démons »

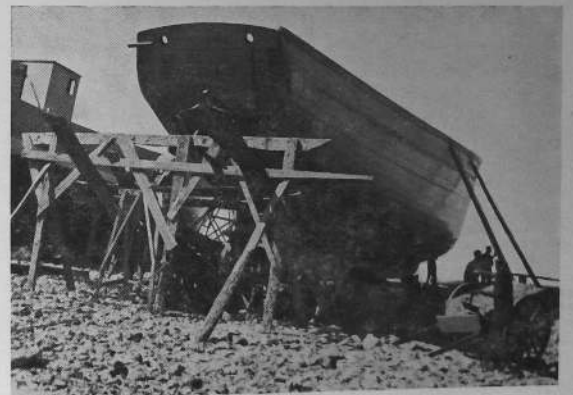
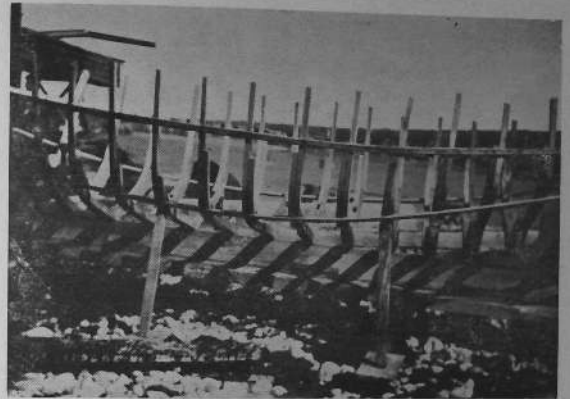
Il faisait souvent des séjours prolongés à Blanche-Couronne, près de Nantes, chez son ami le peintre Toulmouche. Mais, par-dessus tout, il aimait la baie de Douarnenez « aussi belle, disait-il, que celle de Salamine ». À Henri de Régnier, il écrivait :

Ne croyez pas un mot de ce que Mallarmé a pu vous dire de Douarnenez ; c'est un esprit trop exquis pour savoir jouir de la vie et de la nature.

À l'hôtel du Commerce, tenu par le Norvégien Vedeler, il retrouvait Theuriot, Massenet et les peintres Martinez, Lansyer et Breton. Ce dernier qui le vit pour la première fois sur la plage récitant des poèmes, en fit une description qu'on rapprochera de celle qu'a donnée Gide toujours dans *Si Le Grain Ne Meurt* :

Il marchait, écrit Breton, à grands pas, la tête haute, un bras tendu et déclamant des vers de cette façon familièrement pompeuse où une pointe d'ironie se mêle à l'enthousiasme comme si l'on ne se prenait pas tout à fait au sérieux, alors qu'on fait part à ses amis d'une nouvelle création poétique saisie au passage d'une inspiration sincère (3).

Pour en revenir à Gide, un point de sa lettre mérite encore un éclaircissement. Il s'agit de l'appréhension qu'il manifeste à l'idée de satisfaire aux obligations militaires auxquelles il venait d'être soumis après deux ajournements. En fait il n'eut pas à souffrir de son temps de service dont il craignait de revenir, comme il le dit à Valéry, « en l'état



CHANTIERS DE CONSTRUCTIONS NAVALES A CAMARET

(Photos G.-M. THOMAS — Clichés C.E.L., Cannes)

AMEUBLEMENT LE BRUN & C^{ie}
 Société à responsabilité limitée
 au Capital de 1.000.000 de Frs entièrement versés
ANGLE RUE DURET ET RUE LOUIS BLANC
SAINT-MARTIN
 Téléphone 44.14.61
CHOIX LONGS CRÉDITS QUALITÉ

3-58

126, RUE JEAN-JAURÈS - BREST
 Tél. 44 41 48
MATHIS
couture
 ROBES - MANTEAUX - TAILLEURS

3-58

MARQUE DÉPOSÉE **CRÊPERIE MODERNE**
 Maison BOËNNEC
 34, rue d'Algésiras
 BREST - Tél. 44.44.36
 Fabrication sur 16 poêles
 Service à toute heure
 à table et à emporter
 MÉDAILLE D'OR
 Ouvert tous les jours de 9 heures à 21 h. 30
 Dimanches et jours fériés ouvert à 18 h. 30

3-53

PENN AR BED

Abonnement : 500 frs. M.-H. JULIEN, 15, rue Laënnec, Quimper
 C.C.P. Rennes 1361-60

NUMERO DE MARS 1958 : **La Pêche en mer dans le Finistère** — Articles de : MM. Guilcher, Professeur à la Sorbonne, Chancerelle, J. Destable, M. et A. Biraud, G.-M. Thomas, A. Lucas, R. Quentel, P. Paulian.

NUMERO DE JUIN 1958 : **Excursions en la Presqu'île de Crozon**
 Articles de : Pierre Flattrès, Marcel Gautier, A.-H. Dizerbo.

SOURDS
UN SPECIALISTE

diplômé de Paris, agréé de la Sécurité Sociale

EST A VOTRE DISPOSITION

tous les jours

ESSAIS GRATUITS d'Appareils PHILIPS
 et toutes Marques

CENTRE ACOUSTIQUE
PHARMACEUTIQUE DE L'OUEST

10, RUE DANTON (près Halles St-Martin)
BREST

PILES - FILS - RÉPARATIONS
 Tél. 44.50.97

BLAISE *Tailleur*
 CIVIL - MARINE
 VÊTEMENTS *bj*
 75, Rue de Siam - **BREST**

3-58

Publication trimestrielle des
Cercles Géographique et Naturaliste
 du Finistère

de noumène achevé ». Un fort rhume, le manque de lits de la caserne de Nancy et son « front bombé » lui valurent, en effet, d'être réformé le jour anniversaire de ses vingt-trois ans.

(1) « José-Maria venait souvent se reposer dans ce site curieux de Blanche-Couronne, à côté de Savenay ». Auguste MAILLOUX, « La Bretagne Nouvelle », Nov. 1905.

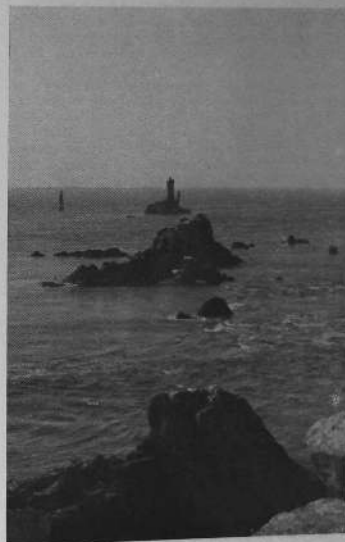
(2) Il s'agit de la maison Kenerdu que Heredia avait louée à Donarnenez pour la somme de 2.000 francs par an. Cette maison dominait l'Île Tristan et Port-Rhu.

(3) Sur José-Maria de Heredia en Bretagne, consulter :

— G.-M. THOMAS : « J.-M. de Heredia en Basse-Bretagne » (Nouvelle Revue de Bretagne, Nov.-Déc. 1951, pp. 401-408). Séjours à Donarnenez, Ploujean et Gulpavas.

— C. LE MERCIER D'ENM : « J.-M. de Heredia en Haute-Bretagne » (N.R.B., Nov.-Déc. 1951, pp. 409-413). Séjour à Paromé.

— JEAN SANCER : « J.-M. de Heredia en Bretagne » (N.R.B., Mai-Juin 1952, p. 219). Séjours simplement signalés au Croisic, Perros-Guirec, Carnac, Loemariaquer.



LA POINTE DU RAZ (Finistère)

MAITRE APRÈS DIEU

Accoudé à la table poisseuse, le vieux parlait à voix basse, en tétant son brûle-gueule à petits coups gourmands.

Son visage las appuyé au creux des paumes, l'enfant l'écoutait avidement. Chaque soir, depuis une quinzaine, ils arrivaient à la même heure. Le bonhomme commandait des cafés arrosés d'eau-de-vie et ils demeuraient attablés, toujours à la même place, interrompant leur conversation dès qu'on approchait.

Leur allure avait quelque chose d'inquietant, d'équivoque, comme le regard trop profond de ce gamin au visage de fille... Au début, Angèle s'était mise en frais d'amabilité, comme il se doit pour de nouveaux clients malgré tout convenables, mais ses considérations sur la dureté des temps et la rigueur de l'hiver n'avaient point eu d'écho... Mais encore, l'intérêt maternel qu'elle croyait habile de témoigner à l'enfant... Mieux, le vieux lui avait ostensiblement tourné le dos, en grognant d'impatience !

Offensée, Angèle affecta dès lors une indifférence méprisante, exprimant son ignorance par un houssement d'épaules lorsque les habitués l'interrogeaient au sujet de ce couple insolite.

A en juger par ses manières et ses vêtements, le vieux ne pouvait être qu'un ancien navigateur. Mais, le gamin ?

Drôlement affublé d'un pantalon de gros drap bleu enfoncé dans des bottes de caoutchouc trop grandes, les épaules perdues dans un vieux caban retaillé, on l'eût pris pour un mousse de l'ancien temps... A l'observer plus attentivement, la pâleur de son visage et la finesse intacte de ses mains excluaient cette hypothèse. D'ailleurs, les matelots des chalutiers qui fréquentaient le café affirmaient que pareille « demoiselle » n'eût point trouvé place à leurs bords... Ils riaient sournoisement, se gardant toutefois d'allusions trop directes, moins à cause de la puissante carrure du vieux que de l'étrangeté de son regard.

Dehors, c'était le vent et la nuit. Une nuit pluvieuse et froide qui s'enlanguait aux fenêtres de la baraque, un vent rageur, mal établi, dont les rafales arrachaient des grondements au poêle de fonte accroupi au milieu.

Les derniers consommateurs étaient partis, comme aspirés par la bourrasque, dès qu'ils ouvraient la porte.

— Remettez-nous ça, la Patronne !

Absorbée par la lecture de son feuilleton, Angèle sursautait, répliquant avec mauvais humeur :

— C'est tout comme trop tard pour vous chauffer du café ! Il est temps d'aller se coucher !

— Hé ben, donnez-nous du « calva » dans des grands verres ! Comme ça, on n'aura pas besoin de souffler dessus ! Pas vrai P'tit-Louis ?

La cruche vernissée à la main, Angèle hésitait à prendre deux verres sur l'étagère. Elle s'inquiéta :

— L'est tout comme trop jeune pour boire un grand verre de goutte comme ça ? En bourrant sa pipe d'un pouce méticuleux, le vieux s'esclaffa :

— Faut bien qu'i' s'habitue, tiens ! A son âge, j'en siffiais une maque à cul sec, moi !

Ils sortirent en levant poliment la main vers la visière de leur casquette. Du seuil, en ramenant frileusement son châle sur les épaules, Angèle les vit traverser la place, courbés et potageant dans les flaques.

En face, un douanier passait sur le quai, encapuchonné dans sa pélerine. A sa vue, le vieux marqua le temps d'une hésitation avant d'entraîner vivement l'enfant derrière une pile de madriers... Angèle n'en fut point surprise, mais elle rentra dans la baraque pour couper la lumière et revint observer leur manège par la porte entrouverte.

Quand le douanier eut tourné au coin de l'aubette du tramway, l'homme s'avança pour inspecter le quai, puis, entraînant l'enfant, tous deux disparurent en courant, derrière une rame de wagons.

Accoudée au bar, Angèle tournait machinalement sa cuiller dans un grand verre de grog en réfléchissant. Elle luttait contre la curiosité malsaine qui la poussait à traverser la place pour affronter la nuit hostile des quais déserts. Enfin, elle but une rasade et décrocha le téléphone.

..

Chassés par le suroit, des nuages convulsés défilaient dans le ciel, occultant la leur blême de la lune.

De l'autre côté du bassin, au-dessus des coles illuminées d'un charbonnier, une grue déchaînait le cliquetis de ses engrenages à intervalles réguliers. Effiloché dans le vent, un jet de vapeur chuintait au tuyau du cargo.

Le vieux marchait à longues enjambées silencieuses, en rasant les piles de madriers. L'enfant s'essouffait à le suivre et, parfois, se mettait à courir.

Au fond du bassin, honteux de leurs coques éraillées, rangées par les torrets et de leurs gréments ruinés, les vieux trois-mâts, enchaînés bord à bord, flottaient au milieu d'une nappe de débris innombrables.

Vétérans de Terre-Neuve et du Groenland, condamnés par la vétusté, vaincus par l'avènement des grands chalutiers modernes, ils attendaient, dans un abandon sordide, le coup de grâce du démolisseur.

C'est vers cette flotte infirme qui ne connaîtrait jamais plus l'allégresse de l'appareillage que se hâtaient l'homme et l'enfant.

Il enjambèrent vivement la lisse du navire qui touchait le quai. Les embûches du trajet devaient leur être familières, car, traversant les ponts crevassés, encombrés de vergues brisées et de cordages pourris, franchissant les pavois démantelés, ils atteignirent en quelques instants le Bassilour, un grand trois-mâts-golette de 390 tonnes amarré en dernière position.

Penché sur le capot du poste d'équipage pendant que l'enfant surveillait le quai, le vieux se battait en grommelant contre un cadenas rétif. Enfin, l'un derrière l'autre, ils disparurent dans l'escalier.

Le vieux craqua une allumette. Petit Louis lui présentait une lampe-tempête dont la mèche bien taillée s'enflamma aussitôt. Il l'accrocha au plafond. La lumière jaune s'étendit dans le poste. Ils secouèrent leurs cabans gorgés d'eau avant de les suspendre à des clous plantés dans la cloison et se regardèrent en souriant.

Les alvéoles des couchettes superposées s'étagaient autour du poste. Comme la table, les escabeaux et même le parquet, on voyait qu'elles avaient été grattées, poncées et rincées à grande eau. Le sang desséché des morues avec la crasse de la dernière campagne, n'apparaissait plus que par plaques, là où il s'incrustait dans les traces de peinture racornie par le temps.

Dans la pénombre d'une couchette, on devinait le seau de toile rangé près du flaubert et de la brosse à manche.

Une vieille carte de l'Atlantique-Nord, potiemment ravaudée, couvrait tout un pan de cloison. Les routes et les relevements s'y enchevêtraient en lacis compliqué. L'ordre et la netteté du poste contrastaient étrangement avec le fatras du pont. Dans la ruine lamentable du navire, le poste miraculeusement préservé, sentait l'appareillage : il n'y manquait que les coffres et les paillasses des matelots pour compléter l'illusion.

Là-haut, un grand souffle régulier succédait à l'intermittence des rafales. L'énorme surface de la coque délestée en recevait la pression directe et la transmettait aux autres navires, les animant d'une vie inquiétante. Les vieilles carcasses geignaient en s'entre-choquant comme des bêtes prises au piège. Les membrures craquaient comme des os. Jouant dans les emplantures pourries, l'ébranlement des mâts éveillait de sourds grondements, amplifiés par la résonance des coles vides. Tendues comme les cordes d'une harpe, les amarres vibraient.

Debout, jambes écartées pour parer aux traîtrises d'un roulis imaginaire, le vieux tendait l'oreille à cette symphonie. Une intense jubilation transfigurait son visage.

Entre la broussaille des sourcils et la barbe qui lui moussait aux pommettes, la flamme de son regard s'aiguissait en clignant vers l'enfant :

— Ah ! Ah ! Ça forcé ! Va y avoir du jeu, pour sûr !

Il tirait de sa pipe de petites bouffées précipitées.

Petit Louis hochait gravement la tête, pour approuver.

Ses mains frêles s'activant dans la confection d'une épissure, il quêtait une approbation :

— Je continue, Cap'tain ?

— Laisse ! C'est pas le moment de bricoler... Viens !

Planté devant la carte, le Cap'tain y pointait le tuyau de son brûle-gueule :

— Hier soir, on a déterminé la position : 44° de latitude Nord et 52° G Ouest... Ça nous mettait à 100 milles du Platior... En vingt-quatre heures, grand large, avec un fin marcheur comme le Bassilour, on a fait de la route, tu penses. Tiens ! On doit être par ici... Une belle traversée, hein ? Si tout continue à bien marcher, demain, on commencera à sonder, à moins...

Un vacarme effrayant, se répercutant longuement dans la coque, lui coupa la parole. Arrachée par la tempête dont l'ampleur croissait, une lourde pièce du gréement venait de s'affaler sur le pont... Très pâle, Petit Louis s'était jeté vers le bonhomme. Il le repoussa durement, empoigna son caban d'un air farouche et lui jeta le sien :

— Tonnerre de Dieu ! Tout l'monde su'l'pont ! Allez ! Allez ! Passe devant ! C'est là qu'on va voir si y'a d'l'homme !

Au sortir du capot, le vent fou les assaillit avec des rouquements enragés et une bordée de grêlons gros comme des noisettes. Le bassin ressemblait à une chaudière en ébullition. Petit Louis vacilla, cachant son visage tendre entre ses bras. La voix du vieux tonna, dominant le tumulte :

— A serrer les huniers !

Soulevant l'enfant à hauteur des épaules, il le planta sur le pavais, devant l'abrupte montée des haubans.

— Allez, croche, bigaille ! Et souviens-toi : une main pour l'armateur, une main pour toi !

Recroquevillé par l'angoisse, Petit Louis commença à monter. Le Cap'taine bondit vers l'arrière en ricanant.

Quand il fut devant la roue du gouvernail, les mains en porte-voix, il hurla des encouragements.

Les paumes déchirées, les yeux brûlés par les larmes, Petit Louis montait toujours... Il atteignait la hune lorsqu'un étai rompu lui frôla le front en sifflant...

« Une main pour l'armateur... Une main pour moi... »

Mais la main, sauvagement frappée par une poulie balancée au bout d'un cordage, lâche prise...

— Grand-père ! Grand-père ! Ah...

L'appel désespéré ne précède que de quelques secondes le choc affreux du corps qui, tel un oiseau blessé, s'abat sur le pont.

On court sur le quai. Une lumière sautille le long des piles de madriers. Des voix se répondent dans la nuit tourmentée.

— Par ici ! Par ici !

Ils sont trois ou quatre qui s'empêtrent gauchement dans les amarres, trébuchent sur les ponts en jurant...

Quand ils parviennent au Bassilour, le cône blafard de la torche électrique leur

montre un vieil homme, tête nue, agenouillé et qui serre contre lui le cadavre dialogué d'un enfant. Le brigadier rejette le capuchon de sa pèlerine, on voit luire l'argent de son képi.

— Au nom de la Loi...

D'un bond, le vieux se redresse, avec un visage effrayant, il brandit un espar et marche sur les agents. Sa voix s'étrangle de fureur :

— Foutez-moi le camp, tonnerre ! Vous n'avez pas le droit... Vous n'avez rien à faire à mon bord ! Débarquez ou je vous casse la tête... Je suis le Maître, vous entendez ? Oui ! Le Maître, après Dieu...

LES LIVRES - LES LIVRES - LES LIVRES

Yves-Marie RUEL. — *LE CONSOLATEUR*, roman (La Table Ronde). — L'action se passe dans une station balnéaire du Trégor, action captivante qui ne vous laisse pas souffler et qui fait de ce roman le meilleur de l'œuvre de Ruel. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

Jean-Pierre BOCHATON. — *L'HOTE*, roman (Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse, Bordeaux). — C'est l'œuvre d'un jeune avec ses défauts, certes, mais aussi avec ses qualités et celles-ci l'emportent sur celles-là.

Jacques PETIT. — *ROMANCES EN BAROQUE* (poèmes), Le Cercle de Brocéliande — chez l'auteur —, 21, rue de la Croix, Dinan. — Une nouvelle brassée de poèmes de notre excellent collaborateur.

Eric NEWBY. — *BOURLINGUEUR DES MERS DU SUD* (La Table Ronde). — Relation du voyage du Moshulu, un témoignage vivant sur « La Dernière Course des Grains d'Australie ». Une présentation luxueuse ce qui ne gâte rien.

Yvonne MEYNIER. — *L'EXPEDITION DU PUY CAPRICE* (Collection rouge et or, Dauphine). — M^{me} Meynier partage son cœur entre la Bretagne et le Massif Central, et c'est dans cette dernière région qu'elle mène son petit monde d'explorateurs : Yves, François, Jean-Jacques, Claire, sans oublier le chien Cabriole. C'est joliment raconté et j'ai pris — à lire cet ouvrage — autant de plaisir que mes enfants.

L. DRAPIER-CADEC. — *KERVEZ, CE PARADIS* — *L'Amitié par le Livre* (roman). Illustrations de Suzanne BAROL. — La vie d'un hameau des Monts d'Arrée, mais une vie anecdotique et poétique à la fois, une réussite qui a valu à l'auteur le second prix des Provinces françaises. (Pour recevoir l'ouvrage, adressez 600 francs au C.C.P. 462-48 RENNES, G.-M. THOMAS, 5, rue Portzmoguer, Brest).

GENS DE RECOUVRANCE



Maintenant le Bureau de Bienfaisance s'appelle le Bureau d'Aide Sociale. Il paraît que c'est plus discret, tellement discret que certains confondent l'Aide Sociale avec la Sécurité Sociale. Je veux bien, mais moi j'aimais mieux le vieux nom d'autrefois : Le Fournou, qui fait penser à un foyer familial, à de la chaleur, à de la bonne nourriture, qui évoque un tableau à la Chardin, avec des femmes aimables munies d'une grande cuiller à pot, généreuses.

Au Bureau d'Aide Sociale, il y a aussi des femmes souriantes, vêtues de voiles bleus et qui ne sont pas trop exigeantes, pour la propreté et la sobriété. L'une m'a dit avec une résignation angélique : Mon nez, mes oreilles et mes yeux sont habitués à tout !

Je les vois, affairées derrière leur guichet de distribution, qui ressemble à celui d'une humble gare de campagne. Le billet de voyage ne permet pas d'aller bien loin, seulement jusqu'au lendemain.

Ce jour-là, je voulais voir Gibraltar, mais Gibraltar faisait une cure à Ponchelet, alors j'ai voulu gronder Jézéquel qui le méritait, mais c'est Michel Le Clech qui m'a souri le premier :

— Bonjour Mickey ! vous allez bien.

Non, Mickey ne va pas très bien.

— Je suis tuberculeux jusqu'au trognon, dit Mickey. Regardez mes mains décharnées. Pauvre Mickey ! Il tousse ! il tousse ! et sa petite figure tirillée de tics, fait une pitoyable grimace. C'est le pitre de la maison. En mon honneur il récite son petit scénario :

— C'est moi, Mickey, clair de lune,
Mickey, éclair au chocolat,
Mickey, éclair-journal,
Mickey, éclair avant l'orage !

Il habite à Kervallon, dans un blockhaus, en compagnie d'Arabes (bien gentils, ma foi !) Mickey est content de son sort. Pour lui il n'y a rien à faire... qu'à attendre. Tant qu'il pourra marcher, il ne se fera pas hospitaliser. Il fera son adieu à la vie sur une amusante pirouette.

Mickey, clair de lune, gentil Pierrot !

Mais voilà Jézéquel, rose, souriant, encore jeune.

— Vous n'êtes pas raisonnable Jézéquel ! 4 fois, c'est de l'abus ! Etes-vous convaincu, cette fois, que la mort ne veut pas de vous ? Et je me tais pour laisser Jézéquel raconter avec minutie toutes les circonstances de ses suicides manqués.

— Vrai ! J'ai pas de chance ! La première fois, j'ai avalé un tube de « gardonal », ça m'a rien fait que me faire dormir ! La deuxième fois, je saute par-dessus le pont

de l'Harteloire, histoire de l'inaugurer, puisque le Président de la République n'était pas venu (ce qu'il est content de sa parenthèse ! Je tombe dans la Penfeld et j'attrape même pas un rhume ! La troisième fois, je vais chez le toubib, et le toubib, gentil, me dit : Reste tranquille Jézéquel, assieds-toi, tu vois y'a des fauteuils, tu vas être bien comme un roi ! Moi, je vais chercher un collègue et nous allons te visiter !

Pas si bête ! que je me dis ! Il va au téléphone demander le panier à salade ! Je ne fais ni une, ni deux, j'ouvre la fenêtre, je saute et je tombe, devinez où ? Sur le toit du panier à salade ! Quand je vous disais ! Je n'suis pas né d'hier ! J'ai pas eu une égratignure, ajoutez-t-il découragé. Avec le revolver, ça n'a pas mieux marché !

En effet, sa tête est seulement anfoncée. La balle a glissé sur son dur crâne de Breton. Vous devriez me donner conseil pour la 5^e fois, dit Jézéquel en riant.

— Jézéquel, vous n'avez pas envie de mourir, dis-je sévèrement.

— C'est mes voisins qui voudraient me tuer, dit-il, et il s'embarque dans une histoire confuse de cabane, où il apparaît que son logis fait envie à des gens du « Polygone ».

M. l'Administrateur ne veut pas que Jézéquel se complaise dans ses soucis, il intervient dans le fumeux récit et dit :

— Soyez tranquille Jézéquel, moi je ne vous laisserai pas dépouiller !

Pendant que Jézéquel vide son cœur de ses poisons, je regarde les clients de passage, ceux qui ont un vrai logis et qui emportent leur nourriture. Ils ont des récipients les plus hétéroclites. Le pain est empaqueté dans des sacs, des musettes ; la soupe, le ragout, versés dans des gamelles, dans des vieux seaux à confiture, dont l'anse est parfois faite de ficelle, et qui sont si rouillés, si cabossés, qu'ils semblent avoir servi de ballon de football aux gosses de la rue. L'un met sa portion de pommes de terre dans une cafetière.

Une femme, encore jeune, mange seule ou bout d'une table ; elle s'est arrangée un petit coin de solitude, elle me sourit timidement. J'aurais voulu lui parler. Je n'ai pas su que lui dire.

Je dis bonjour à Napoléon, « le chat qui s'en va tout seul », toujours vers Le Conquet. Il fait surface, quand il a fini son périple, toujours le même, de ferme en ferme, vers la mer. Il traîne la mélancolie des causes perdues.

— Bonjour Charlot ! (Charlot parapluie, puisqu'il les raccommode) n'est pas un habitué ; son élégance, c'est de ne venir que lorsqu'il a 50 francs en poche pour payer son repas.

Avec une belle indifférence, nous parlons de celle qui s'est fait écraser par une auto, dernièrement. Elle n'était pas de « chez nous » (l'hôtel Saint-Sauveur) et nous n'avons pas de pitié à revendre.

Je n'ose pas parler à Jésus-Christ, il est trop beau, trop dédaigneux. Il est très grand et porte toute sa barbe. Il est presque aveugle et ses lunettes sont comme des hublots de navire.

Ni à celui-là, qui vient après tout le monde, emmuré dans son infirmité de sourd-muet. Il emporte la nourriture pour une femme qui ne sort jamais. On ne sait rien d'eux. Il a un air sévère. Chacun a bien de droit d'avoir ses secrets.

L'homme des courses, l'homme de confiance, à quatre-vingts ans, c'est un des piliers de la maison.

Plusieurs font les trois pointes du triangle. Ils passent de Pontaniou (la prison), Ponchelet (l'hôpital) et au Fournou (le refuge). Quand on reste longtemps sans les voir, on s'étonne et on s'inquiète.

— Comme son séjour à Pontaniou est long cette fois-ci !

Un jour l'Administrateur demanda des nouvelles d'un jeune Algérien qui avait eu un accident du travail. Il alla le voir. La maison démolie n'avait comme toit que le ciel ; le lit était poussé dans le coin le moins exposé. Non ! notre ami n'était pas plus mal, il s'était embarqué pour Cythère. Près du petit feu de bois une femme préparait le ragout de mouton, le « tagin » rituel. Le ménage tient toujours. Bonne chance ! Inch Allah !

Puis il y a les urgences ! Des ouvriers viennent demander du travail, croyant qu'à Brest en reconstruction, on trouve facilement de l'embouche. Une femme, des enfants,

les attendent quelquefois à l'autre bout de la France. Ceux-là, il faut, après les avoir nourris, les diriger vers un autre organisme.

Ce jour-là, ce fut une petite femme, genre cigale, qui vint se plaindre : Elle avait été abandonnée, elle était absolument sans ressources. Au Bureau on avait su qu'elle ne vivait pas seule. Avec ménagement on lui demanda si son ami ne pouvait pas subvenir à ses besoins. Elle protesta avec véhémence :

— Un ami ! C'est des menteries ! N'a-t-on pas même dit que j'étais en position ? et pour prouver le non fondé de ces commérages, elle enleva son manteau, et moderne Phryné, elle manifesta l'intention d'enlever le reste !

M^{me} la religieuse et M. l'Administrateur capitulèrent avec précipitation. Apparemment, elle n'était pas en « position », mais là n'était pas la question ! Bien entendu, on ne pouvait laisser dans l'embarras une personne si injustement accusée !

Les voitures de ces Messieurs-dames attendent devant la porte du restaurant, brancards levés. Ce sont des chariots invraisemblables, la plupart d'humbles caisses rafistolées, fixées sur le chassis d'anciennes voitures d'enfants. Elles servent à glaner des chiffons, des bouteilles vides, du bois, du carton et les précieux débris de métaux. On peut rencontrer les brinqueballants équipages dans les rues, surtout le mercredi, avant le passage de la benne à la ferraille.

N'ont-ils pas de bêtes ?

Mais si ! Les plus réprouvés ne peuvent vivre sans tendresse ! Il y a le chat de la maison « bien fourré, gras et gras », et il y a les chiens qui eux aussi connaissent



l'heure. A l'abri d'un mur, assis sur les marches de l'école près de leurs maîtres, ils attendent que la porte du réfectoire s'ouvre. Quelques-uns n'appartiennent à personne qu'à la rue, mais les pauvres s'oident entre eux, les chiens sans collier ne meurent pas de faim. Ils se tiennent tranquilles sous les tables.

Hier était un jour faste, un pâtisier du quartier avait fait porter au Bureau de Bienfaisance tous ses gâteaux invendus, j'espérais que la nouvelle aurait attiré beaucoup de clients, mais je n'ai pas eu la chance de rencontrer Œdipe et Antigone.

Vous les connaissez certainement. Il est aveugle, il est grand, il parle bien, il s'appuie à son époule ou à la poignée de la voiture, il tangué quand elle tangué et c'est souvent. Elle est petite, tordue et sale plus qu'il n'est permis. Sa figure est meurtrie par ses nombreuses chutes, et ses séjours à Pontaniou sont si fréquents qu'elle y a pris goût ; elle y demande asile alors qu'aucune condamnation ne l'y oblige, c'est son « hôtel particulier », sa maison de campagne. J'espère qu'elle peut y emmener son compagnon. Œdipe est son troisième époux. Quand ils se mirent en ménage, elle confia ses ennuis ou personnel du « Fourneau » : La redingote qui avait servi à ses deux premiers maris était introuvable, certainement qu'on la lui avait volée ! Et comment concevoir une cérémonie aussi sérieuse qu'un mariage, sans redingote ! Enfin, on la retrouva et tout se passa dignement.

Pauvre malheureuse ! Il y a bien des choses à en dire, mais comme ils sont touchants les soins dont elle entoure son vieil ami ! Elle le sert à table, lui coupe sa viande, écarte les cailloux de son chemin. Il ne la voit pas, Dieu merci !

Ulysse et son Aventure sont pour le moment hospitalisés à Ponchelot. Pendant la guerre, il avait eu des ennuis du côté de la police allemande et aussi de la police française. Un jour que le danger se précisait et que la terre du continent lui brûlait les pieds, il prit un canot et s'en alla tout seul avec quelques provisions, sur un îlot de cailloux, en face du Conquet. Au bout de quelques jours, il commença à trouver le temps long, et très pénible le manque de vin rouge. Il reprit son bateau avec l'idée de venir clandestinement se ravitailler à terre. Hélas ! le temps se gâta pendant la courte traversée, le vent se leva et le marin d'eau douce perdit ses rames. Ce fut alors la tragique aventure. La coque de noix fut emportée et notre pauvre ami erra sur l'océan, on ne sait combien de jours et de nuits. La mer était vide et le docteur Bombart n'avait pas encore inventé le plancton.

Dans le golfe de Gascogne, un navire anglais rencontra le malheureux naufragé, le ramena, le soigna, l'emmena en Espagne qui était le but de son voyage et au retour le déposa dans son Ithaque bretonne. Cette aventure auréola Ulysse d'une gloire durable.

Les plus heureux ont des baraques ; beaucoup dorment dans les caves des maisons inachevées, dans des blockhaus ; n'ont-ils pas réussi à s'introduire par les soupiraux dans les sous-sols de la Bibliothèque Municipale ? Reconnaissons qu'ils ne sont pas très envahissants, ils ont la pudeur de leur misère et on ne les voit guère dans nos belles rues.

Ayez pitié, bonnes gens,
Ayez pitié, des pauvres truands.

Illustrations de Georges NÉDÉLEC.



LE MARQUIS DE LA FAYETTE

arrière-petit-neveu de Guy Eder de La Fontenelle

Au cours de l'an dernier, à l'occasion du bi-centenaire de sa naissance, il a été beaucoup écrit sur le Général-Marquis de La Fayette, héros des Guerres d'Indépendance Américaine, célèbre par son action pendant les Révolutions de 1789 et 1830.

A notre connaissance toutefois, il n'a pas été rappelé que ce personnage avait, par les femmes, une curieuse ascendance bretonne et qui expliquerait peut-être son caractère aventureux.

Dans le tableau généalogique de la maison Eder figurant à la fin du chapitre premier de l'ouvrage de M^{me} J. Baudry sur « La Fontenelle La Ligueur et le brigandage en Basse-Bretagne pendant la Ligue », paru en 1920 (Librairie Ancienne et Moderne à Nantes et Imprimerie Normand à Hennebont), il résulte que la trisaïeule maternelle du Général-Marquis de La Fayette était une sœur du fameux brigand Guy Eder de La Fontenelle, roué à Paris le 27 Septembre 1602.

Ch. LE REGUER.

♦♦

A PROPOS DU FAUX PASSAGE DE STANISLAS LECZINSKI A BREST

Il semble que le texte de 1825 cité par O. Dourver ne soit pas complet (1). En réalité, la flotte russe aurait été bien incapable de s'opposer au passage d'une escadre française. Ce qui détermina ce stratagème c'est que l'Electeur de Saxe, Auguste III, était sur place ou presque et qu'il lui était facile de gagner de vitesse Stanislas. Dès qu'il aurait appris son départ de Brest il pouvait prendre ses dispositions sans se presser.

Le comte de Thiangès s'embarqua à bord de l'escadre du marquis de La Luzerne. Cette escadre comprenait les navires suivants : l'*Argonoute*, l'*Astrée*, le *Conquérant*, le *Toulouse*, la *Gloire*, le *Fleuron*, la *Meduse*, le *Mercure*, le *Triton*. Le marquis de La Luzerne était au courant de la supercherie.

Pendant ce temps-là, le marquis d'Andlau, qui parlait six langues, sous le pseudonyme de Georg Bauer, accompagné du roi, qui passait pour son commis, sous le nom de Ernst Braunbach, gagnait la Pologne.

L'escadre appareilla dans la nuit. Le 15 Septembre elle mouillait à Copenhague où le comte de Plélo a obtenu du roi de Danemark le libre passage des navires à travers les détroits. Cette escadre devait pas franchir les détroits, mais revenir en France à partir du 2 Octobre à l'exception de la division *Astrée*, *Argonoute*, *Meduse* que le comte de Plélo se permit de retenir. Pas pour longtemps car le Cardinal de Flaury lui envoya l'ordre de rallier Brest dès qu'il l'apprit.

Lieutenant-Colonel H. Carré. L'héroïque aventure du comte de Plélo et l'expédition de Dantzig (1734), Ed. Alsatia, Paris 1946.

A.-H. DIZERBO.

DES ORANGES POUR L'IMPERATRICE

Service du
Grand Maréchal
du Palais

MAISON DE L'EMPEREUR

A Paris, le 15 Décembre 1811.

Ayant vu, Monsieur, dans les Papiers publics qu'un Corsaire de Brest avait pris un bâtiment chargé d'oranges, et qu'il l'avait conduit à Brest ou à Cherbourg, veuillez, je vous prie, si c'est dans votre port que cette prise a été amenée et si ces fruits sont d'une très belle qualité, m'en envoyer deux caisses pour le service de S. M. l'Impératrice, ceux que l'on achète ici n'étant point présentables. Vous auriez la complaisance de me mander aussi s'il y aura possibilité d'en faire venir un autre envoi en supposant que ces oranges convinsent pour la table de S. M.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Quartier maître du Palais.

M. le Maire de la Ville de Brest.

(Communiqué par M. Jean Faucher, Archives de la Ville de Brest).

♦

Rumeurs de l'Izoise

L'Académie française vient de distribuer son annuelle moisson de prix. Parmi les lauréats, nous avons noté avec plaisir les noms de nos collaborateurs : A. Gernoux (Prix Calmann-Lévy), André Lebois (Prix Broquette-Gonin), A. Vexliard (Prix Lange) et celui de Michel de Galzain (Prix Catenacci), membre de notre société.

♦♦

Loys Masson qui travaille à un roman devant sortir en Octobre chez Laffont, a campé à Moustierlin en Fouesnant au mois de Juin dernier.

Pour la seconde année, Jean Duché est revenu en Bretagne. Son « Histoire du monde » est son actuelle préoccupation, dans le cadre du Manoir du Stang en La Forêt-Fouesnant.

Quant à Georges Duhamel, il est encore cette année fidèle au rendez-vous de Névez, où il séjourne chez son ami, le Docteur Vianney.

RÉPONSES

Le Pardon de Saint-Claude en Plougastel-Daoulas

(Réponse à la question 102)

Les renseignements suivants m'ont été fournis par un fabricant qui a veillé sur l'administration de la Chapelle en 1905.

La coutume du pain de saint Claude existe toujours, mais le pain a été changé en gâteaux, en prosaïques paquets de biscuits ou même en brioches. Il y a 70 ans, c'était le bon petit pain d'un sou.

Le saint avait surtout sa dévotion du « côté du Léon », c'est-à-dire pour les Plougastels, Guipavas, Le Rellecq et Saint-Marc.

Pains et gâteaux sont présentés au prêtre à l'occasion du Pardon et des Rogations. J'y ai participé l'an dernier : départ du bourg à 6 heures — 6 kms en chantant — messe à l'issue de la messe, bénédiction des offrandes.

Le vénérable fabricant honoraire m'a rapporté qu'un certain jour de pardon, l'abbé Le Bot, qui fut professeur dans une Institution de Versailles, avait été chargé de la fameuse bénédiction après la grand-messe. Le « défilé » fut tel que le pauvre officiant ne put participer au repas du pardon que quelques quarts d'heure avant les vêpres. Pour se libérer, il sortit de la Chapelle, et, du haut du calvaire donna une bénédiction collective.

Le pardon a lieu le dernier dimanche de Septembre. Autrefois, les villageois venaient avec Croix et reliques jusqu'à l'Eglise paroissiale. Là s'organisait la procession. En cours de route, il était de coutume que les enfants essayent de passer sous le brancard des reliques. Les porteurs, bons pères de famille, levaient les bras pour faciliter l'opération. C'était une action d'éclat pour le gosse qui avait réussi à franchir les fourches sans avoir reçu sur les mains un coup de baguette d'osier de la part des deux lurons de son âge chargés de la garde des reliques.

La procession des vêpres était agrémentée de 8 clochettes confiées à des gamins apparentés au fabricant en exercice, et aussi, comme à Plouguerneau et comme dans une autre Chapelle de Plougastel, par 8 Santik bazik en e reurik.

Le pardon revêtait une forme patriarcale parce que, autour de la Chapelle, se montaient des tentes où l'on pouvait se faire servir des tripes.

Vers 1905, quelques paour kez den y étaient célèbres. C'était : Santa Maria, marchande de gâteaux ; Maryvon Laouik Tort, casseur de pierres ; Ollier Channick Vorn ayant domicile partout, bon garçon, très épris de liberté...

F. ROPARS.

Les origines bretonnes de Georges Lenôte

(Réponse à la question N° 126)

L'anecdote reproduite dans le n° 1 des « Cahiers de l'Iroise » par le Docteur Laurent et tirée du « Fureteur Breton », avait été aussi contée dans la revue « Bretagne » de Janvier 1933, éditée par Aubert, de Saint-Brieuc, au moment de l'élection de l'historien à l'Académie Française. Elle était présentée presque sous la même forme, à quelques détails près, sous la signature de Job Le Biban.

L'acte de mariage de François-Théodore Gosselin et de Félicité-Marie-Alexis Le Tendre, qui y figurait, avait été communiqué à la revue briochine par le regretté Louis Le Guennec, Morlaisien lui aussi, et c'est peut-être là que « l'Ouest-Eclair » du 13-2-1935, l'avait trouvé. C'est peut-être aussi aux Archives départementales à Quimper, dans les notes de son mari, léguées par M^{me} Le Guennec au département — où je l'ai pris moi-même. C'est peut-être enfin à Fanch Gourvil, Morlaisien également et collaborateur du grand quotidien rennais, qui a pu tout simplement le prendre dans les registres de l'Etat civil de Morlaix.

En qualité d'arrière-petit-neveu de Félicité Le Tendre, je puis vous donner quelques détails supplémentaires sur l'ascendance bretonne de Lenôte.

Depuis 1712, qui est la plus ancienne année à laquelle mes recherches généalogiques ont abouti présentement, les Le Tendre sont bretons et plus particulièrement finistériens. En cette année — je n'ai pu encore savoir en quelle paroisse, il y en avait quatre à Morlaix — naissait et fut baptisé un Michel Le Tendre, qui fut commerçant dans cette même ville, quelques vingt-cinq ans plus tard. Dans les Archives du Consulat et du Tribunal de Commerce de Morlaix, antérieures à 1790, inventoriées par Bourde de La Rogerie et transportées à Quimper, j'ai pu consulter le dossier de liquidation de ses affaires.

De son mariage avec Claudine-Reine Desmarais-Bouchet naissaient six enfants : quatre filles, l'une devenue épouse Digné, une autre épouse Passant (ou Passart), deux autres décédées célibataires et deux fils :

1. Mathieu-Marie-Toussaint Le Tendre, né le 31 Octobre 1743 à Morlaix — mon ancêtre direct de père en fils — marié à Marie-Jacquette Ouzint, décédée à Brest en 1796 ;

2. Michel-Augustin Le Tendre, né à Nantes en 1747, marié en 1786 à dame Alexis-Barbe-Pierrette Pannier (et non Saunier comme indiqué dans votre dernier numéro), décédée à Brest en 1807, à 60 ans. Ce fut lui le père de Félicité Le Tendre, devenue épouse Gosselin, grand-mère de Lenôte.

Tous deux furent marins

Aux services historiques de la Marine, rue Gréard à Paris, sont déposés les dossiers donnant les états de service des deux frères. Je les ai trouvés. L'aîné, embarqué comme mousse, à 10 ans, en 1753 sur le « Bizarre », fit toute sa carrière comme chirurgien de marine et prit part à la Guerre d'Indépendance d'Amérique. Il mourut à Brest en 1796, au retour de Saint-Domingue, sur la « Sémillante », dont il était chirurgien-chef. Rallié aux idées nouvelles, il eut la chance de passer sur les anciennes corporations brestoises (Bul. de la Sté Archéologique 1897, page 47), le cite comme figurant parmi les signataires d'une démarche généreuse, faite en 1789, auprès du Conseil Général de la Commune de Brest, tendant à soigner gratuitement les pauvres de la Ville, en compagnie des autres chirurgiens de la Guerre et de la Marine.

J'ai trouvé son frère Michel-Augustin, parrain dans l'acte de baptême de son neveu, Michel-Auguste-Louis Le Tendre, fils du précédent, baptisé à Saint-Houardon de Landerneau, le 23 Septembre 1783, alors qu'il était lieutenant de frégate. C'est avec ce grade qu'il fit, lui aussi, la Guerre de l'Indépendance américaine, et l'ai retrouvé capitaine de vaisseau, commandant « Le Nestor », à Brest, en 1793. C'est Duchatellier, dans son « Histoire de la Révolution en Bretagne » (Tome IV, page 112, édition de 1836), qui le donne comme destitué de son commandement, par Jean-Bon-Saint-André et Prieur-de-la-Marne, en compagnie des contre-amiraux Le Large et de Kerguelen, des Commandants Bruix, de « L'Indomptable », Duplessis-Grenédans, du « Côte d'Or », Coëtneupren, du « Jean-Bart », Bonnefous, du « Terrible », Richery, du « Bretagne », etc... etc... pour cause de suspicion ou pour défaut de patriotisme.

Comme il s'est vu, en d'autres temps et lieux, les deux frères n'avaient pas suivi la même route.

Depuis, on trouve des Le Tendre à Brest, Landerneau, Quimper, Lorient... et Concarneau. J'en ai même retrouvé au Canada. Mais en parler, serait sortir de la question.

C'est peut-être à cette commune origine que l'auteur de « Vieilles maisons,

vieux papiers », de tant d'autres ouvrages sur la chouannerie, et moi-même, devons cet amour du passé, ce goût des recherches historiques et des choses mortes.

Si vous pensez pouvoir intéresser vos lecteurs avec ces quelques détails complémentaires, je vous les livre. Usez-en à votre convenance. Peut-être, d'autre part, parmi ceux qui liront ces lignes, à Morlaix et Brest ou Landerneau notamment, se trouvera-t-il quelqu'un pouvant renouer le fil conducteur, en me donnant des renseignements qui me permettront de continuer mes recherches généalogiques.

Emile LE TENDRE,
Libraire-Imprimeur à Concarneau.

★

Je possède le certificat de libération militaire du père de Lenôtre. Ce document, établi par la Préfecture de la Marne, atteste que Charles-Marie Gosselin, né le 2 Septembre 1824 à Cherbourg, a tiré le N° 124 pour le tirage de 1844 du canton de Chalons « et que ce numéro n'a pas été appelé pour former le contingent ». L'acte indique que l'intéressé est fils de « François-Théodore et de Félicité-Marie-Alexis Le Tendre » (13 Juin 1845). Letendre est écrit en un seul mot, mais je pense qu'il s'agit d'une simple erreur du scribe de l'administration.

L'historien avait collé cette pièce sur un carton et collé au-dessus le numéro tiré. Je possède également la carte d'électeur délivrée à son père pour les élections à l'Assemblée nationale à Metz, le 8 Février 1871. Gosselin Charles-Marie demeure rue Saint-Vincent à Metz, et est commis à la direction des douanes. L'historien a également collé cette pièce sur un carton et mentionné au-dessous : « Dernières élections de Metz ».

Ces documents ont été acquis dernièrement avec d'autres chez un libraire parisien, ami de la famille Lenôtre, à qui il les avait achetés.

J.-L. DEBAUVE.

★

74. — SAINT-EXUPÉRY À BREST.

Dans son ouvrage sur Saint-Exupéry, Georges Reyher écrit ce qui suit, à propos du séjour de Saint-Exupéry à Brest :

« En 1926, il avait 26 ans, il n'a plus que quelques pages à écrire quand il est rappelé brusquement en France, pour suivre à Brest, le cours supérieur de navigation aérienne que vient de créer le Ministre de la Marine.

« Brest l'ennuie avec son « Hôtel des Voyageurs » et sa « Brasserie de la Marine ». C'est pourtant là, parmi les havardages et les parties de belotte qu'il termine « Courrier Sud ».

Il envoie le manuscrit aux Editions Gallimard et passe son brevet après avoir failli se noyer à l'amerrissage.

G.-M. T.

111. — SUR LE NOM DE SAINT-JEAN-TROLIMON.

Limon ne me paraît pas, en l'occurrence, provenir du latin *limus*, lieu humide, ni du bas-latin *limo*, tiré du persan, fruit du limonier ou citronnier, mais bien plutôt du vieux celtique Lemo (orme) qui se retrouve dans Limousin (Lemovices) Limeuil, Limeux, etc...

Trolimon serait donc le tour de l'orme. Lieu probable de culte solaire, honoré surtout au solstice d'été, il se sera vu désigner Saint-Jean-Trolimon à la christianisation.

A noter, pour les patronymes, A. Limon, auteur des « Usages et règlements locaux du Finistère » imprimés en 1852. On trouve aussi, dans le « Nobiliaire de Bretagne » de Pol Potier de Courcy, une famille Limon à Guingamp. Elle avait pour armes : d'azur à la fasce d'or chargée de cinq tourteaux d'azur et accompagnée de trois molettes d'épéron d'or, deux en chef, une en pointe.

Yuna ROAZON.

130. — BERTHE MORIZOT EN BRETAGNE.

Berthe Morizot avait une sœur qui était mariée à un capitaine au long cours et qui demeurerait avec son mari, à Lorient. Elle vint donc à Lorient voir sa sœur. Je connais au moins deux tableaux d'elle sur Lorient. L'un notamment, daté de 1868, représente le port marchand, l'estocade, la promenade de l'estocade. Elle a représenté sa sœur assise sur un vieux banc de pierre. Dans le fond, on distingue le port de guerre.

René MAURICE.

120. — VATRIN, FACTEUR D'ORGUES AMBULANT.

Sur Vatin, je dénie encore ceci : Vatin, 1764, répare ou fournit de nouvelles orgues pour Lesneven, pour 3.000 livres, mais comme le travail est mal fait, il ne reçoit que 1.650 livres.

En 1785, Waltrin — il s'agit sûrement du même — touche 2.000 livres pour avoir réparé les orgues de Lanhouarneau.

Ed. MARZIOU.

133. — JULIE BORIUS ET MARIE DE HARCOET.

Il y a confusion dans les dates données dans « Questions » des Cahiers (N° 1, 1958). En effet, c'est Julie Borius (M^{lle} Verley) qui naquit à Brest en 1862, et Marie de Harcoët (M^{me} Friocourt) en 1855.

Julie Borius, qui signait aussi A. Verley, publia un nombre important de romans bien faits et de haute tenue morale : « Une Dette de cœur » ; En roulotte ; Notre ainée ; Le Pardon du grand-père ; Une Perfection ;

La Place de l'absent ; Sur un piédestal ; Un Vieux manoir ; Tous jeunes ; Miss Fantaisie ; Dernier rayon ; Les chambres de

Fernande ; Petite Françoise ; Dans la bonne voie ; L'Héritier du cousin Baldinven, etc...

Julie Borius se rattachait plutôt à la tendance laïque, tandis que Marie de Harcoët s'orientait vers la « Bonne Presse » ; le « Pèlerin » ; donna en feuilleton en 1919-1920 : « La Fée du Val-André » où l'auteur se montrait soucieux des questions sociales, mais adoptait un paternalisme du genre « édifiant ». Elle écrivit d'autres romans : « Une Femme forte ; Maître Beaujouan ; Les Pupilles de Madeleine ; Le Serment de Marcelle ; L'Épreuve de Paule ».

Pour les enfants, elle fit paraître : « Le Dé d'or de Nanette ; L'Héritière de l'oncle Pierre ».

Jean DE TINGON.

136. — PIERRE LE CARER, NOTAIRE ROYAL.
La question avait déjà été posée sans succès dans « La Nouvelle Revue de Bretagne ».

X. Y. Z.

QUESTIONS

140. — LE PEINTRE BRETON JAN MAC AULIFFE.

Que peut-on savoir de l'artiste-peintre breton Jan Mac Auliffe, né à Quimper en 1855, ami de Jan Monchablon, de Châtillon-sur-Saône, qui fut professeur de dessin à Quimper ; de Jean-François Baudouin, également artiste-peintre d'origine bretonne ; de Gorieux, Directeur du Théâtre des Champs-Élysées ; etc... ?

Jan Mac Auliffe est décédé le 5 Mars 1937 à Bourbonne-les-Bains, où il avait fini par se fixer, après avoir restauré la chapelle de Notre-Dame du Montot, en Villars-Saint-Marcelin (Haute-Marne). Il disait que sa famille était d'origine irlandaise et qu'il avait été peintre à la Cour de Louis II de Bavière.

Noël SPERANZE.

141. — « A LA SAINTE-NEIGE ».

Il existait au début du siècle, quelque part sur le bord de la route de la Corniche à Brest, un débit de boissons dont l'enseigne était : « A la Sainte-Neige ». Où était situé exactement ce débit ? A quelle époque a-t-il disparu ? Est-il exact que l'enseigne était destinée à

rappeler le souvenir d'un sauvetage d'enfants ? Connait-on la date et les circonstances de ce sauvetage ? Quel rôle y fut joué par la neige ?

Lo.

142. — EUGÈNE-HERVÉ VINCENT, ILLUSTRATEUR.

Un lecteur des Cahiers de l'Iroise pourrait peut-être me donner des renseignements sur Eugène-Hervé Vincent, illustrateur des Chansons de chez nous, de Théodore Botrel.

Il signe quelques-uns de ses dessins : E.-H. Vincent, Landévennec. Dans la préface du livre, A. Le Braz dit « que les illustrations sont l'œuvre d'un artiste finistérien ».

D. BERNARD.

143. — « LE MÉDECIN AU SUCRE ».

Quelqu'un a-t-il connu à Brest un médecin (à la fin du siècle dernier ou au début de celui-ci) qu'on appelait le médecin au sucre ? Il ordonnait pour diverses maladies d'absorber une plus ou moins grande quantité de morceaux de sucre, ou d'eau sucrée. Quel était son nom ? Était-il en vogue ?

Anne SELLE.

144. — TORR E BENN !

On attribue fréquemment à César la phrase bien connue : « Quam terribiles sunt Britones quando dicunt TORR E BENN ! » phrase qui se trouverait dans le « De bello Gallico » (Ce qui est manifestement faux : on l'y chercherait vainement). Alain Damonlin, prêtre, dans sa « Grammatica latino Celtica » (voir Préface), éditée à Prague en 1800, se montre pourtant affirmatif.

E. Ernault (« Sur l'Histoire du Breton », Mémoires de la S.H.A.B.-1928), déclare cette assertion « imaginative et de grossière fabrication ».

Cependant, G. de Cadoudal, dans son « Roi de Bignan » reprend la pseudo (?) phrase historique, modifiée quelque peu, et qu'il attribue, lui, à Suidas :

« Hi sunt illi qui TERRIBEN vocem vobis in praelio emittunt... et comas jactant » (Voici ceux qui dans la mêlée vous jettent le cri de Terriben en secouant leurs chevelures).

Cette phrase existe-t-elle dans Suidas ? Nos lointains ancêtres de l'île de Bretagne ne parlaient évidemment pas notre breton d'aujourd'hui... Il serait curieux de découvrir que « TORR E BENN » ait pu, sous cette forme virulente, franchir allègrement les siècles en illustrant notre tempérament batailleur.

R. GARGADENNEC.

145. — SUR L'ORIGINE DES CROIX DE CHEMINS EN BRETAGNE.

On se demande souvent quelle fut l'origine de ce foisonnement de croix de chemins en Bretagne. J'ai noté dans un « Mémoire sur les chemins de traverse en Bretagne » par le Sieur Girard, avocat quimpérois (1777, Mémoire manuscrit, Archives de la Marine D2-58, Arch. Nles), la phrase suivante :

« Le Concile tenu à Angers en 1096 prouve qu'il y avait des chemins de traverse puisque c'est dans ce Concile que fut ordonné l'érection de toutes ces croix que nous voyons aujourd'hui plus communément sur les petites routes que sur les grandes »...

Cette assertion est-elle exacte ?

R. GARGADENNEC.

146. — ANDRE BILLY EN BRETAGNE.

Dans une de ses chroniques du « Figaro littéraire », André Billy affirme avoir passé des vacances en Basse-Bretagne. Pourrait-on savoir où ? et quand ? Pierre Riou.

147. — LES NOMS BRETONS DES MAISONS.

Au cours des vacances dernières, j'ai remarqué que de nombreuses maisons, sur la côte, portaient des noms bretons « Roch ar mor »... En a-t-on déjà dressé une liste ? Sinon, ne pourrait-on pas le faire ? YANN AVALOU.

La Chambre Syndicale des Libraires de France
vous conseille

d'ACHETER VOS LIVRES CHEZ VOTRE LIBRAIRE !...

Seul un Libraire de métier, par l'équipement bibliographique qu'il possède, est susceptible de vous aider efficacement dans la recherche des Livres que vous désirez.

Pourquoi ne pas prendre l'habitude de venir "bouquiner" chez votre Libraire, cela vous fera passer un moment agréable et vous lui ferez plaisir...

Librairies :

- GABORIT, Avenue Clemenceau
- JOUANNEAU, 75, rue de Siam
- JOURDAN, 64, rue de Siam
- LE BRETON, 35, rue Emile-Zola
- LE BRIS, 57, rue de Siam
- LE ROUX, 1, rue Saint-Martin
- LIDOU, 50, rue Jean-Macé
- LIDOU, 143, rue Jean-Jaurès
- MERLU-MOREL, 79, rue Jean-Jaurès
- PÉRON, Place Sanquer
- TOURMEN, 32bis, rue de Lyon

H. DANIGO, 26, Av. de la France-Libre, KERFEUNTEUN (Finistère)
BOUQUINISTE Listes mensuelles d'ouvrages épuisés : **BRETAGNE**
ACHAT - VENTE et **Varia** - Service gratuit sur demande

5 F
Prix : ~~215~~ frs

Le Gérant : G.-M. THOMAS
I. C. A., 17, Rue Jean-Jaurès - BREST
— Dépôt Légal, 3^e Trimestre 1958 —